

HISTOIRES ET CONTES

DE LA

GRAND'MÈRE



Le cauchemar de la journée la poursuivit pendant son sommeil. (P. 63.)

HISTOIRES ET CONTES

DE LA

GRAND'MÈRE

PAR

Mme LOUISE SW.-BELLOC

ILLUSTRATIONS DE G. STAAL



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

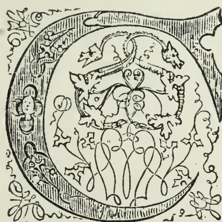
Clichy. — Imprimerie Paul Dupont, rue du Bac-d'Asnières, 12.



MARGUERITE

I

LES PENSIONNAIRES



'était l'heure de la récréation. Les pensionnaires étaient dispersées sous les arbres, dans les allées du jardin, et on entendait flotter de toutes parts un bourdonnement confus, pareil à celui d'un essaim d'abeilles qui vont à la picorée. Tout à coup une voix domina toutes les autres, les groupes se rappro-

chèrent, les têtes s'avancèrent, et il y eut un mouvement de curiosité générale.

— Je vous donne la chose pour sûre, mesdemoiselles, disait une dernière venue; nous avons deux nouvelles compagnes, et vous les verrez pas plus tard qu'aujourd'hui; on doit nous les présenter à la rentrée en classe.

— Les avez-vous vues? — Les as-tu vues? demandèrent à la fois plusieurs voix.

— Non, mais je n'en sais pas moins qui elles sont, comment elles sont.

— Elle sait toujours tout avant les autres, cette Amélie, dit une des petites.

— Puisque tu es si bien au fait, reprit une des pensionnaires, fais-nous leur portrait. Nous verrons bien si tu as dit juste.

— D'abord il y en a une grande et une petite, une instruite et une ignorante, une pédante et une bonne enfant.

— Une jolie et une laide, une blonde et une brune, n'est-ce pas, Amélie? Voilà comme tu t'en tires toujours, par des contrastes, quitte à disputer après sur la différence des goûts pour justifier tes dires.

— Du tout, du tout. Ce que je vous dis là est très-certain. La plus grande doit être très-

instruite, puisqu'elle a été deux ans dans une des premières pensions de Paris; elle parle l'anglais, l'italien, dessine, joue du piano, de la harpe, et danse comme un ange.

— Que de talents! Et c'est sans doute pourquoi tu te figures qu'elle est pédante?

— Voilà encore ta pénétration en défaut, ma chère Adèle. Ce n'est justement pas celle-là qui est pédante; c'est la petite. Une éducation de famille qui fait que l'on se figure être un petit phénix parce qu'on ne s'est jamais comparé à personne, qu'on a des idées à soi et un grand fonds de dédain pour celles des autres!

— Est-ce qu'elle a été élevée par sa mère? demanda une orpheline.

— Oui, et la pauvre enfant l'a perdue. On dit, du reste, qu'elle est douce comme un mouton, qu'elle n'a pas une volonté à elle. Madame Dupré a déjà étourdi mademoiselle Justine de son éloge; à l'entendre, c'est un vrai prodige!

A ce moment une porte s'ouvrit au fond du jardin, et la troupe se dispersa comme une volée de perdrix qu'un coup de fusil vient d'effaroucher.

— Eh bien! mesdemoiselles, où courez-vous

donc si vite? Je ne suis pas un cerbère pour vous faire fuir ainsi!

— Oh! c'est notre bonne amie, cette chère mademoiselle Justine, dirent plusieurs jeunes filles en se rapprochant. Figurez-vous que nous avions cru que c'était madame Dupré en personne!

— Et quand c'eût été elle? que faisiez-vous donc de mal?

— Pour rien au monde je n'aurais voulu qu'elle nous surprît à commérer de la sorte.

— Bon Dieu! je ne vois pas qu'il y ait grand mal à causer un peu entre vous, surtout pendant la récréation.

— C'est que vous êtes toujours indulgente, vous, ma bonne amie; mais vous savez que madame Dupré ne peut pas souffrir les commérages, et c'est cette Amélie qui nous met toutes en train.

— Ah! petite bavarde! je vois ce que c'est, vous avez jasé, dit mademoiselle Justine en minaudant et en appuyant l'index de sa main droite contre son nez. Désormais je ne vous dirai plus rien.

— Ne la grondez pas, ma bonne amie, nous avions tant d'envie de le savoir!

— Après tout, reprit mademoiselle Justine, ce n'est pas la peine d'en faire un mystère, puisqu'on va vous *les* présenter dans cinq minutes ; mais madame Dupré est comme cela : elle aime à mettre de l'importance aux petites choses. Elle m'avait recommandé le secret ; ainsi, n'en parlez pas.

— Soyez tranquille, dirent tout d'une voix cinq ou six étourdies.

— Ah çà ! continua l'une d'elles, n'allez pas aimer ces nouvelles venues mieux que nous, au moins!

Mademoiselle Justine sourit. — Pour vous ôter là-dessus toute inquiétude, dit-elle, je vous déclare : *primo*, que j'ai en horreur les pédantes et les beaux esprits ; *secundo*, que je n'ai aucune raison, moi, de m'intéresser à ces arrivantes, qu'on n'a pas même daigné me recommander, et qui doivent être bouffies de vanité, quoi qu'on en puisse dire. Je prétends être très-sévère avec elles. J'ai fait de vous mes enfants gâtées ; elles serviront à me remettre en faveur auprès de cette chère madame Dupré, qui m'a si souvent reproché mon trop d'indulgence.

Les favorites de mademoiselle Justine ap-

plaudirent à cette belle résolution et redoublèrent de cajoleries et d'amitié pour la remercier de les avoir « si bien gâtées, » comme elle le disait elle-même avec une vérité dont elle



ne comprenait ni la portée ni l'amère ironie.

La cloche sonna, et mademoiselle Justine,

changeant de visage, se tourna vers un groupe d'élèves qui s'étaient tenues à l'écart, et leur dit sèchement :

— En classe, mesdemoiselles ; il est temps d'en finir avec vos *a parte*. Et elle passa devant, suivie de son cortége.

— Nos *a parte*, murmura une des jeunes filles, sont plus innocents que les siens ; nous ne passons pas le temps à médire d'autrui. Voyez comme on l'adule ! Elle a une véritable cour !

— Contentons-nous de n'en pas faire partie, reprit une des pensionnaires, et ne blâmons pas si sévèrement celles qui l'aiment et qui s'imaginent en être aimées.

— Oui, qui se l'imaginent, dit à demi-voix la première.

On entra dans les classes, et bientôt toutes ces physionomies diverses, les unes riantes, épanouies, les autres moroses, sournoises, gaies, tristes, n'eurent plus qu'une même expression, celle d'une attention soutenue ; car le pensionnat de madame Dupré était à bon droit renommé pour les excellentes études qu'on y faisait.

Le goûter ramena les pensionnaires au jar-

din, et les conversations y devinrent plus bruyantes et plus animées que jamais.

— Eh bien ! mesdemoiselles, n'avais-je pas raison, disait Amélie, la plus grande n'est-elle pas la plus jolie, la plus aimable, la plus instruite?

— En vérité, je n'en sais rien, dit une des jeunes filles à qui elle en appelait.

— Je crois que j'aime mieux la petite, reprit une autre.

— Pur esprit de contradiction! s'écria la nouvelliste. Vous n'avez donc pas vu son air renfrogné pendant la classe? Elle ne me paraît pas non plus fort habile; elle est restée toute interdite quand mademoiselle Justine l'a interrogée sur la géographie.

— Oui, mais en revanche elle a fort bien répondu aux questions de madame Dupré sur la grammaire et sur l'histoire.

— Vous conviendrez du moins qu'elle n'a pas de grâce, tandis que l'autre en est pétrie.

Toutes partirent d'un éclat de rire.

— Comment as-tu dit, Amélie ?

— J'ai dit *pétrie* de grâce. Que trouvez-vous là de risible? C'est une très-bonne expression, une manière de parler fort élé-

gante. Dès que mademoiselle Justine viendra, je le lui demanderai devant vous.

— Bah! mademoiselle Justine dirait toujours oui, quand même elle penserait non. Moi qui suis plus franche qu'elle, Amélie, je t'avertis que tu te manières horriblement. Tu n'es plus bonne et simple comme autrefois, et c'est vraiment dommage.

Amélie garda le silence un moment, puis se mordit les lèvres, fit une pirouette et alla rejoindre ses autres compagnes.

Les nouvelles venues étaient partout et toujours sur le tapis : — D'où viennent-elles? Quel âge ont-elles? Amélie n'était pas précisément au fait de leur pays; mais, ce qu'elle pouvait dire positivement c'est que l'une avait treize ans et l'autre quatorze.

— Sais-tu leur nom?

A ces questions réitérées la jeune fille retrouva tout son aplomb et dit d'un air d'importance : — La plus grande se nomme Juliette, et l'autre... Je vous donne en mille à deviner comment on l'appelle?

— Quelque nom maussade comme elle, je parie.

— Un nom latin ou grec, peut-être.

— Vous n'y êtes pas. Et Amélie ajouta d'un ton moqueur : C'est tout bonnement Marguerite, la plus humble des fleurs des champs, la *simple* Marguerite !

— Comment peut-on s'appeler Marguerite ! dit, en relevant la tête d'un air dédaigneux, Zénaïde du Thym de Terre-Neuve. C'est un nom odieux ! autant vaudrait s'appeler Gothon. Pour moi, j'avoue que j'aime les noms distingués. C'est un préjugé si l'on veut, mais c'est un préjugé auquel je tiens.

— Et pour cause ! murmura à demi-voix Estelle, l'espiègle de la pension, qui ne savait jamais s'abstenir d'un bon mot aux dépens de qui que ce fût. Or, le bruit avait couru que le *beau* nom de mademoiselle Zénaïde du Thym de Terre-Neuve avait une origine parfaitement ridicule. On racontait que son grand-père, usurier enrichi, avait imaginé de se constituer un fief en achetant au quai aux Fleurs un pot de thym *planté en terre neuve*

Et de monsieur *du Thym* en prit le nom pompeux.

En pension où l'esprit, qui devrait être un lien, un moyen d'échange et de rapprochement,

devient trop souvent une arme aiguisée par la vanité et l'amour du succès, on laisse rarement tomber une malice. Aussi tenait-on cette histoire en réserve pour la jeter au nez de Zénaïde toutes les fois qu'elle prenait ses airs de grandeur. Elle était habituellement sur ses gardes ; mais ce jour-là l'occasion était trop tentante. Cependant, grâce à la préoccupation générale, elle échappa aux sarcasmes. On en revint au



sujet important, à la grande affaire du jour.

— Avez-vous remarqué comme la petite a

l'air sérieux? — C'est qu'elle est triste. — Triste! Dites plutôt boudeuse. — Décidément, je préfère la grande. Juliette! comme ce nom lui va bien! — Elle est si jolie! — Avec quelle grâce elle fait la révérence! — Elle a l'air tout à fait distingué! — Peut-être que la petite a peur, dit timidement une des *bleues*, qui n'avait pas plus de dix ans.

— Mais où sont-elles donc? pourquoi ne viennent-elles pas? reprirent-elles toutes à la fois.

Comme si elles n'avaient eu qu'à former ce souhait pour le voir s'accomplir, la porte de la classe se rouvrit, et madame Dupré en sortit, tenant par la main les deux pensionnaires.

— A présent que je vous ai mises au fait de l'ordre de la maison, dit-elle, et des petits arrangements nécessaires après le travail, je vous confie à vos compagnes et leur laisse le plaisir de vous faire les honneurs du jardin et de la récréation. Vous trouverez, j'espère, parmi elles de bons cœurs et de vraies amies, et je sais qu'elles auront en vous des exemples à suivre et des modèles à imiter.

Cette assertion éveilla dans quelques esprits ombrageux un mouvement de dépit et de doute,

et aiguillonna encore la curiosité déjà si vivement excitée.

Cependant les étrangères demeuraient interdites, isolées au milieu du cercle qui s'était formé autour d'elles. Il y a, dans une première introduction à de nouveaux visages, qu'ils soient jeunes ou vieux, gracieux ou sévères, quelque chose de pénible. On se sent en butte aux regards, aux conjectures ; on ne sait si l'on sera bien ou mal accueilli, et, de peur d'avoir l'air suppliant, on prend quelquefois l'air hostile. C'est ce qui arriva à Marguerite. Intimidée, blessée par ce long examen, elle leva ses grands yeux noirs qu'elle avait tenus baissés jusqu'alors, et regarda à son tour les pensionnaires avec une dignité tranquille qu'elles prirent pour du dédain. L'impression ne fut pas en faveur de la nouvelle venue. Celles qui hésitaient entre elle et sa cousine ne balancèrent plus. Juliette avait déjà fait une foule de conquêtes et avait été menée en triomphe de plate-bande en plate-bande, d'allée en allée, que Marguerite était encore à la même place, seule, examinée curieusement de la tête aux pieds, sans qu'une bouche lui sourît, sans qu'une main s'avançât pour prendre la sienne. Son cœur se gonfla,

mais son visage resta calme. Enfin une toute petite fille rompit le charme. Elle se glissa derrière elle, et, la tirant doucement par sa robe:

— Ne voulez-vous pas venir voir mon jardin? dit-elle. Marguerite se retourna, prit vivement la main de l'enfant, et se mit à courir avec elle vers le coin de terre où étaient plantés dans une étrange confusion une touffe d'oseille, des pois de senteur, deux haricots et une pomme de terre. Marguerite se baissa sur les plantes comme si elle en eût étudié feuille à feuille les rares beautés. La petite fille, ravie de voir une *grande* si attentive à son parterre, se mit à relever les tiges pendantes de ses pois et à enlacer leurs délicates vrilles autour des baguettes destinées à leur servir d'appui. Elle était tout absorbée dans sa besogne, lorsqu'elle sentit deux gouttes chaudes tomber sur ses mains : elle releva la tête, Marguerite pleurait. Avec cet instinct de pudeur discrète et cette intelligence rapide qui se rencontrent fréquemment chez les enfants d'un bon naturel, la petite Lucette se haussa sur la pointe du pied et tendit son visage rose à Marguerite sans lui faire une question. Celle-ci lui rendait ses caresses avec effusion, lorsque Juliette, qui achevait de

faire le tour du jardin, l'aperçut au détour d'une allée et accourut vers elle en s'écriant : — Viens donc, Marguerite, que fais-tu là toute seule?

— Je ne suis pas seule, dit Marguerite en montrant la petite Lucette.

— Mais pourquoi n'es-tu pas venue avec nous? Tu n'imagines pas quelles belles fleurs ces demoiselles cultivent, des pétunias magnifiques, des lis de Chine, des... Qu'as-tu donc? ajouta-t-elle en s'interrompant, quand, arrivée plus près, elle put voir ses yeux humides et gonflés.

— Rien, répondit Marguerite, c'est passé, et elle sourit affectueusement à sa cousine.

Malgré sa légèreté et son étourderie, Juliette ne manquait pas précisément de cœur ; elle en avait tout juste assez pour se faire illusion sur ses accès d'égoïsme. Elle comprit que Marguerite avait eu du chagrin, et, sans trop s'inquiéter de la cause, elle passa son bras sous le sien et l'entraîna, bon gré mal gré, vers le groupe de ses nouvelles amies. Mieux eût valu rester près d'elle pour la consoler et s'informer de ce qui l'avait affligée, mais comment trouver le courage de lui sacrifier le plaisir de vingt personnes qui attendaient impatiemment Ju-

liette et assuraient qu'elles ne pouvaient déjà plus vivre sans elle ! Placée sous une si puissante protection, Marguerite fut tolérée, sinon bien accueillie; on alla même jusqu'à lui faire quelques avances; Amélie lui demanda si elle avait été contente de venir en pension? Ce à quoi elle répondit par un *non*, si ferme et si droit, que les pensionnaires s'entre-regardèrent avec surprise et éclatèrent de rire.

— L'aveu est naïf, du moins, s'il n'est pas poli, reprit Amélie.

— Je n'ai pas voulu être malhonnête, dit Marguerite en hésitant un peu, mais je n'aurais pu répondre autrement sans mentir. D'ailleurs, comment aurais-je aimé d'avance une pension où je ne connaissais personne?

— Elle a raison, dirent quelques voix.

— Et quand vous nous connaîtrez mieux, croyez-vous que vous changerez d'avis ?

— Je n'en sais rien.

— A merveille ! de mieux en mieux ! chuchota la moqueuse de la troupe, c'est saint Jean bouche d'or ! et elle ajouta tout haut : Trêve aux questions, mesdemoiselles; sinon gare à vous ! Nous sommes dans le palais de la vérité, et si vous faites des demandes indiscrètes, vous

pourriez bien recevoir en réponse quelque bon camouflet.

— Oh ! vous vous trompez. Je vous assure que ma cousine est très-bonne, affirma Juliette qui, comme tous le esprits légers, ne comprenait qu'à demi, et, se penchant à l'oreille d'une de ses amies intimes : Que voulez-vous? dit-elle, c'est la faute de sa mère qui l'a élevée à ne dire jamais que ce qu'elle pense. C'était une personne fort bizarre, tout à fait originale ; je vous conterai cela.

A la grande satisfaction de Marguerite, l'heure de rentrer sonna enfin. Elle était lasse comme si elle eût fait deux lieues. Elle aspirait au repos, à se retrouver seule. Il y avait dans ses idées, dans sa tête un chaos où elle ne démêlait rien. Fille chérie d'une mère pieuse, qui l'avait nourrie de son lait, qui l'avait élevée avec toute la tendresse de son cœur et toute la sagesse de son expérience, non-seulement en vue de cette vie, mais aussi en vue de l'autre, de la vie immortelle dont elle se sentait proche, Marguerite, quoique bien jeune encore, avait une grande droiture d'âme, une force de conscience et de principes qu'elle ignorait elle-même, car elle avait eu peu d'occasions de

l'exercer. Sa cousine Juliette, qui venait la voir de temps à autre, était la seule enfant qu'elle



eût connue : aussi l'aimait-elle beaucoup, malgré l'extrême différence de caractère. Lancée pour la première fois dans un monde tout nouveau, au milieu de jeunes filles auxquelles son éducation et ses habitudes la rendaient doublement étrangère, elle éprouvait un profond malaise, un douloureux sentiment d'humiliation et d'isolement. Elle voyait qu'elle n'était pas comme les autres, et elle hésitait à croire qu'elle eût raison toute seule. Juliette avait l'air si

content, si heureux! Pourquoi n'était-elle pas heureuse aussi ? Elle avait donc un mauvais caractère. Elle n'eût pas mieux demandé que de rencontrer des amies de son âge, qui vinssent à elle les mains ouvertes et le visage riant, pour lui rendre un peu de ce bonheur d'affection dont elle était privée depuis qu'elle avait perdu sa mère. Son esprit avait contracté dans la solitude des allures graves et lentes ; les allusions, les saillies lui échappaient. Pour comprendre un bon mot, il lui fallait y réfléchir comme à une énigme ; et quand elle en avait trouvé la clef, elle avait presque regret à la peine qu'elle s'était donnée. Ce manque est grand pour la vie de société et de pension, où tant de choses se comprennent et s'entendent à demi-mot. De toutes les dispositions, c'est celle qui peut le plus donner prise au ridicule et aux piquantes railleries des esprits lâches et taquins qui se font forts de la faiblesse ou de la patience d'autrui. L'instruction de Marguerite avait les mêmes tendances utiles et cachées. Le peu qu'elle savait, elle le savait bien ; elle possédait en réalité ce dont les autres n'avaient que le semblant ; mais s'agissait-il de mettre son instruction en dehors, elle se trou-

blait et ne trouvait plus rien à dire. Elle avait appris les mêmes choses autrement, plus à fond, de manière à en tirer plaisir et profit, non pour briller. En public, son excessive réserve faisait tourner toutes les chances contre elle; timide et courageuse à la fois, elle faisait bon marché d'un succès et ne cédait jamais sur un principe. La pauvre enfant était loin de se rendre compte des obstacles que devaient lui susciter ses qualités et ses défauts, mais elle entrevoyait confusément que la pension était un petit monde où l'on faisait l'apprentissage du grand, une réunion où l'on rencontrait des caractères divers, avec lesquels il fallait apprendre à vivre, tout en sachant démêler le bien du mal, le vrai du faux. Après avoir prié Dieu de toute son âme et s'être recommandée à sa bonne mère qui la protégeait d'en haut, Marguerite s'endormit d'un profond sommeil.



II

L'ÉPREUVE

Le lendemain, sa tristesse était dissipée; elle se mit à l'étude presque gaiement; le travail, qu'elle avait toujours aimé, était devenu,



depuis la mort de sa mère, un de ses plus grands plaisirs et une utile distraction. C'était

encore un lien entre elle et la chère institutrice qui n'était plus. Elle se plaisait à faire ses devoirs aux mêmes heures, à consulter les mêmes livres, à agir toujours comme en présence de ce guide révéré; et quand elle s'était appliquée plus que de coutume, elle se disait : « Dieu et ma mère sont contents de moi. »

En imposant d'autres heures, d'autres méthodes d'instruction, la pension avait rompu ces douces habitudes; mais, à quelque moment que vînt le travail, il apportait toujours sa part de calme et de consolation. D'ailleurs, les visages lui parurent ce jour-là plus aimables et plus bienveillants; réunis dans un but commun, pour s'instruire et s'éclairer, les esprits n'avaient pas de temps à perdre en aigreur et en mauvaises passions. Placée entre deux élèves moins avancées qu'elle, Marguerite put leur rendre quelques petits services. Elle leur répétait les mots de la dictée qu'elles n'avaient pas bien entendus, elle leur passait alternativement sa plume quand la leur était fatiguée. D'un autre côté, une *grande*, placée vis-à-vis d'elle, l'ayant vue embarrassée à trouver un mot, lui avança un dictionnaire sans rien dire. Marguerite fut très-touchée de cette façon silen-

cieuse et discrète de lui venir en aide. Elle leva la tête pour remercier au moins du regard, mais la jeune fille s'était remise à écrire et elle ne put rencontrer ses yeux. Elle ne se rappelait pas l'avoir vue la veille, non plus que cinq à six autres du même âge, qui en effet étaient restées après les classes pour prendre une leçon de musique et n'avaient pu assister à la récréation. Cette fois, quand tout le monde se leva et se dispersa dans le jardin, Marguerite n'eut rien de plus pressé que de courir vers le groupe où se trouvait l'obligeante jeune fille.

— Vous avez été bien bonne, dit-elle, de me prêter votre dictionnaire, il m'a été fort utile, et je vous en remercie beaucoup.

— Il est tout à votre disposition, reprit d'un air gracieux la jeune personne qui se nommait Aline, et vous me ferez grand plaisir en vous en servant.

Il y avait dans son ton, dans ses manières, quelque chose d'affable et de vrai, qui alla droit au cœur de Marguerite. Elle eût voulu lui offrir en échange tout ce qu'elle possédait, mais les paroles ne lui vinrent pas ; elle cherchait comment elle s'y prendrait pour lier conversation et faire plus ample connaissance, lorsqu'elle se

sentit rudement tirer par le bras; c'était Juliette, rouge, hors d'haleine, et qui, l'entraînant avec rapidité, lui dit, dès qu'elles furent à quelque distance : — Comment peux-tu être si imprudente, Marguerite?

— Imprudente! répéta Marguerite étonnée.

— Oui. J'ai fait tout au monde pour te mettre bien avec ces demoiselles; je leur ai fait ton éloge, je leur ai raconté ce matin beaucoup de choses qui seraient trop longues à dire; enfin elles m'avaient promis de te bien accueillir et de te traiter à la récréation comme si tu étais des nôtres, et voilà que tu vas de gaieté de cœur défaire tout mon ouvrage et te compromettre vis-à-vis d'elles de la manière la plus grave!

— Qu'ai-je donc fait? demanda Marguerite.

— Ce que tu as fait? tu es allée te ranger parmi les *exclusives,* leur parler!!!

— Qu'est-ce que c'est que les *exclusives?*

— Les *grandes*, celles avec qui tu serais encore si je n'étais pas allée te tirer de là.

— Mais pourquoi les appelle-t-on les *exclusives?* demanda Marguerite, et qu'y a-t-il à dire contre elles?

— Pourquoi? pourquoi? reprit Juliette avec impatience, te voilà bien! tu veux toujours

savoir les tenants et les aboutissants; je n'en ai pas demandé si long, moi. Ces demoiselles m'ont avertie que c'étaient les *exclusives,* qu'il ne fallait pas leur parler, et je me le suis tenu pour dit. Si elles leur en veulent, c'est qu'elles ont quelques bonnes raisons pour cela!

— Encore faudrait-il savoir ces bonnes raisons! dit Marguerite.

— Vraiment tu mettrais à bout la patience d'un saint; au reste, voilà Amélie qui t'en dira plus long. Et s'adressant à sa nouvelle amie : Je vous en prie, ajouta-t-elle, mettez ma cousine au fait de votre querelle avec les exclusives, car je ne peux pas venir à bout de lui faire comprendre qu'elle a eu le plus grand tort de leur parler.

— Le plus grand, sans nul doute! dit Amélie en prenant un ton d'importance et de supériorité.

Primo, nous avons surnommé ces demoiselles les *exclusives,* parce qu'elles sont de la classe jaune-orange.

— Précisément, interrompit Juliette; je savais cette raison-là, mais je l'avais oubliée.

— Ce n'est pas la seule, continua gravement Amélie : comme elles ont quelques années de

plus que nous, elles se croient le droit de prendre des airs raisonnables et de faire les grandes personnes.

— Ce qui est on ne peut plus ridicule, insista Juliette.

— Enfin, poursuivit Amélie, elles n'aiment pas mademoiselle Justine!... A la vérité elles lui obéissent en classe; mais hors de là, vous ne les verrez jamais causer avec elle, lui dire un mot aimable. Aussi, je puis vous assurer qu'elle le leur rend bien. Comme elle est très-bonne, elle ne le fait pas paraître, mais elle me l'a confié, à moi, et vous sentez que je devais prendre son parti et le faire prendre à toutes mes compagnes.

— Certainement, dit Juliette.

Marguerite garda le silence.

— Vous saurez donc, ma chère, que nous avons fait il y a trois jours un pacte solennel, par lequel nous nous sommes engagées à faire bande à part et à ne jamais adresser la parole à une *exclusive*.

Ici Amélie fit une pause; mais personne n'ayant parlé, elle reprit : — Quand une nouvelle arrive, nous la prévenons qu'elle ait à choisir entre nous et les *exclusives*, car nous ne vou-

lons pas de celles qui ménagent la chèvre et le chou.

Marguerite pensa que le choix n'était pas difficile à faire, mais elle ne dit rien.

— Ma cousine n'était point avertie, reprit vivement Juliette ; je m'étais chargée de lui tout dire, et je n'ai pu en trouver le moment.

— C'est différent, répliqua Amélie, alors elle n'est pas si coupable ; et, se tournant vers Marguerite : Vous n'auriez pas adressé la parole à une *exclusive,* je pense, demanda-t-elle, une fois au fait de tout ce que je viens de vous expliquer ?

— Si, dit fermement Marguerite.

Juliette et Amélie levèrent les yeux au ciel, confondues de tant d'audace.

— Comment! s'écria l'une, quoiqu'elle soit de la classe jaune-orange?

— Et qu'elle se donne des airs de grande? ajouta l'autre.

— Et qu'elle n'aime pas mademoiselle Justine? reprit Amélie, indignée.

— Tout cela n'empêche pas qu'elle ait été fort bonne et fort obligeante pour moi, et que je dusse l'en remercier, dit tranquillement Marguerite.

— Allez la trouver alors ! s'écria Amélie avec dépit, et, tournant le dos à Marguerite, elle s'éloigna en disant : C'est par trop fort aussi ! vouloir en savoir plus que nous et juger mieux que nous. Il ne lui manque plus que de nous critiquer !

— Il faut l'excuser, dit Juliette en la suivant. Je vous en avais prévenue. Ce sont les suites de sa mauvaise éducation. Comme le disait toujours ma tante : telle mère, telle fille ; une femme qui vit en ermite ne peut pas élever ses enfants pour le monde. Heureusement que Marguerite a perdu sa mère de bonne heure. Elle a un excellent fonds ; elle en rappellera.

— Et elle fera bien, dit sèchement Amélie.

Cependant Marguerite avait beau repasser dans son esprit les griefs que l'on reprochait aux exclusives, elle n'y voyait rien qui eût dû l'empêcher de témoigner sa reconnaissance d'un service rendu. Elle n'avait pas eu à se plaindre de leurs dédains, bien au contraire ; et, quant à leur éloignement pour mademoiselle Justine, elle ne connaissait pas assez la sous-maîtresse pour savoir si on lui faisait ou non injustice : le peu qu'elle en avait vu ne lui donnait pas grande confiance en sa bonté, mais

elle pouvait se tromper et faire un jugement téméraire. Elle se promit donc de rester neutre et d'attendre en observatrice l'issue de la querelle. Les preuves à l'appui de sa première impression ne lui manquèrent pas. Soit que son refus de prendre parti contre les exclusives fût parvenu aux oreilles de mademoiselle Justine et l'eût choquée comme une offense personnelle, soit qu'il existât entre ces deux caractères l'antipathie d'instinct qui fait que les cœurs faux redoutent les cœurs droits, Marguerite se vit bientôt en butte à toutes les vexations de détail que put lui susciter le mauvais vouloir de mademoiselle Justine, à qui une absence momentanée de madame Dupré laissait le champ libre. La pauvre enfant apportait en vain à l'étude toute sa bonne volonté, la moindre faute, le plus léger oubli étaient relevés avec amertume. Elle fut d'abord extrêmement froissée de cette façon d'agir, si différente de l'esprit de justice auquel elle était accoutumée. Mais elle se rappela qu'elle avait vu sa mère endurer sans se plaindre les caprices d'un caractère difficile, épineux, et les faire tourner à l'amélioration de ce caractère et du sien, et, dans sa piété filiale, elle s'efforça d'imiter

ces exemples. Aux aigres réprimandes de mademoiselle Justine elle opposa un redoublement de zèle et d'application. Les railleuses commençaient à en être frappées, et les exclusives, quoique de la grande classe, lui témoignaient beaucoup d'égards. Cette épreuve durait depuis quelque temps sans que la sévérité de mademoiselle Justine se fût un moment démentie. Un jour, plus mal disposée que de coutume, irritée de n'avoir pu trouver une seule faute dans les devoirs de Marguerite, elle entreprit de la décontenancer devant toute la classe. Ce n'était pas ordinairement chose difficile, et pourtant elle échoua. Le calme de la jeune pensionnaire, l'empire qu'elle avait sur elle-même, lui laissèrent toute sa présence d'esprit, et elle répondit juste à deux ou trois questions insidieuses qui lui furent adressées. Changeant alors de batterie et pensant que Marguerite se troublerait d'autant plus qu'elle aurait un long récit à faire, mademoiselle Justine lui ordonna de raconter à haute et intelligible voix l'événement le plus remarquable de l'histoire de Rome depuis la nomination des tribuns jusqu'à celle des décemvirs. Marguerite choisit la vie de Coriolan. Elle dit avec simplicité le courage

et l'orgueil du guerrier romain, la révolte du peuple contre lui, son exil chez les Volsques, son apparition menaçante devant sa ville natale, sa tendre déférence pour sa mère. A cette narration claire et précise, elle mêla quelques détails touchants. Elle avait à peine achevé que mademoiselle Justine reprit d'un ton aigre-doux : — En vérité, mademoiselle, vous parlez comme un livre. On vous a sans doute fait apprendre par cœur l'histoire romaine?

— Non, dit ingénument Marguerite, je n'en ai lu que des extraits faits par ma mère, et quelques passages des historiens qu'elle avait choisis et traduits pour moi.

— Traduits! Est-ce que par hasard madame votre mère savait le latin?

— Oui; elle l'avait étudié pour le faire commencer à mon frère, mais...

— Mais! quoi?... Achevez donc.

— Mon frère est mort.

— Et je suppose qu'alors, pour ne pas perdre sa peine et vous donner un agréable talent de société, elle a imaginé de vous l'enseigner à vous-même?

Marguerite ne répondit pas. Ce ton sec et

persifleur, qui s'en prenait même à sa mère, la blessa profondément.

— M'accorderez-vous enfin la faveur d'une réponse? dit mademoiselle Justine avec une feinte douceur; je vous ai demandé si vous saviez ou non le latin?

— Je ne le sais pas, répondit brièvement Marguerite; je ne faisais que commencer à l'apprendre, quand... Elle s'arrêta.

— Que d'honneur pour vous, mesdemoiselles! s'écria mademoiselle Justine en s'adressant à toute la classe; vous étiez loin de vous douter que vous aviez parmi vous un vrai puits de science, une des futures lumières du siècle! J'avoue que pour moi je n'avais pas encore soupçonné cet éminent mérite; mais aujourd'hui qu'il brille dans tout son jour, c'est à nous de nous éclipser; quand le soleil se lève les étoiles disparaissent.

— Et les hiboux se cachent, sinon les petits oiseaux se réunissent pour les plumer, murmura dans son coin la malicieuse Estelle.

— Plaît-il? fit mademoiselle Justine en penchant l'oreille de ce côté.

— Rien qui vaille la peine d'être répété, mademoiselle. Je disais seulement qu'il y avait

des gens qui avaient leurs raisons pour craindre le grand jour.

— Et quelles gens, je vous prie?

— Certains individus de la gent emplumée.

Mademoiselle Justine, ne jugeant pas à propos de pousser plus loin l'interrogatoire, haussa les épaules et se retourna vers sa victime, qui avait profité de ce moment de répit pour se remettre à l'ouvrage, dans l'espérance d'être oubliée. Mais non; il fallait à sa persécutrice un triomphe complet.

— Je vois, reprit celle-ci, qu'on ne m'avait pas trompée en m'assurant que madame votre mère était une personne fort originale, une personne qui avait des idées à elle, qui se piquait de n'être pas comme tout le monde.

— Ma mère... s'écria Marguerite d'une voix étouffée, et elle s'arrêta court; car, après le premier mouvement d'irritation qu'elle n'avait pu réprimer, il lui sembla que ce serait commettre un sacrilége que de défendre sa mère contre de semblables attaques.

Mademoiselle Justine l'avait vue pâlir; elle avait espéré quelque accès de pleurs ou de colère, et, piquée de ce silence soudain, elle reprit :

—Il n'est pas étonnant que vous regrettiez les rares et innombrables perfections que vous ne pouviez manquer d'acquérir avec un pareil guide! un bel esprit! une femme savante! Redescendre de ces hauteurs sublimes au niveau de chétives mortelles comme nous, est en effet un grand malheur.

— Oh! oui, bien grand! s'écria Marguerite, le cœur gros d'indignation, le plus grand de tous les malheurs, puisqu'il m'expose à entendre insulter ce que j'ai de plus cher au monde, la mémoire de ma mère!

— Un peu moins d'emportement, je vous prie, et plus de convenance dans vos expressions, dit froidement mademoiselle Justine; vous vous montez la tête un peu trop vite; la solitude vous rendra la raison. Vous ne descendrez pas au jardin de deux jours.

Cette pénitence n'avait rien de bien pénible pour Marguerite; elle l'eût choisie si on lui eût laissé le choix. Toutes les élèves défilèrent une à une devant elle. Elle s'attendait à des sarcasmes, à des quolibets; mais non, les plus légères passèrent en silence; les favorites de mademoiselle Justine avaient l'air honteux et décontenancé; sa cousine lui lança un regard

demi-chagrin, demi-tendre. — Qu'avait-elle besoin aussi, pensait Juliette, d'aller parler de ce maudit latin? Je m'étais bien gardée d'en souffler mot, moi. Elle est vraiment incorrigible! Quand vint le tour des grandes, Aline, qui marchait en tête, lui tendit la main et serra affectueusement la sienne. Toute la classe jaune-orange lui donna des marques d'estime et de sympathie. Ce fut un léger soulagement pour Marguerite, qui avait plutôt obéi à un instinct qu'à un sentiment de devoir. Dès qu'elle se vit seule, l'angoisse qu'elle avait refoulée au fond de son cœur éclata en sanglots. Elle aurait pu tout endurer ; mais entendre tourner en ridicule sa mère, si noble, si bonne, si indulgente! Oh! c'était une épreuve au-dessus de ses forces! Puis, que de blessures ces cruelles railleries n'avaient-elles pas rouvertes ! Elle se reporta en esprit vers le passé, vers cet heureux temps où l'étude était si douce, si attrayante, si féconde en bonnes pensées, en généreuses aspirations; où, à chaque pas, elle se sentait soutenue, encouragée par l'amie révérée qui ne dédaignait pas de se faire enfant comme elle pour l'aider à grandir. A travers un nuage de larmes, elle revoyait ce visage chéri, et les allées

parcourues ensemble, et le cabinet de travail, et enfin la chambre où sa mère malade lui avait donné ses leçons tous les jours. Assise dans l'embrasure d'une fenêtre, la tête enfoncée dans ses mains, Marguerite restait plongée dans ces tristes visions, sans songer qu'il se faisait tard et que la nuit était venue. Un léger bruit qu'elle entendit près d'elle la fit tressaillir. Deux personnes se parlaient à voix basse avec vivacité. Une d'elles la nomma ; l'autre reprit : —Elle est partie depuis longtemps ; elle sera allée se coucher. Quoique Marguerite n'eût saisi qu'un ou deux mots entrecoupés, elle se leva dès qu'on prononça son nom. — Il y a quelqu'un ici, dit-elle haut. Ce salutaire avertissement mit en fuite les jaseuses. Deux ombres se glissèrent hors de la classe. — Qu'ai-je donc fait pour qu'on m'évite ainsi? se demanda tristement Marguerite. Peu après elle sortit ; elle avait hâte d'en finir avec cette amère et longue journée.

Celles qui suivirent furent plus supportables. Mademoiselle Justine, craignant peut-être d'avoir poussé les choses trop loin et d'être blâmée par madame Dupré qu'on attendait à chaque instant, laissa du repos à Marguerite. Ses « enfants gâtées, » ne recevant plus d'elle le

mot d'ordre et rendues à leur naturel mobile, léger, mais pas méchant, ne se firent plus un point d'honneur de persécuter la nouvelle venue. Il y avait, sinon une paix jurée, du moins une amnistie entre la classe jaune-orange et les classes bleue, verte, etc. Une partie de campagne, faite pour aller au-devant de madame Dupré, acheva de rapprocher les esprits. On joua aux quatre coins, à colin-maillard, on dansa des rondes sur la pelouse ; les mains se



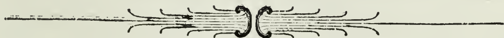
rencontrèrent et se serrèrent, et dans la verve du jeu les vieilles querelles furent oubliées. Les

grandes se mêlèrent aux petites et aux moyennes de si bonne grâce, que l'arrêt prononcé contre elles fut levé à l unanimité. Marguerite aussi se trouva graciée. On ne le lui dit pas, mais elle le sentit. On ne la fuyait plus : elle avait conquis son droit de cité. Mademoiselle Zénaïde du Thym de Terre-Neuve lui pardonnait presque l'odieuse vulgarité de son nom. Estelle, dont l'esprit tournait à chaque souffle du vent, se montrait toute disposée à mettre l'artillerie de ses bons mots au service de Marguerite, se réservant toutefois d'en user contre elle si l'occasion se présentait. Amélie en était aux demi-prévenances et semblait épier le moment de faire une ouverture. Juliette, en vraie mouche du coche, était de tous les groupes, allait, venait de l'une à l'autre, approuvait toujours celle qui avait parlé la dernière, suant, haletant, et se félicitant d'être parvenue, non sans peine, à rétablir l'harmonie générale.

Le lendemain de cette mémorable partie, madame Dupré prit Marguerite à part pour lui communiquer une lettre de son tuteur (la pauvre enfant était orpheline). Elle lui demanda avec bonté si elle commençait à se plaire chez elle, si les études qu'on y suivait étaient de son

goût. Elle l'engagea à tâcher de se concilier l'amitié de ses compagnes. Marguerite répondit à toutes les questions sans articuler une plainte contre qui que ce fût. Il lui eût peut-être été bien difficile d'être aussi généreuse huit jours avant, alors que son cœur saignait de l'offense faite à sa mère ; mais depuis elle avait bien des fois prié Dieu de lui pardonner comme elle pardonnait à ses ennemis, et elle n'était pas de ceux qui ont ce précepte sur les lèvres et la haine dans le cœur. Sa mère lui avait dit souvent : « La foi sans les œuvres est une foi morte. » Aussi s'appliquait-elle à conformer sa vie à sa croyance de toutes les forces d'une âme ferme et d'une volonté courageuse.

Comme elle sortait du cabinet de madame Dupré, elle se trouva face à face avec mademoiselle Justine, qui lui lança un regard courroucé. Marguerite lui sourit avec bienveillance, et ce ne fut pas un effort. A ce moment elle ne lui en voulait plus du tout.



II

UNE CONFIDENCE

La trêve accordée à Marguerite ne fut pas de longue durée. Le soir même du jour où madame Dupré l'avait prise à part, on affecta de l'éviter. On s'éloignait dès qu'elle approchait; on chuchotait en la regardant. C'était le signal de nouvelles persécutions. Des signes désapprobateurs, on en vint bientôt aux paroles.

— Mesdemoiselles, vous rappelez-vous Juliette du *Magasin des Enfants?* — Oui, cette odieuse petite fille qui allait rapportant tout ce qu'elle entendait, jusqu'à ce qu'elle eût fait couper la gorge à je ne sais combien d'hommes et mourir de chagrin je ne sais combien de femmes. — Mais du moins ce n'était que curiosité, bavardage; elle n'avait pas de mauvaise intention, tandis que.... Ici on baissait la voix, on se rapprochait et les confidences étaient suivies de Oh !... ah !... vraiment !... c'est affreux !... en êtes-vous bien sûre?

Marguerite se demandait tristement de quoi on l'accusait encore, lorsqu'elle vit passer à quelque distance Estelle, qui, la veille, lui avait fait de si vives protestations d'amitié. Elle ne s'était pas senti le courage d'aborder un des groupes menaçants ; mais la jeune fille était seule, elle alla droit à elle. S'il est vrai que vous m'aimiez un peu, allait-elle dire... L'espiègle ne lui laissa pas le temps d'achever.

— Ne m'adjurez pas si solennellement, ma chère. Vous avez toujours l'air d'une reine de tragédie. Si c'est mon avis que vous voulez avoir, je vous le donnerai en deux mots. Je n'ai jamais connu que le roi Janus qui se fût bien trouvé d'avoir deux visages, et puisque vous l'avez pris pour patron, ne vous étonnez pas qu'on vous fasse la guerre. Après cette obscure épigramme, elle poursuivit son chemin.

— Le roi Janus ! répéta Marguerite. Qu'ai-je de commun avec le roi Janus?

A ce moment elle entendit un éclat de rire près d'elle.

— C'est Margot, Margoton, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

— Ah ! la rime n'y est pas. J'aime mieux la

première citation, elle est plus poétique, et surtout plus exacte : Margot la pie,

Qui offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait !...

Une voix plus haute prit la parole : « Paix, mesdemoiselles ! paix donc ! » Il y eut un instant de silence.

Marguerite avait reconnu l'accent ferme et franc d'Aline. Son cœur bondit dans sa poitrine. Elle se retourna ; elle s'attendait à voir venir vers elle celle qui avait pris si généreusement sa défense ; mais non, Aline s'éloigna avec les autres. Elle aussi ! pensa Marguerite. Cet abandon lui fut plus pénible que tout le reste. Si je savais du moins ce que l'on me reproche ! disait-elle. Elle chercha vainement Juliette. Soit que celle-ci l'évitât exprès, soit qu'elle ne fût pas venue à la récréation, elle ne put parvenir à la rencontrer.

Le lendemain après la classe, Marguerite était occupée à ranger ses cahiers, la porte s'ouvrit doucement.

— Pst !... pst !... Marguerite ! es-tu seule ?

— Oui.

— Oh! j'ai tant de choses à te dire! mais il faudrait qu'on ne vînt pas nous surprendre.

— Tout le monde est au jardin, je crois, dit Marguerite.

Juliette entra avec précaution et referma la porte. Elle avait l'air inquiet et troublé. Elle prit sa cousine par la main, et, l'attirant vers un coin de la salle, elle la fit asseoir sur un banc et s'assit auprès d'elle.

— Tu n'es pas heureuse, Marguerite, dit-elle enfin.

Cette question soulevait tant de tristesse dans le cœur de Marguerite, qu'elle trouva trop difficile d'y répondre.

— Tu n'es pas heureuse, je le vois, et j'en suis fâchée parce que je t'aime, continua Juliette.

Les yeux de Marguerite se mouillèrent de larmes. Elle était depuis si longtemps privée d'affection, que ce semblant d'amitié la toucha profondément.

— Je te remercie, Juliette, dit-elle ; je croyais que personne ne m'aimait plus.

— Malgré les apparences, je n'ai jamais changé pour toi, Marguerite ; d'ailleurs, ne

sommes-nous pas cousines? Quand je faisais semblant de n'être pas de ton parti, c'était pour te mieux servir.

Marguerite la regarda d'un air étonné.

— Oui, tu ne veux pas comprendre ces choses-là, toi. Pour en venir à ses fins, il faut quelquefois afficher tout le contraire de ce qu'on pense.

— Mais c'est mentir, dit Marguerite, et, comme ma mère me l'a dit souvent, il n'y a pas de bonne intention qui puisse justifier un mensonge.

— Oui, ta mère, ta mère disait cela, reprit Juliette avec impatience, parce qu'elle ne connaissait pas le monde. Ma tante, à moi, qui a toujours vécu dans la meilleure compagnie, m'a dit bien des fois qu'il y avait mille petits mensonges innocents qui étaient permis et même louables quand il était question de servir soi ou les autres.

— Ta tante avait tort, dit Marguerite. Il n'est jamais permis de mentir: Dieu et les hommes le défendent.

— Ah! si tu vas commencer un sermon, s'écria Juliette, nous n'en finirons jamais.

— Je t'écoute, dit Marguerite.

— Comme je te le disais donc, je me gardais bien de heurter de front les idées de ces demoiselles. Je les laissais aller, et dire tout ce qu'elles avaient sur le cœur contre toi.

— Contre moi! mais que leur ai-je fait? interrompit Marguerite.

— Tu le demandes! n'as-tu pas déclaré que tu étais venue en pension à contre-cœur, malgré toi?

— Je n'ai pas dit cela, reprit Marguerite.

— Si, si, quelque chose d'approchant. Et tes avances à une *exclusive;* ton refus de prendre parti pour mademoiselle Justine; enfin la manière dont tu l'as traitée en pleine classe!

— C'est elle qui m'a maltraitée, dit vivement Marguerite.

— Aussi pourquoi la poussais-tu à bout avec ce malheureux latin? Tout le monde connait son faible; elle ne peut pas souffrir qu'on en sache plus qu'elle.

— Je ne le savais pas, dit naïvement Marguerite.

— Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, poursuivit Juliette, il y a bien autre chose sur le tapis maintenant. Hier madame Dupré a fait une scène épouvantable à mademoiselle Jus-

tine. Elle lui a reproché sa querelle avec les *exclusives;* elle l'a blâmée de t'avoir punie.

— Qui a pu le lui dire? interrompit Marguerite.

— Voilà précisément ce que chacune s'est demandé, continua Juliette en regardant fixement sa cousine; on a su que tu étais allée le matin dans le cabinet de madame Dupré, que tu y étais restée fort longtemps, et on a dit...

— Que c'était moi! s'écria Marguerite avec indignation.

— Sans doute, répondit Juliette; n'était-ce pas probable?

— Et tu l'as cru, toi, Juliette?

— Non, pas précisément. Mais je t'avoue que j'étais fort embarrassée pour répondre aux questions de toutes ces demoiselles. Il y en avait qui assuraient que mademoiselle Justine t'avait surprise en tête à tête avec madame Dupré, que tu avais rougi, que tu t'étais fort troublée en la voyant; de plus, elle avait entendu son nom avant d'entrer : tu conviendras que c'était accablant. Que dire à cela, Marguerite?

— Que ce n'est pas vrai! Je n'ai dénoncé personne, et mademoiselle Justine eût été la dernière que j'eusse voulu accuser.

— Cependant elle a cherché à te faire de la peine.

— C'est justement à cause de cela.

— Enfin, j'ai eu beau dire, elles croient toutes que tu as rapporté.

— Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria Marguerite, en se couvrant le visage de ses deux mains.

L'idée de passer pour un espion, pour un lâche délateur, lui était insupportable.

— Écoute, ne te désole pas, dit Juliette, il y a moyen de tout réparer. Marguerite releva vivement la tête.

— D'abord, mademoiselle Justine ne demande pas mieux que de faire la moitié du chemin, et quand les autres verront qu'elle te pardonne, elles te pardonneront aussi.

— Mais je ne veux pas qu'on me pardonne, dit Marguerite, puisque je n'ai rien fait de mal. Je veux qu'on sache la vérité. Voilà tout.

— Ne t'emporte pas ainsi. Tu t'arrêtes toujours à un mot. Mon moyen les détrompera.

— A la bonne heure, reprit Marguerite, en respirant plus librement; alors, dis vite ce que c'est.

— Il faut d'abord que tu saches que madame Dupré est d'une sévérité ridicule sur les lec-

tures. A l'entendre, il faudrait ne lire que des livres de classe, tout au plus de l'histoire, ou des ouvrages qu'elle a choisis et examinés elle-même. Or, des jeunes personnes d'un certain âge trouvent humiliant de se soumettre à cette tutelle, et quand quelques-unes de ces demoiselles peuvent se procurer des livres en cachette, tu sens qu'elles ne s'en font pas scrupule.



— Elles ont tort, dit Marguerite ; c'est mal.

— Tort ou raison, mal ou bien, elles l'ont

fait, et ce qu'il y a de pis, c'est que c'est la faute que madame Dupré pardonne le moins. Elle soupçonne (je ne sais encore par qui ni comment elle a pu être avertie), qu'il y a dans la pension un certain roman qu'elle avait sévèrement défendu, et elle a déclaré à mademoiselle Justine qu'il fallait qu'il se retrouvât.

— Eh bien?

— Eh bien, mademoiselle Justine, qui ne met pas d'importance aux petites choses et qui aime à faire plaisir à ses élèves quand elle en trouve l'occasion, est précisément la personne qui a prêté ce roman à quelques-unes des pensionnaires.

— Est-ce que tu l'as lu, toi, Juliette?

— Pourquoi pas? je t'assure qu'il n'est pas plus mauvais qu'un autre.

— Oh! ma bonne Juliette, tu es trop jeune et moi aussi pour juger de ces choses, et le plus sûr, le mieux est toujours d'obéir. Ne recommence plus, je t'en prie. Vois, il y a deux péchés pour un, une désobéissance et un mensonge. Mais ton moyen, tu ne m'en parles pas.

— Tout à l'heure. Tu sens quel esclandre ce serait si l'on venait à savoir que mademoi-

selle Justine a prêté ce livre à quelques-unes de nous. Elle ne serait pas la seule compromise. Quant à le renvoyer, il n'y a pas moyen, le portier a ordre de ne laisser sortir aucun paquet sans le porter d'abord à madame Dupré; le cacher, personne ne l'ose, parce que madame Dupré peut se mettre en tête de fureter partout... Si l'on parvenait à faire disparaître ce volume, on rendrait à mademoiselle Justine un service immense, qu'elle n'oublierait jamais, on se concilierait l'amitié et la reconnaissance de toutes les pensionnaires, qui seraient trop heureuses d'en être quittes pour une sermonade. Une fois le livre disparu, plus de preuves; impossible de les convaincre. Madame Dupré aurait un pied de nez, mademoiselle Justine serait complétement lavée du reproche de négligence, et tout le monde serait content.

Juliette, enthousiasmée des beaux résultats de son plan, avait perdu de vue l'impression qu'il produisait sur sa cousine; et lorsque, reprenant haleine, elle dit : Tu comprends, maintenant, Marguerite? elle fut choquée du ton froid avec lequel Marguerite répondit :

— Non, je ne comprends pas ce que je puis avoir à faire là-dedans.

— C'est pourtant bien clair. Ta malle a un double fond, madame Dupré n'en sait rien. Tu y cacheras le roman. On ne te pressera pas de questions, parce que tu es bien dans les papiers de la maîtresse. D'ailleurs, avec ton air tranquille, tu ne te déconcertes pas ; et, en définitive, si l'on t'interroge, tu pourras dire, en toute vérité, que tu n'as pas lu ce livre, que tu ne l'as pas même vu. De sorte que tu nous auras toutes sauvées, sans charger ta conscience d'un seul mensonge. Donne-moi donc vite la clef de ta malle, ajouta Juliette; il n'y a pas un moment à perdre..... Eh bien, reprit-elle, en voyant Marguerite immobile et silencieuse, est-ce que tu hésites?

— Non, dit Marguerite. Je suis très-décidée à ne pas cacher ce livre.

— Comment! s'écria Juliette, en reculant d'effroi comme si un précipice se fût ouvert sous ses pieds. Mais tu n'y songes pas, Marguerite! tu n'as pas réfléchi. Pense donc que tout le monde t'aimerait, te chérirait : tu serais si heureuse, et il t'en coûterait si peu!

— Non, non, Juliette, ne me le demande pas, dit Marguerite. Je sens, je suis sûre que ce serait mal.

— Mal d'épargner à des compagnes une honte, une punition !

— Je ne reculerais pas, je t'assure, s'il fallait subir la punition pour vous toutes ; mais tromper, mentir d'action, sinon de paroles, je ne le ferai pas. J'ai promis à ma mère et à Dieu de ne jamais mentir, dit-elle d'une voix grave et émue.

— Mais que veux-tu donc que nous fassions ? s'écria Juliette avec désespoir. Tu ne sais pas quelles peuvent être les conséquences de ton refus ! madame Dupré a dit que si on avait enfreint sa défense, elle ferait un exemple. Elle a une fois chassé une élève pour moins que cela. Peut-être renverra-t-elle mademoiselle Justine ; peut-être écrira-t-elle à nos parents. Et juge un peu ce que dirait ma tante, qui est si sévère, qui m'a tant de fois reproché les frais qu'elle fait pour mon éducation. J'en aurais pour un an de réprimandes. Elle m'a menacée, en m'envoyant ici, de m'y laisser passer les vacances si on lui faisait la moindre plainte de moi. Faut-il que je sois malheureuse ! s'écria Juliette en se tordant les bras.

— Que n'as-tu réfléchi à toutes ces suites un peu plus tôt, dit Marguerite, tu te serais épar-

gné bien des chagrins, ma pauvre Juliette. Mais voyons un peu, tout n'est peut-être pas perdu.

Juliette la regarda et sourit de joie à travers ses larmes.

— J'en étais sûre, dit-elle. Tu le veux, n'est-ce pas? Oh! merci, merci, ma bonne Marguerite! et elle jeta ses deux bras autour du cou de sa cousine. Je savais bien que tu finirais par céder. Tu as toujours eu si bon cœur! Donne, donne ta clef!

Marguerite éprouvait du regret de la détromper, de dissiper sa joie. Cependant il le fallait.

— En vérité, je ne puis, dit-elle. Mais n'y aurait-il pas quelque autre moyen?

Juliette laissa retomber ses bras qu'elle avait passés autour de Marguerite, et secouant la tête avec abattement : Il n'y en a pas d'autre, dit-elle.

— J'espère que si, reprit Marguerite. Laisse-moi y penser un peu... Il me semble que si j'étais à ta place, j'irais tout droit trouver madame Dupré...

— Madame Dupré! répéta Juliette avec un frisson de surprise et d'effroi.

— Elle-même; je lui dirais : Madame, je

sens que j'ai mal fait. J'ai lu en cachette un livre que vous aviez défendu. Je vous ai désobéi, et je me suis exposée à mentir : c'est bien assez d'une première faute, je ne veux pas en faire une seconde. Voilà le livre : reprenez-le et punissez-moi.

— Tu es folle, Marguerite ! s'écria Juliette. Où veux-tu que je trouve le courage d'aller dire tout cela à madame Dupré ? et qu'y gagnerais-je, après tout ? d'être punie par elle, et grondée par ma tante.

— Il faut bien te résigner à être punie, puisque tu as mal fait, dit Marguerite. Mais je suis persuadée que madame Dupré te saurait gré de ta franchise et te punirait beaucoup moins sévèrement que si tu lui caches ta faute ; et quant à ta tante, si elle se croyait obligée de lui en parler, elle le ferait en t'excusant.

— Bah, ma tante ne tiendra pas compte des excuses. Elle me le reprochera sans cesse et devant tout le monde ! Tu ne sais pas ce que c'est, toi, Marguerite ; tu en parles à ton aise, tu n'as ni père, ni mère, ni oncle, ni tante pour te gronder.

— Ni pour m'aimer, dit tristement Marguerite, et elle se souvint alors, avec un redouble-

ment d'affection, que Juliette était sa seule parente. Elle eut tant désiré adoucir sa peine, relever son courage! — Va, reprit-elle, crois-moi, chère Juliette, toutes tes terreurs se dissiperont une fois que tu seras résolue à dire la vérité et à aller droit, coûte que coûte. Prie Dieu, demande-lui la force qui te manque.

— Mais si l'on me questionne, que répondre? Je ne puis pas dénoncer mademoiselle Justine, nommer les autres élèves qui ont lu ce livre et qui me l'ont prêté.

— Non certes; et j'espère que madame Dupré ne te fera pas de questions; si elle t'en fait, dis-lui que c'est toi que tu viens accuser, non les autres. Oh! là-dessus tu ne dois pas fléchir.

— Si j'allais consulter mademoiselle Justine? dit Juliette.

— Pourquoi? puisque tu ne la nommeras pas, quelque chose qui arrive.

— Mais... non, décidément, Marguerite, c'est impossible.

— Il n'y a rien d'impossible quand on sent que c'est juste et qu'on fait bien. Vas-y, ma bonne Juliette. Tu seras si contente après! Tu me remercieras de te l'avoir conseillé.

— Rien qu'à me figurer l'air sévère de madame Dupré, je me sens glacée de peur, dit Juliette. Faut-il que j'aie justement ce malheureux livre entre les mains! Pas une de ces demoiselles n'a voulu le reprendre, ni Amélie qui l'a eu la première de mademoiselle Justine, ni Estelle, ni.....

— Chut! chut! ne les nomme pas, c'est inutile, dit Marguerite. Tâche plutôt de n'y pas penser. Sois sûre que quand elles te verront agir avec droiture et sincérité, elles regretteront de n'avoir pas eu le courage d'en faire autant; et plus tard, elles t'en aimeront et t'en estimeront davantage.

— Si je pouvais seulement m'y résoudre!... dit Juliette.

A cet instant, les pensionnaires rentrèrent du jardin. On entendit le murmure confus des voix sous le vestibule. Juliette tressaillit et se leva. Marguerite tenait ses deux mains serrées dans les siennes. — Tu iras, n'est-ce pas, Juliette? Vas-y tout de suite. Tu me le promets?

— Oui, dit faiblement Juliette, et elle s'échappa tandis que Marguerite demandait à Dieu de la soutenir et de la guider.

Quinze minutes après, la cloche sonna, Mar-

guerite se rendit à la salle de couture, où les élèves étaient réunies pour les travaux à l'aiguille. En entrant, elle chercha des yeux Juliette à sa place accoutumée; elle n'y était pas. Elle la découvrit enfin dans le coin le plus rapproché de la porte. Elle paraissait tout absorbée par son travail. Était-elle venue à bout de sa grande entreprise? Le cœur de Marguerite était partagé entre l'espoir et le doute. Elle traversa la classe et alla s'asseoir devant sa boîte à ouvrage. On ne la salua pas d'autant de chuchotements que de coutume : une secrète inquiétude semblait préoccuper les esprits. Mademoiselle Justine arriva à son tour. Elle avait le front soucieux. Cependant, au bout d'une demi-heure, qui parut un siècle à plus d'une pensionnaire, la glace fondit, la gaieté reparut. On recommença à jaser, car la présence de mademoiselle Justine ne suffisait pas pour maintenir la règle du silence. On eût dit toute la population ailée d'un bois, au-dessus de laquelle un nuage étouffant et noir vient de passer, et qui retrouve ses chants et sa voix à mesure que l'orage s'éloigne. Deux personnes seules restaient muettes et graves. La porte s'ouvrit tout à coup : le silence se rétablit comme par enchantement; les langues

s'arrêtèrent, et l'agilité des doigts redoubla. A voir chaque élève, penchée sur son ouvrage, piquer et retirer son aiguille avec un mouvement rapide et régulier, on eût dit qu'une même ardeur de travail animait tous les esprits. Cependant plus d'une main tremblait en secret, et plus d'un doigt, piqué jusqu'au sang, rougit la batiste ou la toile, sans qu'un murmure trahît une souffrance.

Madame Dupré restait debout sur le seuil, sans entrer ni sortir, planant d'un regard sur toute l'assemblée. Enfin elle dit lentement et avec solennité :

— Je sais qu'en mon absence on a désobéi à mes ordres. Un ouvrage que j'avais proscrit a pénétré dans les classes. J'exige que celle d'entre vous qui est maintenant en possession de ce livre me le remette sur-le-champ.

Elle se tut et parut attendre une réponse. Marguerite regarda avec anxiété Juliette. Elle était très-pâle, mais elle ne dit rien. A ce moment, les yeux de madame Dupré rencontrèrent ceux de Marguerite, qui rougit comme si elle eût été prise en faute. Était-ce crainte d'avoir involontairement trahi sa cousine, inquiétude pour les coupables, malaise d'être soupçonnée?

c'est ce que sans doute elle-même ignorait. Mais le sang lui monta impétueusement du cœur au visage, et ses joues, ses oreilles, son front, devinrent pourpres.

Madame Dupré continuait à la regarder :

— Je vois avec chagrin, reprit-elle, que je m'étais trompée en espérant de la loyauté d'une de vous qu'elle s'accusât franchement de sa faute. Puisque personne n'a eu cet honnête courage, je dois, quoi qu'il m'en coûte, tâcher de découvrir ce qu'on est si bien d'accord pour me cacher : ce livre est ici, il faut qu'il se retrouve.

Madame Dupré entra alors dans la salle, et s'adressant à Juliette qui se trouvait plus près de la porte : Levez-vous, je vous prie, et ouvrez votre boîte à ouvrage, dit-elle. Juliette obéit en tremblant. Madame Dupré examina le contenu de la boîte et passa outre. Elle fit ainsi sa ronde jusqu'à Marguerite ; elle s'arrêta un instant, attachant sur elle un regard perçant. — Connaissez-vous le livre que je cherche? lui demanda-t-elle. — Non, madame, répondit la jeune fille d'une voix émue, car son cœur battait avec force. — Vous ne l'avez pas lu? — Non. — Ouvrez votre boîte à ouvrage. Marguerite s'empressa d'obéir, mais la clef ne voulait pas

tourner dans la serrure. Il lui fallut s'y reprendre à deux ou trois fois. Elle y parvint enfin, le couvercle céda et laissa voir ses petites provisions d'aiguilles, de soie, de fil, rangées avec symétrie et dans un ordre parfait. Il n'y avait pas apparence de livre. Comme elle se disposait à refermer la boîte, madame Dupré l'arrêta. — Un moment, dit-elle, ne vous pressez pas si fort. Nous n'avons pas tout vu. Sous ces compartiments, il doit y avoir une autre boîte plus profonde. Elle enleva celle de dessus. Là, au grand étonnement de Marguerite, régnait la plus étrange confusion, des broderies commencées, des mouchoirs de poche, des bas à raccommoder, d'ordinaire soigneusement repliés et roulés, étaient entassés pêle-mêle.

— Ainsi ces belles apparences de soin, dit madame Dupré, ne servaient qu'à dissimuler ce honteux désordre !

— Mais, madame... balbutia Marguerite interdite.

Elle n'eut pas le temps d'achever ; en tirant un mouchoir du fond de la boîte, madame Dupré mit à découvert un volume d'un jaune sale. Elle fit une exclamation de surprise, et se tourna vers Marguerite qui, les yeux attachés sur ce

livre comme sur une effrayante apparition, restait suffoquée et sans voix. Toutes les pensionnaires se levèrent sur la pointe du pied ; il circula parmi elles un sourd bourdonnement.

— Et vous disiez ne pas avoir lu ce livre, ne pas le connaître! reprit madame Dupré avec



indignation. On ne m'avait donc pas trompée.

Marguerite entrevit vaguement qu'elle était

victime de quelque odieuse noirceur. Se pouvait-il que Juliette eût voulu l'attirer dans ce piége? Elle la regarda : tous les traits de la malheureuse enfant étaient bouleversés. Quiconque l'eût vue alors n'eût pas balancé à nommer la coupable; mais personne ne songeait à elle; Marguerite en détourna les yeux avec un dégoût mêlé de pitié.

— Persistez-vous dans votre première déclaration? demanda madame Dupré.

— Oui, madame, dit Marguerite.

— Ainsi vous ignoriez que ce livre fût dans votre boîte?

— Oui.

— Qui donc a pu l'y mettre?

— Je n'en sais rien.

— Avez-vous confié votre clef à quelqu'un?

Marguerite se recueillit, chercha à rassembler ses souvenirs, et répondit enfin : — Non. En effet, la clef était encore attachée au petit cordon passé à son cou.

Madame Dupré appela mademoiselle Justine : elle venait de sortir. Lorsqu'elle rentra, elle l'interpella tout haut : Mademoiselle, vous êtes chargée de l'inspection des classes après le travail. Avez-vous veillé hier à ce que chaque

élève fermât sa boîte et en emportât la clef?

— Oui, madame. Toutes ces demoiselles peuvent le dire.

— Oui, oui, oui, répétèrent à la fois plusieurs voix.

— Vous êtes sûre qu'aucune boîte n'est restée ouverte?

— Très-sûre.

— Avez-vous examiné particulièrement celle-ci?

— Particulièrement. J'ai même rappelé mademoiselle Marguerite pour qu'elle s'assurât qu'elle l'avait bien fermée.

Madame Dupré se tourna vers Marguerite comme pour en appeler à son témoignage.

— C'est vrai, dit Marguerite.

— Alors comment expliquer la présence de ce livre si bien enveloppé, si bien caché, et la hâte avec laquelle vous fermiez votre boîte lorsque je vous ai arrêtée?

— Je puis avoir l'air coupable, dit Marguerite, mais je ne le suis pas.

— Prétendez-vous dire que vous ignoriez que ce livre fût dans la maison? que vous n'en aviez jamais entendu parler?

Marguerite ne répondit rien.

— Comme il importe surtout, reprit madame Dupré, que ce dangereux exemple ne soit pas suivi par vos compagnes, et que le mensonge, ce vice si bas et si honteux, ne se propage pas parmi elles, vous aurez dès aujourd'hui une place à part dans les classes ; vous mangerez, aux heures des repas, sur une table à part, et ce soir même vous quitterez le dortoir pour



venir habiter une chambre près de la mienne. Puisse cet isolement hâter votre repentir et vous faire comprendre à temps tout ce que le

mensonge inspire de dégoût aux cœurs droits!

Marguerite baissa la tête en signe de résignation.

IV

LA VÉRITÉ

Méconnue, punie injustement pour une faute qui n'était pas la sienne, Marguerite résolut d'endurer sa pénitence avec courage ; mais elle ne put prendre aussi facilement son parti sur la fausseté de Juliette, sur son lâche égoïsme. Bien certainement, pensait Marguerite, c'est elle qui a mis ce livre dans ma boîte. Qui a pu l'y décider? Comment ses résolutions ont-elles changé si vite et d'une façon si honteuse? C'étaient autant de douloureuses énigmes dont elle ne trouvait point le mot : enfin, elle s'endormit dans sa nouvelle chambre, après avoir vingt fois tourné et retourné les mêmes pensées.

Le cauchemar de la journée la poursuivit pendant son sommeil. Elle rêva qu'elle était au milieu des classes, exposée aux regards méprisants des pensionnaires : elle entendait leurs

murmures, elle voyait le visage sévère et glacial de madame Dupré; puis un gigantesque volume jaune l'obsédait et reparaissait, de quelque côté qu'elle regardât. Il tournoyait autour d'elle; elle le sentait peser sur sa poitrine; une main de fer l'y retenait, et tandis que les gouttes de



sueur découlaient de son front, on murmurait à son oreille : — Marguerite! Marguerite! Il lui

semblait reconnaître la voix de sa mère qui la prenait en pitié et pleurait sur elle. Émue, oppressée, elle essaya de lutter contre ces illusions, mais elle sentait toujours le même poids, elle entendait toujours la même voix. — Marguerite! disait-on, Marguerite, dors-tu? Elle fit un violent effort, et s'éveilla à demi : ce n'était point un songe, quelqu'un était à genoux près de son lit, quelqu'un tenait ses deux mains et les baignait de larmes. — Oh! pardonne-moi, Marguerite pardonne-moi !

— Pardonner! quoi? à qui? demanda-t-elle.

— Chut! parle plus bas. C'est moi : c'est Juliette!

Marguerite essaya de dégager ses mains, mais Juliette les retint avec force.

— Ne me repousse pas, Marguerite. Tu ne sais pas combien je souffre, combien je suis malheureuse!

— Ainsi c'était bien toi! dit Marguerite. J'espérais encore m'être trompée.

— Ne crois pas du moins que je l'aie fait avec l'intention de te faire punir. Oh! si j'avais pu deviner ce qui arriverait!

— Ce n'était pas difficile à deviner, reprit Marguerite.

— Je m'imaginais que madame Dupré ne visiterait pas ta boîte; je croyais avoir le temps de reprendre ce maudit volume..... Enfin, je n'ai pas réfléchi ; j'ai eu peur; j'ai perdu la tête.

— Et cela, quand tu venais de me promettre de tout dire!

— Je le voulais, j'étais descendue exprès. J'allais droit au cabinet de madame Dupré, quand tout à coup j'ai entendu sa voix sur l'escalier; elle venait justement du côté où je ne l'attendais pas. Tout mon courage a faibli; je me suis jetée bien vite dans la classe. Je tremblais qu'elle ne me surprît avec ce livre à la main. J'ai voulu le serrer dans ma boîte : je n'avais pas la clef.....

— Et la mienne, tu l'avais donc? demanda Marguerite.

— Non, reprit Juliette en balbutiant; mais je savais que la clef de mademoiselle Justine ouvrait ta boîte à ouvrage, et.....

— Et tu l'as ouverte avec une fausse clef?...

Juliette répondit un oui étouffé, et, collant sa figure contre les draps, elle sanglota avec amertume.

— Pauvre Juliette! soupira Marguerite; tu

n'étais autrefois ni menteuse ni méchante, et aujourd'hui...

— Je t'en prie, Marguerite, ne pense pas si mal de moi. Je n'ai pas mauvais cœur. Après tout, je n'ai été que faible.

Marguerite secoua tristement la tête.

— Oh! que n'aurais-je pas donné, reprit Juliette, pour oser parler, pour oser dire : « C'est moi, » quand madame Dupré t'accusait ! Les paroles me sont venues sur les lèvres, mais elles n'ont pu sortir : je souffrais tant ! j'aurais voulu me cacher sous terre !

— Et pourquoi endurer ce supplice, quand il était si aisé de t'en délivrer tout de suite, quand tu n'avais qu'à dire la vérité ?

— J'avais honte de n'avoir pas parlé sur-le-champ ; je pensais aux railleries de mademoiselle Justine, aux reproches de ces demoiselles, qui auraient dit que je ne savais pas garder un secret. Elles s'étaient promis de se taire si la chose venait à se découvrir, et moi, j'avais promis comme les autres.

— Sans songer que tu pouvais ainsi laisser accuser et punir une innocente?

— Que veux-tu ? toutes ces demoiselles m'auraient jeté la pierre si je n'avais pas voulu dire

comme elles. On ne peut pourtant pas être fort contre tout le monde.

— C'est difficile, mais non pas impossible, dit Marguerite.

— Oui, tu le peux, toi, parce que tu n'as jamais menti, reprit Juliette, mais moi..... Elle n'acheva pas.

— Tu te trompes, dit Marguerite d'une voix basse et tremblante. Tu te trompes, Juliette... j'ai menti.

Juliette tressaillit :

— Toi, Marguerite ! s'écria-t-elle.

— Moi-même, et c'était un lâche mensonge ! et à présent que je me suis corrigée, à présent que je ne mens plus, quand il m'arrive d'être soupçonnée injustement, je pense que Dieu le veut ainsi en punition de ma première faute.

— Y a-t-il longtemps? demanda Juliette.

— Près de deux ans. Ma mère avait été bien malade, et, pendant sa convalescence, lorsqu'elle ne pouvait encore se lever, elle me confiait les clefs de l'office, de la cave. Un soir, après avoir vanté ma bonté, ma générosité, la cuisinière, qui m'accompagnait, prétexta des douleurs d'estomac et prit devant moi du sucre, une bouteille de vin et plusieurs choses

qui, disait-elle, lui feraient du bien. Je sentais que c'était mal à moi de souffrir cela, que je



manquais à mon devoir, que j'abusais de la confiance de ma mère. Mais j'étais comme toi, Juliette : j'étais faible, j'avais peur; j'avais honte de dire en face à cette femme que ce qu'elle faisait était vil, qu'elle devait demander à ma mère ce dont elle avait besoin, et non le prendre.

— Cependant, c'était bonté de ta part, dit Juliette.

— Non, non, c'était lâcheté, c'était faiblesse, dit Marguerite. J'aimais à m'entendre flatter, à croire que je gagnais ainsi la bonne opinion,

l'amitié de cette femme. Elle renouvela ses infidélités, et moi je la laissais faire, et j'en vins... oh! cela coûte à dire, Juliette!... j'en vins à partager ses vols!

Marguerite s'interrompit, comme accablée sous le poids d'un si honteux souvenir; Juliette l'écoutait avec un mélange de surprise et d'attendrissement.

— Oui. Le matin, de bonne heure, elle m'apportait en cachette dans mon lit une part des friandises qu'elle avait prises la veille. Je crois que la première fois je refusai; mais elle revint à la charge, elle insista, et je cédai. Elle voulait sans doute acheter ainsi mon silence.

— Et ta mère, ta mère ne soupçonnait rien? demanda Juliette.

— Non; elle était trop bonne, trop confiante pour cela : puis elle croyait à ma probité, tandis que je la trompais. Dès qu'elle put visiter la cave et l'office, elle s'aperçut que plusieurs choses avaient disparu. Elle m'interrogea avec douceur, et...

— Eh bien?

— Je niai.

— Tu craignais de faire punir la cuisinière, de la faire renvoyer?

— Mais n'avais-je pas à m'accuser, moi? n'étais-je pas la première cause de son vice? n'avais-je pas fermé les yeux et la bouche quand j'aurais dû voir et parler? J'étais devenue la complice de cette femme! j'avais peur d'elle, et elle avait peur de moi. Lorsque je pus comme auparavant passer toutes mes journées près de ma mère, lorsqu'elle recommença à me faire étudier, à m'expliquer, comme par le passé, les enseignements de l'Évangile, je me sentis le cœur navré de remords. Bien souvent, je passais les nuits à pleurer. Marie, c'était le



nom de la cuisinière, m'était devenue odieuse; de son côté, elle m'évitait. Enfin, ma mère dé-

couvrit qu'on avait ouvert son secrétaire et qu'on y avait pris de l'argent. Les soupçons tombèrent sur Marie; elle fut chassée.

— Elle le méritait bien, dit Juliette.

— Ah! que de fois j'ai pensé depuis, dit Marguerite en sanglotant, que de fois j'ai pensé que je l'avais aidée à en venir là! Si elle eût trouvé en moi une honnête et droite enfant, capable de lui dire tout d'abord la vérité et de taire sa tentation, qui sait ce que l'exemple eût pu produire en elle!... Oh! si je la rencontrais jamais! s'il n'était pas trop tard!... J'ai tant de fois demandé à Dieu dans mes prières de changer son cœur comme il a changé le mien! et ma bonne mère l'a demandé aussi; elle a prié pour elle avec moi, car je lui ai tout dit.

— Tout? répéta Juliette.

— Tout; et c'est elle qui a relevé mon courage, qui m'a fait voir que rien n'était perdu si j'avais confiance en la miséricorde de Dieu, si j'avais force et persévérance pour vouloir le bien.

— Et moi, Marguerite, crois-tu que je puisse changer, me corriger tout de bon? demanda Juliette.

— Oui, si tu le veux d'un cœur sincère, tout de bon, et toujours.

— Toujours, c'est bien long! mais tu m'aideras, n'est-ce pas?

— De toute mon âme.

— Tu m'as fait du bien, ma bonne Marguerite, dit Juliette. J'étais si malheureuse en venant te trouver! à présent je me sens mieux, je me sens plus forte... de cœur, du moins; car je souffre encore horriblement là, et elle porta la main à sa tête. Depuis que je sais que tu as eu aussi tes moments de faiblesse, Marguerite, j'ai repris de l'espoir. Je veux regagner ton estime. Tu verras! Oh! si je devenais un jour aussi droite, aussi bonne que toi!

— Ce n'est pas beaucoup dire, reprit tristement Marguerite.

Les deux cousines s'embrassèrent en pleurant. Les premiers rayons du jour les avertirent qu'il était temps de se séparer : elles se quittèrent plus calmes et plus satisfaites, l'une du pénible aveu qu'elle avait fait, l'autre de l'ardent désir de se corriger qui commençait à s'éveiller en elle.

Le lendemain Juliette ne parut pas à la classe. Elle avait été prise vers le matin d'une violente

fièvre. Marguerite demanda à l'aller voir à l'infirmerie; on lui en refusa la permission. Quoique chagrine et inquiète, elle s'acquitta de ses devoirs avec zèle, et à l'heure de la récréation elle descendit au jardin après les autres, afin d'accomplir strictement la pénitence qui lui était imposée. Seule, assise au fond d'une allée, elle pensait à la maladie de Juliette, à leur entretien de la nuit, lorsqu'elle entendit mar-



cher furtivement derrière elle. C'était mademoiselle Justine qui s'avançait avec un visage

souriant et presque affectueux; mais elle avait fait de vains efforts pour donner à sa physionomie une expression franche et ouverte.

— Pourquoi vous tenir si fort à l'écart? demanda-t-elle. Madame Dupré a parlé des classes et des repas, non de la récréation.

— J'ai compris qu'elle désirait que je restasse isolée de ces demoiselles toujours... c'est-à-dire, ajouta Marguerite en se reprenant, tant que mon innocence ne serait pas reconnue.

— Mon Dieu! dit mademoiselle Justine, c'est vraiment mettre de l'importance à bien peu de chose. Quoi de plus innocent que de lire un roman qu'on vous prête et que tout le monde lit? Au reste, ma chère, vous vous êtes très-bien conduite dans cette circonstance, en ne nommant personne et en gardant le secret à celle qui vous avait prêté l'ouvrage.

— Personne ne m'avait prêté ce livre, et je n'avais point de secret à garder, dit Marguerite.

— Par exemple, vous ne me ferez pas croire que vous ne l'ayez pas lu! Madame Dupré n'est plus là pour vous intimider, et je ne suis pas une rapporteuse; ainsi dites-moi tout.

— J'ai dit *tout* ce que j'avais à dire à madame Dupré comme à vous, répliqua Margue-

rite avec un sentiment d'irritation qu'elle réprima aussitôt.

— Quoi ! ce n'était vraiment pas vous qui aviez caché le livre dans votre boîte ?

— Non.

— Et soupçonnez-vous quelqu'un ? Je parie que je devine qui c'est ? J'en suis presque sûre. Voulez-vous que je vous la nomme ?

— Ce n'est pas la peine. Je le sais.

— Vous savez qui ! Alors pourquoi ne pas aller le dire à madame Dupré ? Vous avez donc un motif pour vous taire ?

— Oui.

— Et pourrait-on savoir quel est ce motif ?

— Je crois que ce serait lâche et mal.

— Eh bien ! voilà ce que j'appelle de la vraie générosité ! Et peut-être qu'après tout c'est le meilleur calcul ; car on s'assure ainsi l'appui de ses compagnes, si l'on vient à avoir tort à son tour.

— Je n'y ai pas songé, dit Marguerite ; ce n'est pas pour cela que je l'ai fait.

— A la bonne heure ; mais on doit se soutenir entre pensionnaires. Comme je le dis souvent à ces demoiselles, il faut savoir parler

et se taire à propos. Il y a vérité et vérité. Le tout est de distinguer.

— Certainement, reprit Marguerite, il y a deux manières de dire la vérité : d'abord pour s'accuser soi-même, celle-là est la bonne; ensuite pour accuser les autres, celle-là est la mauvaise.

— Sans doute, sans doute, dit mademoiselle Justine. Et revenant à ce qui la préoccupait :
— Savez-vous, demanda-t-elle en affectant un air indifférent, comment la personne qui avait mis ce livre dans votre boîte se l'était procuré? Je n'imagine vraiment pas comment il a pu être introduit dans la pension.

— Je croyais que vous le saviez aussi bien que moi, si ce n'est mieux, répliqua Marguerite avec un demi-doute, car elle craignait de s'être trompée et de n'avoir pas bien compris le récit de Juliette.

Mademoiselle Justine rougit, se troubla et dit en hésitant :

— Supposons que je le sache. Qu'y a-t-il là de si coupable? D'ailleurs, vous ne voudriez pas me dénoncer?

— Je ne voudrais dénoncer personne, répondit Marguerite, vous pas plus qu'une autre.

— Oh! j'en suis sûre. Puis, qu'y gagneriez-vous? Toutes ces demoiselles vous sauront, au contraire, un gré infini de votre discrétion. Je réponds qu'à l'avenir elles seront pour vous envers et contre tous. Quant à moi, je vous prouverai dès à présent que je ne suis point une ingrate : je vais de ce pas demander votre grâce à madame Dupré.

— N'en faites rien, mademoiselle, dit vivement Marguerite. Je puis très-bien supporter ma pénitence. Demander ma grâce, ou la faire demander, serait m'avouer coupable, et, dans cette circonstance du moins, je ne le suis pas.

— Je ne comprends rien à vos idées. Tout à l'heure vous ne vouliez pas vous justifier en accusant une autre ; à merveille! Cela se conçoit, quoique Juliette... Ah ! je l'ai nommée ; quelle étourderie ! Mais vous étiez au fait, ainsi peu importe... Je disais donc que Juliette s'était horriblement conduite avec vous, et avec nous toutes, puisqu'elle vous a confié ce qu'elle avait promis de taire, et certes elle mériterait bien d'être punie.

— Je vous assure, mademoiselle, qu'elle a beaucoup souffert de sa faute, dit Marguerite.

Peut-être n'est-elle malade que de chagrin, de repentir.

— Bah ! voyez seulement si elle a hésité à me compromettre, moi ! C'est une étourdie à laquelle on ne peut se fier, une enfant qui n'a ni cœur ni cervelle.

— Vous la jugez sévèrement, reprit Marguerite avec chaleur ; ma cousine est bonne, et elle deviendra, j'espère, franche et courageuse. Son seul tort est de se laisser entraîner par de mauvais conseils et de mauvais exemples.

— Et qui les lui donne, je vous prie, ces mauvais exemples? interrompit mademoiselle Justine d'un ton aigre. Au reste, continua-t-elle en adoucissant sa voix, je ne l'accusais que dans votre intérêt : c'était pure amitié pour vous ; mais puisqu'il vous plaît de trouver qu'elle a bien fait, je n'ai plus rien à dire. Voulez-vous, oui ou non, que j'aille demander à madame Dupré d'abréger votre pénitence?

— Non, dit fermement Marguerite.

— Vous ne m'en promettez pas moins le secret, n'est-ce pas?

Marguerite ne répondit rien. Et mademoiselle Justine poursuivit avec une certaine inquiétude :

— N'est-il aucun service d'amie que je puisse vous rendre?

— Aucun; je vous remercie, mademoiselle.

— Pourquoi me refuser aussi obstinément? Marguerite se taisait, mademoïselle Justine la pressa.

— J'aime mieux ne pas vous donner la raison de mon refus, dit Marguerite. N'insistez pas, je vous en prie.

— Je le saurai ; je veux absolument le savoir.

— Vous en serez fâchée, et j'ai regret à vous le dire. C'est... que vous n'êtes pas mon *amie*.

— Moi! quelle calomnie! On vous aura fait ce mensonge. Je vous aime beaucoup..... mais beaucoup.

— Mais moi, dit Marguerite .. Elle s'arrêta.

— Eh bien?

— Moi... je... je ne vous aime pas.

— C'était donc là que vous vouliez en venir, petite impertinente! s'écria mademoiselle Justine outrée de colère. Et qui s'inquiète de votre amitié? qui en voudrait? Je suis bien aise de vous dire que je ne vous crains pas. Vous oubliez que vous êtes l'accusée; et quand vous chercheriez à me noircir, personne ne vous croirait, pas plus madame Dupré que les autres.

J'étais trop bonne de vous offrir mon amitié. Petite vipère! allez, vous ne l'avez jamais eue et ne l'aurez jamais ! Puisque vous voulez jouer au plus fin et au plus fort, nous verrons qui des deux l'emportera!

Après avoir jeté ce défi à la tête de Marguerite, avec force injures et violence, mademoiselle Justine s'éloigna.

Une semaine entière s'écoula sans amener de nouvelles scènes. Madame Dupré assistait assidûment aux leçons, et Marguerite s'acquittait de ses devoirs d'une façon si exemplaire, qu'il était impossible, même à mademoiselle Justine, de lui chercher querelle, surtout devant témoins. Après huit jours de maladie, Juliette, convalescente, descendit à la classe. Marguerite était, comme de coutume, isolée sur son banc, la tête penchée sur son cahier, préoccupée de son travail. Juliette, pâle et chancelante, alla droit à elle, et, se penchant sur son cou, elle l'embrassa en pleurant. Marguerite était aussi tout émue, tout heureuse de la revoir. Elle lui donna le bras et la conduisit à sa place ordinaire; puis, quand elle l'y eut bien établie, qu'elle se fut assurée que rien ne lui manquait, plume, encre, papier, elle retourna s'asseoir à la table qui lui

était destinée près de l'estrade où siégeait mademoiselle Justine. L'embrassement des deux cousines, leur émotion en se revoyant, avaient touché l'assemblée ; quelques élèves s'essuyèrent les yeux, d'autres se mouchèrent à plusieurs reprises, et mademoiselle Justine fut obligée d'attendre pour commencer la dictée.

— Silence donc, mesdemoiselles. Attention, s'il vous plaît : voyons ce que madame Dupré a marqué pour aujourd'hui.

Elle prit un livre sur le pupitre devant elle. *Pensées sur la vérité :* ah ! c'est de la morale. Écrivez : *Dictée de morale.*

« La vérité, cette lumière du ciel, est la seule chose ici-bas qui soit digne des soins et des recherches de l'homme. Elle seule est la lumière de notre esprit, la règle de notre cœur, la source des vrais plaisirs, le fondement de nos espérances.

« Les martyrs et les saints confesseurs de la foi ont rendu glorieusement témoignage à la vérité en présence des supplices et de la mort la plus affreuse. Notre-Seigneur lui-même n'a-t-il pas dit : Je suis la vérité et la vie ! »

Pendant la dictée, la porte s'était ouverte doucement, et madame Dupré, ne voulant pas

interrompre la leçon, était entrée sans bruit et s'était assise sur un banc, près des élèves.



Comme mademoiselle Justine finissait, elle se leva :

— Je ne pouvais, dit-elle, arriver plus à propos pour vous parler d'un doute qui s'est élevé dans mon esprit et qui me tourmente. Je crains d'avoir agi avec trop de précipitation,

de n'avoir pas été parfaitement juste. J'ai puni sévèrement une d'entre vous, qui du reste à accompli sa pénitence avec une soumission et une constance qui m'ont fait penser que cette pénitence n'était peut-être pas tout à fait méritée.

Il se fit un léger mouvement parmi les élèves; madame Dupré fit un signe de la main.

— Laissez-moi continuer, dit-elle. Je ne viens pas vous demander de vous dénoncer les unes les autres : Dieu me garde de vous enseigner jamais à vous disculper aux dépens d'autrui! J'espère et j'attends mieux de vous. Que les élèves qui ont lu le livre dont j'avais défendu la lecture (je ne veux pas admettre qu'il y en ait une seule assez lâche pour l'avoir caché et avoir laissé condamner une innocente), que celles qui ont lu ce livre se nomment; qu'elles rendent témoignage contre elles-mêmes; qu'elles ne laissent pas punir une seule d'une faute commune à plusieurs.

Une explosion de sanglots interrompit madame Dupré. Juliette était debout, le visage inondé de larmes : — Marguerite est innocente, je suis seule coupable! s'écria-t-elle.

Madame Dupré se tourna de son côté et la regarda en face.

— Vous ! dit-elle.

— Oh! punissez-moi! madame, punissez-moi ! j'ai caché le livre, j'ai menti. Marguerite ne l'avait jamais vu, Marguerite ne savait rien. Il y a longtemps que je voulais vous le dire : une fois à l'infirmerie, j'ai commencé, mais le médecin est venu, et je n'ai plus osé. Oh! j'ai été bien lâche ! Et la malheureuse enfant rougissait et pâlissait tour à tour de la lutte que se livraient intérieurement sa faiblesse et sa force naissante.

— Les reproches de votre conscience sont plus sanglants que tout ce que je pourrais vous dire, reprit madame Dupré; et se tournant vers le reste des élèves :

— Eh bien, dit-elle, ai-je trop présumé de votre force morale? Cet exemple ne vous fait-il pas impression? Personne ici n'a-t-il rien à me dire?

Une jeune fille se leva. Sa voix tremblait et se raffermit peu à peu. Moi .. madame... j'ai lu le livre.

— Et moi. — Et moi... — Et moi aussi. On eût dit que le sentiment de la vérité gagnait de proche en proche, tant les coupables mettaient d'ardeur à s'accuser elles-mêmes. Madame Dupré en fut touchée.

— C'est un repentir tardif, mais sincère, je le crois, dit-elle. Rappelez-vous, enfants, que



le premier pas vers une réforme salutaire est d'avouer sa faute sans détour; tant qu'il y a

respect de la vérité, tout n'est pas perdu. Après le malheur de faire mal, il en est un plus grand, c'est de laisser soupçonner un innocent. Vous saurez, j'en suis sûre, supporter avec courage le châtiment que vous avez mérité. Pendant un mois, à dater d'aujourd'hui, vous n'aurez ni récréations, ni sorties.

Se dirigeant alors vers l'estrade où mademoiselle Justine, muette et immobile, attendait dans une sorte de stupeur la fin de cette scène incompréhensible pour elle, madame Dupré monta lentement les marches, et posa sur la table une lettre ouverte. C'était la réclamation du libraire qui se plaignait que mademoiselle Justine gardât beaucoup trop longtemps les livres qu'il lui avait loués. Suivait une longue liste d'ouvrages frivoles, quelques-uns dangereux pour de jeunes imaginations.

Au-dessous madame Dupré avait écrit : « Éclairée maintenant sur un caractère que je ne puis estimer, et que je me reproche de n'avoir pas su juger plus tôt, je prie mademoiselle Justine de quitter la maison dans le plus bref délai. Toute autre explication serait inutile. »

Mademoiselle Justine resta un moment suffoquée en présence de ce qui la condamnait si

hautement ; mais, retrouvant de l'audace au milieu du péril, et espérant en l'affection des élèves qu'elle avait cherché à gagner par mille bassesses :

— C'est une indignité, s'écria-t-elle. Me traiter de la sorte ! je ne me laisserai pas chasser ainsi ! Les parents sauront ce qu'il en est et retireront leurs enfants.

— Vous pouvez vous épargner les menaces, dit froidement madame Dupré. J'aurais voulu ménager votre dignité aux yeux de celles qui vous ont eue pour maîtresse : mais vous agissez de manière à ce qu'il ne leur reste aucune illusion sur votre compte, et cela vaut peut-être mieux.

Tournant le dos à mademoiselle Justine, elle alla vers Marguerite, et la prit par la main. — Je vous dois une grande réparation, mon enfant, dit-elle ; vous avez noblement soutenu mon injustice ; pardonnez-moi de l'avoir commise. C'est l'écueil de ceux qui ont à conduire les autres, grands ou petits : ils sont sujets à l'erreur ; ils peuvent se tromper, mais ils *doivent* réparer. Acceptez donc mon estime et ma véritable amitié, car j'aime ceux que j'honore. Il me reste encore un devoir à remplir, et c'est le plus

pénible de tous. Aux vacances prochaines, dans deux mois, vous sortirez d'ici, Juliette, et pour n'y plus rentrer.

— Oh! non, madame, non, je vous en supplie, s'écria Marguerite en joignant les mains, ne la renvoyez pas! Si vous saviez ce qu'il a dû lui en coûter, ce qu'elle a dû souffrir pour avouer ainsi sa faute devant tout le monde! elle m'avait déjà tout dit à moi. Elle en avait tant de douleur! c'est ce qui l'a rendue malade. Oh! gardez-la, madame, gardez-la. Elle n'a pas de mère pour la reprendre avec indulgence, pour l'aider à se corriger.

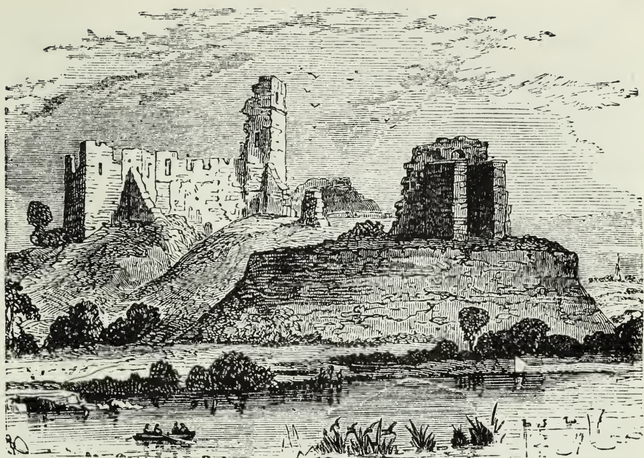
— Et vous, ma noble enfant, dit madame Dupré en lui prenant les deux mains, me répondez-vous d'elle? me garantissez-vous sa conduite?

— Oui, madame; je ferai tout ce que je pourrai!... et toi aussi, n'est-ce pas, Juliette? Juliette se jeta dans les bras de sa cousine.

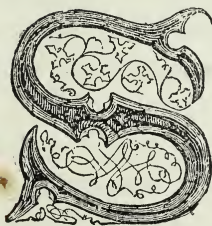
— Dieu vous bénisse toutes deux, mes filles, dit madame Dupré en posant sa main sur leurs têtes, qu'il vous assiste aux heures difficiles, qu'il vous fortifie et vous corrige l'une par l'autre! Traversez courageusement ce monde, laissant sur votre passage de bonnes actions et de vertueux exemples.

Jeunes filles pour qui a été écrit ce conte ou plutôt cette histoire, vous trouverez peut-être dans la pension et dans le monde des demoiselles Justines, des Amélies, des Juliettes. Apprenez à connaître et à fuir les unes; soyez pour les autres ce que leur fut Marguerite, un exemple, un modèle, et surtout un guide plein de douceur et de miséricorde.





L'ANNIVERSAIRE



Sur la côte anglaise du Northumberland, à peu de distance de terre, on voit poindre un groupe d'îlots, écueils semés au large, et qui se multiplient à marée basse ; on en compte alors jusqu'à vingt-cinq, dont les crêtes aiguës et menaçantes se dressent comme pour défier le retour des vagues.

Rien de plus désolé que l'aspect des petites îles Farne : formées de rocs à peine recouverts d'une mince couche de végétation, environnées de précipices, elles ne semblent abordables que pour les oiseaux de mer qui s'y réfugient dans les gros temps. Cependant l'une d'elles, la principale, a été jadis habitée, suivant la tradition, par saint Cuthbert qui s'y retira, y construisit un monastère, et y mourut vers l'an 686. Jamais lieu ne fut mieux choisi pour la méditation et la prière. L'imposant spectacle de cette mer agitée, cet isolement entre le ciel et l'eau, le danger incessant des flots qui grondent autour de la base du rocher et en escaladent les hauteurs, sont autant de perspectives ouvertes sur l'éternité ; l'âme grandit et se fortifie au milieu de la lutte des éléments : elle se sent une puissance supérieure à ces gigantesques forces ; elle les domine, et souvent les subjugue, de par son essence divine.

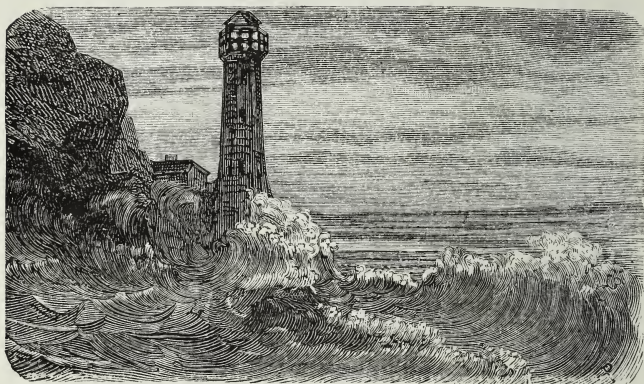
L'île de Longstone, ou longue pierre, jetée en tête du groupe et lui servant d'avant-garde, est peut-être la plus sinistre de toutes. Sombre amas de rocs noirs, fendus en tous sens, rongés, depuis la création du monde, par l'action des vents, des eaux, des tempêtes, elle n'abrite

pas une herbe; pas un grain de terre ne s'attache à sa surface; elle est nue, dévastée; ses côtes abruptes sont hérissées de coquillages qui semblent incrustés dans la pierre.

« Nous gravîmes, non sans beaucoup de peine, dit un voyageur, les rives inhospitalières de Longstone; mais l'intérieur nous en parut encore plus triste que les abords : c'est une succession de monticules noirs, coupés de ravins étroits, où la marée arrive rugissante et furieuse, détachant du roc des fragments qu'elle broie, arrondit en cailloux, dépose, pêle-mêle avec la vase et les algues, dans quelque profonde crevasse, où elle viendra les chercher, à l'heure de la tempête, pour les rouler de nouveau dans son écume et les entraîner au fond de ses gouffres. Tandis que nos pieds se heurtaient à ces débris, au-dessus de nos têtes planaient des centaines d'oiseaux sauvages, parmi lesquels nous distinguions la mouette, à son cri rauque et strident. »

Malgré ces horreurs, cette île n'est pas déserte. A la cime du rocher s'élève une tour ronde, où tous les soirs un phare s'allume. Projetant, à des intervalles de quelques secondes, une lumière éclatante sur tous les points où la

vague frémit et bouillonne autour d'un écueil caché, il éclaire le dangereux chenal qui sépare



l'île de ses sœurs, et avertit le pilote d'éviter, à tout prix, ce périlleux labyrinthe.

Le gardien du phare ne vit pas seul dans ce désert : sa femme l'y a suivi; la famille s'y est accrue, et a grandi bercée par les tempêtes.

Grace Darling, l'aînée de sept enfants, vient d'accomplir sa vingt-deuxième année, et toute la maison est en joie, car les anniversaires se fêtent religieusement dans le petit groupe qui anime la solitude de Longstone. Chacun est allé à la découverte pour apporter sa part du festin et préparer une surprise à la sœur bien-

aimée, tandis que la mère, restée au logis, pétrit une galette de taille à rassasier les appétits gloutons des petits maraudeurs.

— Mère, mère, s'écrie John, de retour le premier, voyez le superbe homard que la marée montante a apporté et laissé au creux du rocher que j'appelle ma trappe à poisson ! Ne dirait-on pas qu'elle a deviné que c'était aujourd'hui la fête de Grace?

— Moi, je n'ai que des crevettes, dit William ; mais elles sont belles, j'espère ! Je les ai prises au filet, là-bas, au bout de la petite crique.

— Imprudent ! reprit la mère, ton père t'a dit cent fois de ne pas te hasarder à pêcher de ce côté de l'île : le rocher y est à pic, et l'eau a plus de cent brasses de profondeur.

— Oui ; mais au tournant il y a une toute petite plate-forme, que j'ai montrée à mon père, et sur laquelle il m'a permis d'aller à marée basse. Puis, je connais le roc, et la mer me connaît; ni l'un ni l'autre ne me veulent de mal. C'est plutôt Jenny qu'il faut gronder : elle n'a peur de rien ; elle grimpe comme un chat le long des crevasses pour ramasser le goëmon, qu'elle brûle afin d'engraisser avec la cendre ce

trou qu'elle appelle son jardin : et pour faire venir quoi? rien qui se mange! quelques chétives fleurs qui ne poussent qu'à force d'abri et de soins!

— Et comptes-tu pour rien le plaisir d'offrir à Grace une belle rose comme celle-ci? dit Jenny qui venait d'entrer apportant en triomphe une rose d'un blanc mat, encadrée de vigoureuses feuilles d'un vert sombre. Quel bonheur d'avoir pu la préserver jusqu'ici, et de la voir fleurir si juste à point! Je ne regrette pas les peines que je me suis données, je t'assure.

— Et tu as raison, reprit la mère, car Grace te saura certainement gré de la constance que tu as mise à lui ménager un plaisir, et moi j'approuve l'esprit de prévoyance qui fera de toi, un jour, une bonne ménagère. A tes frères la chasse et la pêche, à toi le soin de planter et d'orner notre solitude d'un petit coin riant.

— Mais où donc est Grace? demanda John; pourquoi ne nous aide-t-elle pas comme de coutume, mère?

— Parce que je m'y suis opposée. Elle ne se doute pas que ce soit aujourd'hui sa fête, et je l'ai envoyée là-haut, près du père, en attendant que vous soyez tous rentrés.

— Il manque encore James et les deux petites, dit William.

— James seulement, reprit la mère. Les deux petites sont avec Grace, qui leur donne une leçon de lecture. Je ne comprends pas que James tarde tant! Il est nuit close, et son père lui a toujours recommandé de ne pas se laisser surprendre par le brouillard, loin du phare.

— Si j'allais le chercher? dit William.

— Le voilà! le voilà! s'écrièrent John et Jenny.

L'enfant arrivait en effet tout essoufflé.

— Je suis venu à bout de faire la douzaine, dit-il en déposant sur la table douze gros œufs d'oies sauvages. Le dernier a failli me coûter cher! il était niché à mi-chemin de « l'homme noir »; tu sais, William, le grand roc qui ressemble à un géant assis : j'avais grimpé, comme qui dirait jusqu'aux genoux, et je n'avais plus qu'un pas à faire, quand une grosse houle m'a frappé en traître, par derrière, et m'aurait emporté si je ne m'étais cramponné de toutes mes forces à l'homme noir.

— Malheureux enfant! dit la mère, ne pouvais-tu donc prévoir le retour de la marée?

— Du tout, du tout. Elle est venue avant son

heure. Il y a d'énormes lames dans le chenal, et la mer gronde comme quand elle va se mettre en colère.

— Ce qui ne nous empêchera pas de passer une gaie soirée, reprit William ; allons, vite à l'ouvrage !

Et il se hâta de dresser la table et d'aider sa sœur à mettre le couvert, tandis que la mère cassait les œufs d'oie, battait l'omelette, et tirait la galette du four.

Tout se trouva prêt, et William sonna la cloche pour appeler au souper le père et Grace, qui se tenaient d'ordinaire dans le haut de la tourelle que surmontait le phare.

C'était là que la jeune fille avait établi son « observatoire, » comme disait la mère ; car Grace sortait rarement : elle se plaisait à regarder passer les blanches voiles des barques de pêcheurs, ou se dérouler la banderolle de fumée qui marque dans l'air, en même temps que le sillage dans l'eau, la rapide course du bateau à vapeur, tandis que, tous les deux jours, il transporte, de Hull à Dundee, passagers et marchandises. Elle aimait aussi à contempler les côtes dentelées du Northumberland, et à y chercher des yeux, par un temps clair, le petit

bourg où elle était née : ce n'était pas qu'elle regrettât le sol fertile, la verdure, les bois



qu'elle avait vus, toute petite. Non : l'île de Longstone n'enfermait-elle pas dans sa ceinture de rocs ce que Grace avait de plus cher au monde? Pourtant sa sympathie s'étendait au delà. Elle tressaillait de joie lorsqu'à l'aide de

la longue-vue du père elle distinguait, à bord d'un navire passant en vue de l'île, des enfants, des jeunes filles, des femmes ; elle agitait alors son mouchoir, leur envoyait des paroles affectueuses qu'emportait le vent, mais qui soulageaient son cœur oppressé. Elle avait un autre lien plus intime avec ses semblables et son pays natal : c'était la lecture de quelques bons livres, sources inépuisables de hautes pensées, d'exemples féconds.

William Darling, homme ferme, intelligent, modeste, avait, de concert avec sa femme, élevé Grace de son mieux, et elle avait dépassé leurs espérances; aussi était-elle chargée, à son tour, de l'éducation des petits.

Quand elle parut enfin au rez-de-chaussée, dans la salle basse où elle était si impatiemment attendue, il y eut un hourra général : ce fut à qui lui sauterait au cou, l'embrasserait, lui souhaiterait sa fête. Elle se montra aussi surprise, aussi ravie, que pouvaient le désirer les jeunes ordonnateurs du festin. Elle loua la beauté du homard, la grosseur des crevettes, la saveur un peu sauvage de l'omelette, mais la rose surtout la toucha, et Jenny battit des mains en disant :



...Ce fut à qui lui sauterait au cou... (p. 102.)

— J'étais bien sûre qu'elle aimerait ma pauvre fleurette, si dédaignée de William parce qu'elle n'est pas bonne à manger.

— C'est un petit gourmand, dit Grace en riant, que je condamne, pour sa peine, à manger ma part de galette.

— A la santé de Grace ! reprit le père. Nous allons entamer pour elle une des bouteilles de vieux bordeaux que nous a données le brave capitaine français dont le vaisseau faillit périr là-bas, sur la pointe du grand récif, il y a tantôt seize ans.

— Et que tu as sauvé au péril de ta vie, ajouta la femme.

— Je m'en souviens, dit Grace d'un ton grave; j'étais bien petite, et je me rappelle pourtant cette terrible nuit : j'entends encore les mugissements de la mer qui ébranlait le roc et faisait trembler le phare.

— C'était précisément à pareil jour, dit le père, un jeudi 6 septembre. Le soleil s'était couché, ma foi, tout juste comme ce soir, dans un nuage d'un rouge de sang, qui ne présageait rien de bon.

— C'est signe de grand vent, dit James ; tant mieux, les oies sauvages vont se rabattre sur l'île.

— Le gros temps apporte toujours du poisson dans ma trappe, dit John. Aussi j'aime la tempête.

— Vous parlez en enfants et en étourdis, interrompit la mère. J'ai vu bien des orages ; jamais sans avoir le cœur serré pour les pauvres matelots.

— Il faut bien que je m'y fasse, puisque je veux être marin, reprit John.

— C'est un bel état, dit le père, pourvu qu'on se souvienne que là, plus qu'ailleurs, on est toujours sous l'œil et sous la main de celui « qui monte l'ouragan et dirige la tempête. »

— Père, contez-nous donc le naufrage des trois bricks et de la chaloupe qui sombrèrent dans le chenal un peu avant qu'on eût bâti le phare.

— Du 31 janvier au 8 février 1823, pendant les grands vents qui soufflèrent sans discontinuer une quinzaine, c'était un spectacle à saigner le cœur. On ne voyait que navires dématés, allant à la dérive, s'abîmant corps et biens. On essaya de mettre des bateaux à la mer, mais les houles les brisaient contre le roc, comme des coques de noix. Des trois équipages il ne survécut qu'un petit mousse. Tout le

mois, les vagues charrièrent des cadavres à la côte.....

— Ne voilà-t-il pas de gais récits pour un anniversaire, interrompit la mère ; voyez plutôt comme vous avez rendu Grace triste ! A quoi penses-tu donc, ma fille ?

— A ce qu'on pouvait tenter pour sauver ces malheureux !

— C'était impossible.

— Il me semble qu'il n'y a rien d'impossible, avec de la foi, du courage et de la volonté.

— Grace a raison, dit le père.

— Si nous jouions à la main-chaude, pour nous ranimer un peu, reprit Jenny. Ces vilaines histoires de naufrage vous glacent le sang dans les veines. A toi, James, mets ta tête sur mes genoux, et tends bien la main. Là !..... devine qui a frappé !

— Ce n'est pas difficile, c'est toi.

— Oh ! tu regardais !

— Non ! à ton tour.

Après la main-chaude vint le colin-maillard. La sœur aînée se prêta à tout ce qu'on voulut. Elle se laissa bander les yeux et chercha à tâtons les petits fuyards ; mais, malgré sa bonne

volonté et les efforts de tous, un nuage planait au dedans sur la petite assemblée; au dehors, un épais brouillard enveloppait l'île et voilait la lumière du phare.

— Ou je me trompe fort, ou la nuit sera mauvaise, dit le père. Il n'y a heureusement aucun navire en vue, si ce n'est le paquebot de Hull, qui aura eu, j'espère, le temps de gagner la baie de Berwick, et qui aura le bon sens d'y rester; car le ciel parlait haut ce soir : le vent venait de bas, et les vagues couraient devant lui comme un troupeau de moutons effarés.

— Je voudrais bien voir un troupeau de moutons, dit en relevant sa tête blonde la fillette de cinq ans, que Grace tenait entre ses bras et qu'elle se disposait à aller coucher.

— Chut! n'entends-je pas quelque chose? dit la mère.

— C'est le vent qui chante dans la tour pour nous endormir, reprit la petite fille.

— Non, c'est le goëland qui crie, dit le père.

— C'est plutôt la mouette qui rit, dit James. Je reconnais sa voix.

Grace, qui avait commencé à monter l'escalier, s'arrêta et prêta l'oreille. — Je n'entends que la mer qui gronde et bat le roc, dit-elle.

— Qu'elle le batte tant qu'elle voudra, elle ne m'éveillera pas cette nuit, reprit John, je suis trop las.

Les bonsoirs échangés, chacun gagna son lit, et un quart d'heure après, tous dormaient bercés par l'ouragan qui tourbillonnait autour de la tourelle, s'abattait sur le phare, en ébranlait les épaisses vitres, et cherchait en vain une issue pour arriver à la flamme. La tempête grandissait d'heure en heure. Elle soulevait des montagnes de houles et les brisait contre la côte avec un effroyable fracas. Ses bruits dominaient les rêves de Grace ; elle croyait voir des hommes, des femmes, se débattre dans les flots : ils l'appelaient à leur secours ; elle leur tendait les mains et se sentait entraînée dans le gouffre avec eux. Une fois elle crut entendre un cri. Elle se dressa sur son séant, l'aube commençait à poindre ; il pouvait être quatre heures du matin. Le vent apporta un second cri plus déchirant que le premier. Cette fois elle ne se trompait pas ! c'était une voix humaine : l'appel suprême d'une créature en danger.

Tout son cœur tressaillit : elle gravit rapidement les marches qui conduisaient à la plateforme extérieure du phare. Son père l'y avait

devancée. Cramponné à la balustrade, il regardait au large ; mais ses yeux, impuissants à percer la brume et la pluie, n'apercevaient rien.

— Grace, dit-il, tu as une bonne vue, vois si tu peux découvrir quelque chose.

La jeune fille s'empara de la lunette ; mais le brouillard obscurcissait les verres. Elle les essuya avec calme et regarda de nouveau :

— J'aperçois le haut d'un mât ! dit-elle.

— Où cela ?

— A la tête du grand récif. Mon Dieu, si le brouillard pouvait se lever ! Et la jeune fille adressa du fond du cœur une fervente prière à Dieu.

— Mon père, s'écria-t-elle tout à coup, je vois quelque chose se mouvoir : ils sont plusieurs : ils nous attendent ; partons !

— Tu n'y penses pas, Grace ! reste, mon enfant ; j'irai seul.

— Seul pour affronter ces terribles lames ; seul pour gouverner et pour ramer ; ce serait courir à une mort certaine ; je suis plus forte que vous ne le croyez, père ; j'irai avec vous, et nous les sauverons.

Son père la regarda, et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Soit, dit-il, nous mourrons ensemble !

— Nous vivrons et nous les sauverons ! N'avez-vous pas reconnu vous-même que la foi, le courage et la volonté opèrent des miracles ? A l'œuvre donc ! entendez-vous ?... ils nous appellent !

Et elle entraîna rapidement son père. En un clin d'œil le bateau amarré dans la crique fut détaché et lancé sur l'écume bouillonnante. Mais une voix cria du rivage :

— Et moi ! me laisserez-vous donc en arrière ? J'ai le droit de courir les mêmes dangers que vous ; j'en veux ma part ! La mère s'élança dans la barque qui surmonta un moment la crête menacante d'une énorme houle, puis disparut, abîmée dans l'immense sillon creusé entre deux montagnes d'eau.

Cependant, la brume s'était levée, et un groupe de naufragés, cramponnés aux aspérités d'un banc de rochers à fleur d'eau, sur lequel gisait la coque d'un navire fendu en deux, suivaient, d'un œil sec et enflammé, la marche du frêle esquif qui portait leur arrêt de vie ou de mort.

— Ils approchent, s'écria l'un deux... Oh ! cette terrible lame vient de les repousser au loin !

— Remercions-en Dieu, dit le capitaine, elle pouvait les briser contre le récif.



— Ils arriveront trop tard, dit une pauvre femme qui serrait contre sa poitrine un enfant immobile et transi de froid.

— Ils font des efforts surhumains, reprit le capitaine, ce sont de vaillants cœurs et de robustes bras! Courage, mes braves! Et il éleva en l'air un mouchoir blanc.

La femme poussa un cri terrible. Elle venait de s'apercevoir que l'enfant qu'elle s'efforçait de réchauffer était mort.

A ce moment la barque fit un effort désespéré pour aborder, mais une vague furieuse la ressaisit une troisième fois. Elle tourbillonna sur elle-même, comme entraînée dans un des gouffres sans fond que formaient les courants autour de l'écueil, et disparut.

Les naufragés tombèrent à genoux à ce moment suprême. C'en était fait, d'eux et de leurs libérateurs. Ils n'avaient plus qu'à recommander leurs âmes à la merci du Tout-Puissant. Et pourtant, par cet instinct de conservation enraciné au cœur de l'homme, ils cherchaient encore des yeux le bateau sauveur ; tout à coup, ils l'aperçurent plus près d'eux que jamais. Il avait tourné le récif, et gagnant une eau plus calme, il côtoyait le roc qui, de ce côté, s'enfonçait à pic dans la mer.

— Dieu me pardonne, ce sont des femmes ! s'écria le capitaine.

— Des anges descendus du ciel pour nous sauver, dit un marin.

Grace s'était déjà emparée de la pauvre

mère ; elle lui avait doucement enlevé des bras son enfant mort, sous prétexte de le porter. Elle la guidait sur les aspérités glissantes du roc, jusqu'à la barque.



Il n'y avait pas une minute à perdre ; la marée montait ; un retard de quelques secondes pouvait rendre le retour impossible ; l'héroïque jeune fille n'en persista que plus à rester sur le récif, jusqu'à ce que la barque, qui emportait la moitié des naufragés, eût regagné l'île, et pût revenir la chercher avec le reste.

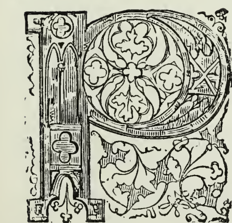
Dieu récompensa son courage et sa foi. Tous ceux qui avaient échoué sur les redoutables récifs de Longstone furent sauvés et recueillis dans l'étroite maison du phare.

Les bribes du festin de la veille, le vieux vin entamé en l'honneur de Grace, aidèrent à ranimer les pauvres gens qui devaient la vie à la jeune fille.

Ainsi que le disait souvent sa mère, jamais anniversaire ne fut plus rempli d'émotions douces et terribles, plus vraiment béni de Dieu.



LES ÉPREUVES DE HENRIETTE



ar une belle soirée d'été, une joyeuse troupe d'enfants s'amusait sur la pelouse verte qui descendait en pente devant la maison de campagne du père d'une des petites filles. Deux des plus grandes jouaient au volant,

tandis que les plus jeunes suivaient de l'œil les chances du jeu, impatientes de savoir à qui resterait la victoire.

Le volant avait été lancé, reçu, renvoyé de nouveau sans jamais toucher terre jusqu'à quatre-vingt-sept fois.

— Attention, Marie !

— Prends garde, Henriette ! criaient tour à tour les petites spectatrices à mesure que les bras des deux concurrentes se lassaient davantage et que leurs yeux visaient moins juste.

— Je voudrais bien savoir qui tiendra le plus longtemps ? dit une des petites à sa compagne.

— J'espère que ce sera Marie de Granson.

— Je ne le crois pas, répliqua l'autre petite fille.

— Marie se fatigue toujours plus vite que Henriette à ce jeu-là.

— Pourquoi espères-tu que Marie gagnera, Lucie ?

— Ah ! dit Lucie, parce que j'aime mieux Marie : elle est si bonne !

— Henriette est bonne aussi, quelquefois, dit Emma.

— Oui, quelquefois. Mais Marie est bonne toujours.

Dans son ardeur pour le succès de Marie, Lucie sautait, courait, s'agitait, s'approchant toujours plus des joueuses, si bien qu'elle toucha le coude de Marie, juste au moment où d'un beau coup de raquette celle-ci s'apprêtait à renvoyer le volant pour la quatre-vingt-seizième fois ; il tomba à ses pieds.

— Insupportable petite créature ! s'écria Henriette, se retournant avec aigreur vers Lucie ; vous êtes venue gâter notre partie juste à l'instant le plus intéressant ! Ne pouviez-vous rester plus loin, ou vous tenir tranquille ?

— Je suis bien fâchée de vous avoir fait perdre la partie, Marie ! oh ! si fâchée ! s'écria Lucie, en regardant Marie avec des yeux pleins de larmes.

— Ce n'est pas un grand malheur, répliqua Marie doucement ; je suis presque sûre que j'aurais laissé tomber le volant cette fois, quand même tu ne m'aurais pas poussée, Lucie ; j'avais les bras si las !

— Eh bien ! les miens ne sont pas du tout fatigués, s'écria Henriette d'un air de triomphe. Je suis toute prête à recommencer ; allons, Marie, encore une partie !

— Mais peut-être qu'une de ces demoi-

selles aimerait à jouer aussi? dit Marie, en appelant aux jeunes filles rangées autour d'elles.

— Alors, à vous, Élisabeth! venez ici, et dépêchez-vous, car je compte vous battre toutes les unes après les autres, dit Henriette gaiement. A présent, reculez-vous; en arrière, les petites! ne venez pas troubler le jeu comme vous avez fait tout à l'heure.

Au son de cette voix impérieuse, les plus jeunes enfants se retirèrent en toute hâte.

— N'ayez pas peur, Henriette. Personne n'a envie de rester près de *vous*, dit Lucie. Le mot *vous,* et l'emphase avec laquelle il fut prononcé firent monter le sang aux joues de Henriette : elle devint cramoisie, et des paroles mordantes allaient s'échapper de ses lèvres, quand l'attention de Lucie fut détournée par l'offre que fit Marie de l'aider à tresser une chaîne en marguerites, qui irait de l'acacia planté devant la fenêtre du salon jusqu'au magnolia à l'autre bout de la pelouse. Lucie accepta avec un cri de joie, et courut emplir sa robe d'une moisson de marguerites qu'elle revint verser sur les genoux de Marie, assise sur l'herbe.

Henriette continua à jouer au volant, mais sans y prendre plaisir, car elle était de mau-

vaise humeur contre Lucie, contre elle-même, et contre sa partenaire. D'abord, Élisabeth s'était mise trop près d'elle, ensuite elle était allée trop loin; puis ce fut le soleil qui fut en défaut; il lui donnait en plein dans les yeux, et l'éblouissait au point qu'elle ne pouvait distinguer ce qu'elle faisait. Élisabeth se recula, s'avança de nouveau, changea de place avec elle : rien n'y faisait. Les murmures de Henriette continuèrent jusqu'à ce que ses compagnes en fussent fatiguées. Elles finirent par refuser de jouer plus longtemps avec quelqu'un qui exigeait tant de complaisance des autres, et qui, en échange, en avait si peu.

— D'ailleurs, Henriette, dirent-elles, vous tenez les raquettes depuis trop longtemps. Il y en a d'autres qui aimeraient à jouer à leur tour. Vous ne pensez pas à cela. Vous ne pensez jamais aux autres, vous !

— Ah ! je ne pense jamais aux autres, mademoiselle Élisabeth ! dit Henriette en colère, et toute rouge d'indignation. Sur ma parole vous me faites une jolie réputation. Eh bien, je ferai quelque chose qui vous plaira à toutes, j'en suis sûre : je m'en irai, puisque je vous suis si désagréable. Assurément vous pourrez

bien vous passer de moi. En parlant ainsi, Henriette jeta les raquettes et le volant à terre d'un



air de dédain, et s'en alla avec toute la dignité affectée d'une boudeuse. Mais, à sa grande mortification, elle s'aperçut bientôt que ses compagnes étaient de son avis, et trouvaient

fort aisé de se passer d'elle. Le son joyeux de leurs voix, leurs bruyants éclats de rire arrivaient à ses oreilles à travers le rideau d'arbustes fleuris qui bordait la pelouse, la séparant d'une large allée sablée que Henriette parcourut plusieurs fois de long en large, de haut en bas, dans la solitude à laquelle elle s'était condamnée par orgueil et par caprice. Je ne retournerai pas avec elles qu'elles ne me le demandent, pensa Henriette; et elles finiront bien par là, qu'elles s'en soucient ou non, parce que je leur manquerai à la fin, j'en suis sûre. Elle ne se trompait pas tout à fait. On ne tarda pas à avoir *besoin* d'elle et de son aide, mais on ne vint pas la chercher. Henriette était la plus prompte à inventer, la plus habile à exécuter les jeux les plus amusants : personne ne jouait mieux les anciens jeux, personne n'était plus adroite aux nouveaux. Outre ces talents d'agrément, Henriette avait plusieurs bonnes qualités : elle était sensible, généreuse, sincère. Que lui manquait-il donc pour être une aimable compagne? il ne lui manquait qu'une chose, mais une chose sans laquelle tous les talents, toutes les bonnes qualités du monde ne sauraient nous obtenir l'affection et la bienveil-

lance des autres; il lui manquait un bon caractère.

Henriette aurait fait beaucoup pour ceux qu'elle aimait; elle les eût de grand cœur aidés à se tirer de quelque difficulté à l'ouvrage ou au jeu : elle était prête à expliquer les passages les plus obscurs de la grammaire, à jouer le morceau de musique le plus difficile, et sa collection de jouets était toujours au service de ses amies ; mais malgré toute cette promptitude à obliger, Henriette ne pouvait gagner, ni surtout garder l'affection de personne. Elle cédait continuellement au besoin de dire quelque chose de désobligeant; dominée par l'irritation du moment, elle laissait échapper un sarcasme ou une parole impatiente qui allait au delà de sa pensée et qu'elle n'aurait pas dite de sang-froid. Cinq minutes après, elle l'avait oublié ou, si elle s'en souvenait, elle s'excusait bien vite vis-à-vis d'elle-même; car, pensait-elle, quoique je sois un peu vive, un peu colère, tout le monde sait bien qu'au fond j'ai un *bon cœur*. L'habitude de croire qu'un bon cœur est une excuse pour un mauvais caractère était chez Henriette le résultat des dires d'une dame qui, avec de bonnes intentions, avait peu de sens;

la jeune fille avait passé près d'elle un temps considérable pendant une longue absence de sa mère. Ces deux idées s'étaient à la fin tellement confondues dans l'esprit de Henriette, qu'elle courait grand danger de croire qu'après tout il n'importait guère qu'on eût un mauvais caractère, pourvu toutefois qu'on eût un bon cœur. Fort heureusement pour elle le retour de sa mère la préserva d'une méprise qui eût pu la rendre malheureuse toute sa vie.

Henriette continua à parcourir longtemps et avec impatience l'allée sablée, prêtant l'oreille aux voix de ses compagnes, souhaitant ardemment se retrouver parmi elles, mais ne pouvant ni ne voulant se vaincre au point d'aller les joindre sans une prière de leur part, ou une invitation positive qui eût épargné à son orgueil l'aveu de ses torts, quoique son bon sens les reconnût et la poussât tout bas à les réparer. De leur côté, ses petites amies n'étaient nullement disposées à une pareille démarche. Il est vrai qu'elle leur manquait, comme prenant une part utile et active à leurs amusements; mais aussi elles étaient débarrassées d'une personne fantasque, capricieuse, que la moindre contrariété irritait, et qui ne voulait

permettre aux autres de s'amuser qu'à sa façon.

Peu à peu le bruit des voix s'affaiblit, et ne



se fit plus entendre que par intervalles et à distance. La pelouse, le jeu des raquettes et les chaînes de marguerites avaient été délaissés pour jouer à cache-cache. Henriette enten-

dit les bruyantes exclamations qui annonçaient la vive poursuite de la recherche, les triomphes du succès, auxquels se mêlaient les gémissants éclats de rire des captives qu'on tirait, avec toutes sortes de joyeuses luttes, de leurs obscures retraites pour les traîner au grand jour; elle entendit, elle écouta jusqu'à ce que son orgueil s'amollit et se fondit à ces chauds rayons de gaieté. La solitude et le délaissement sont d'excellents remèdes contre la mauvaise humeur. Henriette venait de se frayer un chemin à travers une haie de lilas, et s'avançait hardiment vers la troupe joyeuse, lorsque la petite Lucie faillit la faire battre en retraite.

— Oh! voilà Henriette qui vient! s'écria la petite fille. J'aurais parié qu'elle s'ennuierait d'être toute seule! Henriette allait se punir encore une fois par un second accès d'humeur, lorsque, fort heureusement pour elle, survint Marie de Granson; Marie, qui aimait la paix, l'apportait partout avec elle. Sans posséder la moitié des talents de Henriette, elle était constamment aimée de tous ceux qui la connaissaient, parce qu'elle était constamment aimable et douce, disposée à céder dans les petites choses et dans les grandes aussi, quand le de-

voir ne s'y opposait pas. Marie était si évidemment bien aise de la voir, elle mit tant de cœur et de bonne volonté à réconcilier Henriette avec ses compagnes, qu'il ne fut pas possible de résister à ses efforts bienveillants. La soirée s'écoula donc de la façon la plus agréable, et semblait devoir finir en parfaite harmonie, lorsqu'une malheureuse bévue brouilla un quadrille, et renversa de nouveau la bonne humeur qu'Henriette avait conquise si récemment.

— Là! j'en étais sûre! Je savais que cela arriverait si on permettait à ces ennuyeuses petites filles de danser avec nous! s'écria Henriette, élevant la voix et rougissant d'impatience. Je n'ai de ma vie rien vu de si stupide! Ne savez-vous donc pas distinguer votre main droite de votre main gauche, petite sotte? continua-t-elle, en se tournant avec colère vers Lucie.

— Certainement si, dit Lucie. Je me suis trompée, mais tout le monde peut bien se tromper une fois, Henriette; et vous n'avez que faire de vous fâcher si fort, et de m'appeler petite sotte! Je parierais que vous avez brouillé plus d'une contredanse, et fait plus d'une méprise quand vous étiez aussi petite que moi.

— Pas d'aussi ridicules, toujours. Par exemple je n'ai jamais pris ma main droite



pour ma main gauche ; et en tous cas, si je n'avais pas su distinguer l'une de l'autre, je serais restée tranquille à ma place, et ne serais pas venue embrouiller tout. C'est par trop fort aussi de gâter à soi toute seule le plaisir de sept personnes !

— Je suis de cet avis, Henriette, et en conséquence je vous engage à aller vous asseoir, dit une voix calme derrière la jeune fille. C'était la mère de Henriette qui était entrée au moment où celle-ci parlait si haut et rougissait si fort.

— En vérité, il faut qu'il y ait eu une bien grande méprise pour causer tant de trouble. Qu'était-ce donc, Henriette? — Oh ! rien, madame ! c'est-à-dire pas grand-chose, dit Lucie, prenant en pitié la confusion de Henriette. Recommençons la figure, mesdemoiselles, et je tâcherai de ne pas me tromper une seconde fois.

— J'aimerais mieux ne pas danser davantage, dit Henriette d'un air boudeur.

— J'aimerais mieux aussi que vous ne dansassiez pas, tant que vous aurez de l'humeur, lui dit sa mère à voix basse ; mais, comme en vous retirant vous priveriez les autres d'un plaisir, je vous engage à continuer.

Henriette, qui vit que sa mère était mécontente, n'osa pas mettre en avant une nouvelle objection. Elle fit ce qu'on lui demandait, il est vrai, mais de si mauvaise grâce, qu'il n'y eut pas une seule des petites filles qui ne se réjouît

intérieurement de voir arriver l'heure de la séparation. Il fut évident pour Henriette, que ses compagnes étaient enchantées d'être débarrassées d'elle. Marie elle-même lui dit adieu avec plus de froideur que de coutume, et des larmes de douleur et d'humiliation coulèrent rapidement le long des jcues de la jeune fille, lorsqu'elle songea à l'ardeur avec laquelle elle avait désiré cette journée, et quand elle compara ses sentiments actuels avec ceux du matin. C'était chose assez triste que d'avoir la conscience de sa propre sottise; mais être obligée de l'avouer aux autres était encore pis. Et il faudra bien que j'en parle, se disait-elle, car, dès que je verrai Édouard, il ne manquera pas de me demander si je me suis bien amusée, si j'ai passé une journée agréable ; et si je dis que non, il voudra savoir pourquoi ; alors je serai forcée de convenir devant maman, devant Anne et devant Louise, que j'ai été maussade et de mauvaise humeur.

Ces idées peu consolantes se succédaient dans l'esprit de Henriette, le lendemain matin, tandis qu'elle descendait lentement l'escalier; et lorsqu'elle entra dans la salle à manger où déjeunaient sa mère, son frère et ses sœurs,

son pas était si différent de celui qu'elle avait d'ordinaire, que la petite Anne, abandonnant la défense de sa tasse de lait contre le petit chat qui essayait d'y fourrer sa tête et sa langue,



courut à sa sœur lui demander si elle ne se portait pas bien ? Édouard posa sur son as-

siette, sans y avoir goûté, un morceau de gâteau de miel, et éclata de rire en voyant la démarche dolente de Henriette et son air soucieux.

— Hé ! Henriette ! ma chère, s'écria-t-il, as-tu donc laissé ta gaieté là-haut avec ton bonnet de nuit? tu as l'air de marcher comme dans un songe : que t'est-il donc arrivé ?

— Rien, dit Henriette d'un ton piqué ; et prenant sa place habituelle près d'Édouard, elle tourna sa chaise de façon à ne lui présenter que son épaule.

— Eh bien! que signifie tout ceci? pourquoi suis-je condamné à voir un dos au lieu d'un visage? Ce n'est pas que j'aie grande objection à regarder ta taille quand tu te tiens droite et que tu es bien habillée ; mais j'aime encore mieux ta figure, parce qu'elle a toujours quelque chose à m'apprendre ; quand la langue se tait, la figure parle. Allons, laisse-moi te regarder en face, Henriette, continua-t-il en essayant de voir la mine que faisait sa sœur.

— Je soupçonne que c'est parce que son visage parle trop haut que Henriette évite si fort de le montrer aujourd'hui, dit sa mère.

A cette observation, les larmes qui s'étaient

amassées dans les yeux de Henriette, depuis son entrée dans la chambre, commencèrent à tomber rapidement sur son assiette. — Ma chère Henriette, dit son frère, changeant aussitôt de ton, si j'ai dit quelque chose qui t'ait fait de la peine, j'en suis bien fâché : pardonne-le-moi, je ne voulais que plaisanter; allons, donne-moi une poignée de main et raconte-moi comment s'est passée votre partie de plaisir chez Marie de Granson.

Henriette donna la main à son frère, mais au mot de « partie de plaisir, » ses pleurs coulèrent de nouveau.

— Quoi ! est-ce que j'ai encore dit ou fait quelque sottise? Oh ! je vois ce que c'est : une petite demoiselle se sera avisée de regarder par-dessus son épaule droite, quand elle aurait dû regarder par-dessus son épaule gauche, et Henriette l'en aura reprise un peu trop vivement. C'est cela, n'est-ce pas? et maintenant, on est vexé; on a un peu honte de sa promptitude à redresser les torts d'autrui : hein, Henriette?

La conjecture d'Édouard approchait tellement de la vérité, que Henriette eut peine à s'empêcher de sourire, malgré la contrariété

que lui causait cette pénétration ; mais quand son frère continua de l'exhorter à ne point s'attrister, à prendre son parti de ces petites vivacités qu'elle saurait bien réprimer une autre fois, et à n'y plus songer, sa mère intervint.

— Mon cher Édouard, dit-elle, tu donnes là à ta sœur, quoique avec les meilleures intentions, le plus mauvais conseil que tu puisses lui donner : éviter de penser à ses défauts n'est pas le moyen de s'en corriger; les voir dans leur laideur est un acheminement à les haïr; que Henriette, au contraire, continue à y songer, jusqu'à ce qu'elle découvre comment il se fait qu'elle, toujours si bien disposée, puisse si souvent affliger ceux qui l'aiment, faute d'empire sur elle-même.

— En vérité, je ne le sais pas, maman, dit Henriette avec un gros soupir, personne n'est plus fâché que moi d'avoir mal fait, personne n'en a plus de regrets ; même en cédant à mes défauts, je sens que je fais mal, et je m'en chagrine. Oh! je voudrais tant pouvoir vaincre mon impatience!

— Le veux-tu tout de bon? demanda sa mère.

— Oh! maman, comment pouvez-vous me faire une pareille question? certes, oui, je veux

me débarrasser de mes défauts. Est-ce que tout le monde n'a pas comme moi envie de se corriger ?

— Oui, sans doute... à la condition de se corriger sans peine : tout le monde n'est pas très-sincère dans ce désir, sinon chacun chercherait les moyens d'en venir à bout.

— Quels sont donc ces moyens, maman? si vous vouliez me dire ce qu'il faut faire, je le ferais... c'est-à-dire je tâcherais.

— Ma chère enfant, dit sa mère, les moyens sont si simples et si évidents que tu n'as pas besoin de mon aide pour les trouver.

— Je pourrais me retenir quand je me sens envie de répondre une impertinence, ou bien me taire jusqu'à ce que je pusse obtenir de moi de répondre avec douceur, ou bien encore, je pourrais...

— Ne cherche pas plus loin, ma chère, interrompit Édouard ; tu ne trouverais point de meilleurs remèdes, quand tu te mettrais à en inventer depuis à présent jusqu'à demain.

— Mais c'est que ce n'est pas si facile de retenir sa langue quand on est en colère, dit Henriette. Je vous assure, maman, que j'ai essayé quelquefois, et je n'ai jamais pu réussir.

— Je sais que ce n'est pas facile, dit sa mère; je le sais par expérience.

— Par expérience! vous, maman! s'écrièrent à la fois tous les enfants, vous plaisantez; personne ne vous a jamais vue ni grognon, ni maussade; personne ne vous a jamais entendue faire des réponses malhonnêtes.

— Cela ne vous est jamais arrivé, du moins, je l'espère, répliqua leur mère en souriant: mais quand j'avais l'âge d'Henriette, je me laissais aller presque aussi souvent qu'elle à répondre avec humeur.

— En ce cas, maman, dites-nous, je vous prie, comment vous avez fait pour vous guérir si complétement? demanda Henriette : peut-être pourrai-je réussir par les mêmes moyens.

— Je crois que j'ai dû en grande partie ma guérison aux mortifications innombrables que m'attirait mon caractère peu accommodant. Je ne pus supporter de me voir devenue un objet d'aversion pour ceux qui m'entouraient. Une circonstance qui arriva le jour même où j'atteignis ton âge, Henriette, fit sur moi une impression si profonde, qu'à dater de ce moment-là, je résolus de me corriger, et me mis tout de bon à l'œuvre.

— Et quelle était donc cette circonstance, maman? est-ce une histoire? voulez-vous nous la conter? s'écrièrent tout d'une haleine les deux plus jeunes enfants.

— Ce n'est pas une histoire : ainsi, Anne, ne t'apprête pas à entendre des choses extraordinaires, dit la mère en riant. Vous saurez tout ce que j'ai à dire, et ce ne sera pas très-long. Votre grand-père et votre grand'mère, c'est-à-dire mon père et ma mère à moi, se disposaient à aller passer les vacances à la campagne chez une dame près de laquelle je me croyais en grande faveur; je comptais donc être invitée, d'autant plus que deux de mes cousines, moins âgées que moi, devaient s'y trouver. On attendait plusieurs personnes, entre autres un voyageur célèbre qui avait visité un grand nombre de pays, et vu une foule de choses étranges et nouvelles, même pour des gens infiniment plus vieux et plus instruits que moi. J'avais ouï dire que ce savant était particulièrement aimable et causeur avec les enfants, et je me faisais fête de recueillir à la fois beaucoup d'amusement et d'instruction. Vous imaginerez donc facilement quelle fut ma contrariété en apprenant que je devais rester au logis, et ma honte fut surtout

grande quand ma mère me dit pour quelle raison elle ne m'emmenait pas. Son amie avait une famille nombreuse, et je montrais une telle impatience à la moindre contradiction, si peu d'empire sur moi-même, si peu d'envie de me corriger, que mon exemple pouvait devenir dangereux pour les autres enfants ; ma mère craignait aussi de désobliger ses amis en leur emmenant une petite fille quinteuse et fantasque : elle me le dit à regret.

— Pauvre maman ! s'écria Henriette. Et qu'avez-vous fait ? qu'avez-vous répondu ?

— Rien, car je sentais toute la justesse de la réprimande. Mais, quand ma mère fut partie, je fis ce que je suppose que beaucoup de petites filles de dix ans auraient fait en pareille occasion : je m'assis et pleurai de tout mon cœur.

— Pauvre maman ! répétèrent les trois enfants. Eh bien ! et après ?.. demandèrent-ils en se pressant autour d'elle.

— Après, dit leur mère en souriant, je pleurai encore, jusqu'à ce que j'eusse épuisé toutes mes larmes ; alors il me vint à l'esprit que pleurer ne m'était d'aucun secours, tandis que je pouvais m'épargner pour l'avenir une semblable disgrâce, et sauver à ma mère le chagrin

de me punir, si je me tenais en garde contre moi-même, et que je prisse une bonne fois



pour toutes le parti de me taire ou de m'en aller, dès que je me sentirais disposée à disputer pour des bagatelles, à faire des réponses aigres ou brusques, comme vous les appelez.

— A présent, maman, dites-nous, s'il vous plaît, quelle a été votre première épreuve, et comment vous avez remporté la victoire? dit Henriette, qui écoutait avec le plus vif intérêt le récit de sa mère.

— Ma première épreuve eut lieu, si je me le rappelle bien, environ une demi-heure après le départ de mon père et de ma mère. J'avais à raccommoder une de mes robes; et, pendant que j'étais allée en haut la chercher, mon petit frère William ouvrit ma boîte à ouvrage, et en



tira un peloton de coton pour faire jouer le petit chat. Quand je descendis, ils étaient tous

deux au plus fort de leur divertissement : le chat avait déroulé la pelote, et le coton était enlacé autour des pieds de la table et de toutes les chaises de la chambre, et William avait pris les épingles de ma pelote, et les avait piquées dans les coussins du sofa

— Les insupportables petites créatures ! s'écria Henriette, les yeux étincelants, et le rouge lui montant aux joues. J'aurais... — Elle se rappela tout-à coup sa résolution, et s'arrêta court : sa mère sourit; et Édouard et ses sœurs rirent ouvertement.

— Tu aurais été fort irritée, je le parierais, comme je le fus moi-même. J'éprouvai une excessive envie de gronder mon frère et de donner une tape à Minet, mais je puis dire à ma gloire que je n'en fis rien. Je remportai une victoire complète sur moi-même, non sur les autres ; je me contentai de mettre le petit chat à la porte : quant à William, il était trop jeune pour comprendre qu'il ne devait pas s'amuser avec ma boîte à ouvrage comme avec sa balle de paume. J'ôtai donc soigneusement toutes les épingles piquées dans les coussins du sofa, je les remis une à une sur la pelote, et depuis lors je n'oubliai plus de tourner la clef de ma boîte,

quand je laissais le petit William seul dans la chambre.

— Certainement, cela valait beaucoup mieux que de se mettre en colère; mais le mal, c'est que je ne pense jamais aux autres moyens que quand il est trop tard, et que je ne peux plus retenir ce que j'ai dit, quelque regret que j'en aie.

— Mais tu peux éviter de retomber dans la même faute une autre fois.

— Oui, dit Henriette, avec hésitation, mais.., et à ce mot « mais » elle fit une longue pause.

— Mais, quoi, ma chère? demanda sa mère, après avoir attendu quelque temps le reste du discours de Henriette.

— J'allais dire une chose, maman, mais j'ai peur que vous ne trouviez cela très-sot.

— Dis toujours, et nous verrons.

— J'allais dire... je voulais vous demander... si.. si.. si le caractère avait une *si* grande importance... quand je... quand les gens avaient un bon cœur, maman?

— Je ne veux pas quereller sur les mots, ma chère, dit sa mère en souriant; car, comme je crois que tu ne sais pas bien clairement toi-même ce que tu veux dire, il n'est pas étonnant

que tes expressions soient vagues. Avant de répondre à ta question, je voudrais savoir ce que tu entends par un *bon cœur ?*

— Oh ! maman, je suis sûre que vous savez très-bien ce que j'entends. N'avez-vous pas souvent ouï dire par des gens, parlant d'autres personnes, qu'elles avaient un bon cœur, quoiqu'elles n'eussent pas un très-bon caractère ?

— Oui, j'ai entendu dire cela plusieurs fois, par des gens qui parlaient sans réfléchir ; autrement ils n'auraient pas affirmé une chose semblable. Si par un bon cœur tu entends l'affection, l'obligeance, la bonté envers les autres, le désir de leur être utile et de les rendre heureux, tu conviendras que des brusqueries, des paroles aigres, des regards dédaigneux sont d'étranges moyens d'arriver à ce but.

Henriette garda le silence quelques minutes, préoccupée de ce que venait de dire sa mère.

— Mais, maman, reprit-elle enfin, je crois..., ne croyez-vous pas que les personnes qui n'ont pas un bon caractère peuvent malgré cela être disposées à rendre de grands services à leurs amis ?

— Par de grands services, je suppose que tu veux dire disposées à aider leurs amis dans

quelques grands dangers ou dans quelques terribles calamités ; mais rappelle-toi, ma chère enfant, que durant toute ta vie tu peux n'être appelée qu'une fois à faire de grands sacrifices, à donner de ces grandes preuves de dévouement ; il se peut même que les occasions ne s'en présentent jamais, tandis que tous les jours, et presque à chaque heure, tu peux rendre de petits services, faire acte de complaisance et de douceur. Et, si tu n'es pas obligeante dans les petites choses, lorsque cela dépend de toi, comment veux-tu que je croie que tu le seras dans les grandes.

— Je ne croirais rien de pareil, dit Édouard, et personne n'y croirait non plus, à ce que j'imagine. Supposons, par exemple, que papa eût dit au pauvre homme qui était tombé dans l'eau bourbeuse de la mare, l'autre jour : Mon bon ami, ce n'est pas la peine que je m'arrête pour vous aider à sortir de ce trou ; si vous étiez tombé dans la rivière, et que vous en eussisez par-dessus la tête, à la bonne heure, je vous repêcherais avec le plus grand plaisir. Que penses-tu qu'aurait dit l'homme?

— A sa place, j'aurais certainement dit : Aidez-moi d'abord à sortir de la mare, et je

prendrai garde de ne pas tomber dans la rivière, répliqua Henriette.



— En effet, il est probable que ce serait la réponse que feraient la plupart des gens, dit sa mère; et maintenant, mes chers enfants, si vous avez fini de déjeuner, je vous engage à

vous mettre au travail ; nous avons causé assez longtemps sur ce sujet.

Les observations de sa mère firent sur Henriette une grande impression ; car, quoique irritable et impatiente, elle n'était pas entêtée. Mais elle poussa un soupir de découragement, en se rappelant combien de fois elle avait résolu de se corriger de ses impatiences, et le peu de suite et de succès qu'avaient eu ses résolutions. L'année dernière, pensa-t-elle, quand je grondai tant ma petite sœur Anne pour avoir laissé la cage de mon oiseau ouverte, et que je la fis pleurer si fort qu'elle éveilla le pauvre Édouard, qui était malade dans ce temps-là, je me promis bien de ne plus jamais me mettre en colère ; et cependant, quoique je sois plus vieille d'un an, je n'en suis pas meilleure ; je crois même que je suis devenue pire. Je veux, pourtant, essayer ; je me souviens que la première fois que je me mis à dessiner le grand frêne au bout du jardin, je jetais mon crayon à terre, et je dis que je ne pourrais jamais en venir à bout ; mais maman m'assura que je le pourrais si je persévérais ; je recommençai, et finis par le dessiner... et très-bien même... à ce que dit maman.

Pleine des meilleures intentions, Henriette

se leva pour aller arroser ses fleurs. Hélas ! quelqu'un l'avait devancée, et le caractère de Henriette fut mis à l'épreuve plus tôt qu'elle ne s'y attendait. Le premier objet qui frappa ses yeux fut sa sœur Anne, petite fille âgée de quatre ans, très-affairée à planter dans un pot un énorme pissenlit du jaune le plus éclatant.

— Vois-tu ! que c'est *zoli !* dit la petite fille, montrant la fleur à Henriette dans toute l'exaltation de sa joie.

— Très-joli, en vérité, dit Henriette ; mais où as-tu pris ce pot, ma chère?

— Là ; il y avait un vilain petit morceau de bois dedans, mais *ze* l'ai ôté, dit l'enfant d'un air de triomphe, montrant du doigt quelque chose à ses pieds.

Henriette se baissa pour le ramasser ; et quelle fut sa consternation quand elle découvrit que le vilain morceau de bois que les petits doigts affilés d'Anne étaient parvenus à déraciner était une bouture d'une plante étrangère fort rare, qui lui avait été donnée tout récemment par une amie de sa mère, son précieux *Linnea borealis*, qu'elle avait reçu avec tant de joie, soigné et surveillé avec tant d'anxiété,

et qui commençait justement à prendre racine !

— Petite sotte! maussade enfant! ne vous



ai-je pas cent fois... La phrase, qui avait été si mal commencée, ne s'acheva pas... Non, je suis décidée à ne pas succomber dès la première fois, dit Henriette; et n'osant s'en fier à sa

force d'âme en présence du pissenlit, que la pauvre petite Ada, le visage tout rayonnant de sourires, continuait d'offrir à son admiration, elle courut loyalement hors du parterre.

— Bravo ! dit Édouard, qui avait vu ce qui se passait au travers d'une porte vitrée ; mais tu n'aurais pas dû t'enfuir ainsi, Henriette, ma chère ; il est honteux de battre en retraite devant l'ennemi.

— Non pas, quand le danger est au-dessus de nos forces, dit sa mère. Henriette a fait sagement de battre en retraite pour *cette fois;* à la prochaine rencontre elle sera plus aguerrie.

— C'est toujours une pauvre victoire que celle qu'on s'assure en fuyant, dit Édouard ; il n'y a pas là de quoi se glorifier.

Or, comme il en avait beaucoup coûté à Henriette et qu'il lui avait fallu faire un grand effort, même pour fuir, la remarque d'Édouard lui parut souverainement injuste, et elle le dit d'un ton beaucoup plus haut qu'il n'était nécessaire. Édouard était un bon garçon, et aimait sincèrement sa sœur ; mais il avait aussi ses faiblesses, et ne résistait pas toujours à la tentation de taquiner. Il proposa donc de décerner une couronne à Henriette comme aux vain-

queurs de l'antiquité. Mais de quoi se composerait cette couronne? Il était indécis sur le choix. De laurier, de persil, ou de feuilles de chêne? Non; rien de tout cela ne convenait, c'était trop commun, et il y avait quelque chose de si extraordinaire, de si sublime, à ne pas se mettre en fureur contre un petit enfant qui ne savait ce qu'il faisait, et à propos d'une mauvaise herbe décorée d'un grand nom latin, qu'il fallait une récompense aussi rare qu'un tel excès de magnanimité.

— Une idée lumineuse! excellente! s'écria Édouard, sautant et cabriolant autour de la chambre, ce sera une couronne de pissenlits! n'est-ce pas merveilleusement trouvé? extraordinaire, car on n'en voit point, et merveilleusement approprié à la circonstance! D'ailleurs, c'est un emblème de paix, un symbole d'innocence, qui rappelle à la fois l'enfance et le printemps!... Je me sais un gré infini de cette pensée. Je vais en aller cueillir tout de suite, et la petite Anne m'aidera : elle a fait preuve de bon goût. L'excellente idée que j'ai eue là!... Non, c'est au contraire une mauvaise idée, une idée stupide! dit Édouard, se reprenant tout à coup, en voyant l'air mortifié de

Henriette. Maman, n'est-ce pas que j'ai été bien taquin et bien sot?... Henriette, je suis sûr que tu dois me trouver méchant; es-tu fâchée contre moi ?

— Oui, un peu, dit Henriette avec candeur ; mais j'ai tenu bon cette fois : je n'ai pas fui.

Sa mère sourit et lui tendit la main.

— Ne t'avais-je pas prédit qu'une première épreuve t'aguerrirait ?

Les jours et les semaines se succédèrent, et Henriette eut à soutenir plus d'un combat, à faire face à plus d'une rencontre où l'impatience de sa langue et l'irritabilité de son caractère l'exposèrent à de nombreux chocs ; mais, si elle ne fut pas toujours complétement victorieuse, elle eut du moins la satisfaction de voir sa tâche devenir de moins en moins difficile à chaque nouveau sujet d'impatience.

Un jour, elle trouva son frère occupé à lire les *Mémoires* de Franklin, et quand il en fut au passage où l'auteur parle de la méthode qu'il adopta pour se corriger de ses défauts, il le lut haut à sa sœur, et lui demanda si elle aimerait à tenir une pareille liste, et si elle aurait le courage de faire un point noir à côté du mot douceur, chaque fois qu'elle s'écarterait de cette vertu ?

Henriette dit qu'elle pensait en avoir le courage, mais qu'elle n'en voyait pas l'utilité.

— Tu sais, Édouard, que jusqu'ici j'ai assez bien tenu ma résolution. Tu dis toi-même que je ne suis pas moitié aussi sujette qu'il y a un mois à prendre de l'humeur et à faire des réponses brusques ! mais ce doit être très-désagréable de voir écrit tout ce qu'on a fait de mal.

— Bien sûr, dit Édouard, et précisément à cause de cela nous nous surveillerons davantage. Je sais bien, par exemple, que moi, je détesterais de voir une longue rangée de points noirs me faire la grimace chaque fois que j'ouvrirais mon pupitre. Tiens, sais-tu ce qu'il faut faire, Henriette ? Je veux absolument me guérir de mes habitudes de désordre : j'ai perdu deux règles et trois crayons de mine de plomb dans cette dernière quinzaine, parce que je ne pense jamais à remettre les choses en place après m'en être servi. Hier encore, si, fort heureusement, maman n'était pas entrée dans ma chambre après mon départ pour le collége, la boussole portative que papa m'a prêtée aurait été cassée : je l'avais laissée sur la table, à la portée de William, qui se disposait à donner des coups de marteau sur le verre, pour voir

de plus près la petite chose qui remue toujours : tu sais bien, l'aiguille aimantée ! Décidément je ferai deux listes ; une pour moi, une pour toi. Je tiendrai la tienne, et tu te chargeras de la mienne.

Édouard prit deux feuilles de grand papier, et y traça sept lignes perpendiculaires qu'il croisa par des lignes horizontales ; en tête de chaque colonne il écrivit le nom d'un jour de la semaine, à gauche de la colonne il écrivit ORDRE en petites capitales sur sa propre liste, et DOUCEUR sur celle de sa sœur.

Chaque fois qu'Édouard laisserait traîner ses livres ou ses crayons après s'en être servi, Henriette devait marquer un mauvais point sur la ligne ORDRE ; et quand Henriette se laisserait aller à la colère, à propos de ces petites différences de goût ou d'opinion qui doivent nécessairement se montrer entre deux ou trois personnes qui vivent constamment ensemble, Édouard devait faire un point noir sur la ligne DOUCEUR.

Quand les listes furent dressées, Édouard les porta à son père et à sa mère, et leur expliqua son plan. Tous deux sourirent, et le père dit qu'il pensait que cette méthode serait d'un

grand secours à Édouard et à Henriette, jusqu'à ce qu'ils eussent acquis, l'un, des habitudes d'ordre, l'autre, plus d'aménité et de bienveillance; mais, cette réforme obtenue, il conseillait de mettre les listes de côté, de peur qu'ils s'accoutumassent à blâmer et à épier mutuellement les défauts l'un de l'autre ; et aussi parce qu'en grandissant, ils devaient apprendre à exercer sur eux-mêmes un empire durable, sans être obligés de recourir pour cela à un moyen factice.

— Si, à la fin du mois, Édouard, tu peux me montrer une page restée blanche pendant toute une semaine, poursuivit le père, je te donnerai les *Merveilles de la science;* tu sais, ce beau livre que j'ai refusé de te prêter la semaine dernière, à cause de ton peu de soin.

Les dix premiers jours du mois n'étaient pas encore écoulés, qu'Édouard et Henriette avaient été vingt fois tentés d'abandonner les listes en désespoir de cause : les points noirs étaient si nombreux ! La seconde semaine, deux jours se passèrent sans qu'il y eût tache sur le journal d'Henriette, et celui d'Édouard n'en avait que trois. On était au mercredi, à une heure avancée de la matinée ; il s'éleva une petite

dispute au sujet d'un globe qu'Édouard avait négligé de reporter dans le cabinet d'étude de son père Édouard prétendit que cela ne devait pas lui compter, que ce n'était pas une négli-



gence, parce qu'il avait l'intention de consulter encore le globe après dîner ; ce n'était donc

pas la peine de le reporter. Mais Henriette répondit qu'il était aussi facile de l'aller chercher dans le cabinet que de le laisser sur la table où les enfants pouvaient le toucher. — Je crois, ajouta-t-elle, qu'un des petits y a déjà mis la main, car voilà une grande égratignure tout au travers de l'île de Juan Fernandez, et je suis presque sûre qu'elle n'y était pas auparavant.

— Tu ferais mieux d'être tout à fait sûre avant d'accuser les autres, dit Édouard ; moi, je crois que l'égratignure y a *toujours* été.

— Toujours ! ô Édouard ! comment peux-tu dire une pareille sottise !... Mais c'est moi qui parle sottement, dit Henriette, se rappelant tout à coup ses résolutions. Voilà un mauvais point pour moi. Quel dommage ! j'espérais tant avoir une page blanche aujourd'hui !

— Mais moi aussi, dit Édouard, je mérite un mauvais point C'est pour m'excuser que j'ai dit que j'avais besoin du globe après dîner : je comptais le ranger ; la vérité, c'est que je l'ai oublié.

La dernière semaine du mois fut un temps de triomphe pour tous deux. Tout le monde déclara à l'unanimité que pas une parole d'im-

patience n'avait échappé à Henriette, quoique William et Anne eussent deux fois renversé son verre d'eau pendant qu'elle peignait à l'aquarelle, et vidé à plusieurs reprises sa boîte à ouvrage pour y chercher quelque joujou. La maison n'était plus troublée et dérangée comme autrefois, lorsqu'au moment de partir pour le collége, Édouard s'apercevait que ses livres, ses règles, son compas ou ses gants ne se trouvaient pas à leur place. A force de volonté et surtout de persévérance, il avait appris à pratiquer ce précepte d'ordre si utile, si simple, et qui peut se résumer en si peu de mots :

« Une place pour chaque chose, et chaque chose à sa place. »

— Je vois à ta figure que nous avons une page blanche cette semaine, Édouard, dit son père, quand le jeune garçon entra dans sa chambre le dernier jour du mois. Je m'y attendais, car j'ai observé tes progrès. Voici le livre que je t'ai promis.

Édouard remercia son père, prit le livre, en admira les gravures, remercia encore, puis se tut de l'air de quelqu'un qui a quelque autre chose à dire.

— Eh bien, qu'est-ce, mon enfant? qu'as-tu

dans l'esprit, mon garçon? demanda son père qui suivait de l'œil ses mouvements.

— Je voulais dire que si vous me le permettiez, papa, j'aimerais à donner ce livre à Henriette. Si j'ai appris à être plus rangé, c'est en grande partie à elle que je le dois. Que de choses j'aurais oubliées si elle ne m'en eût fait souvenir! et d'ailleurs, papa, il est beaucoup plus difficile de veiller sur soi tous les jours, à toute heure, et de tenir en bride un caractère irritable, qu'il ne l'est de se corriger d'habitudes de désordre.

— Je le pense aussi, Édouard, dit son père ; supposons que tu ailles en parler à ta mère, tu la trouveras en haut.

Édouard monta rapidement les escaliers : il trouva sa mère occupée à arranger quelques belles plantes dans une très-jolie jardinière.

— Oh ! c'est pour Henriette, j'en suis sûr... merci, maman ! s'écria Édouard. Je vais aller la chercher tout de suite. Vous le voulez bien, n'est-ce pas ? Et sans attendre une réponse, il redescendit les marches quatre à quatre.

Nous n'avons pas besoin de décrire la joie de Henriette en recevant le cadeau de sa bonne mère, car il n'est pas une de nos jeunes lec-

trices qui ne connaisse par expérience le plaisir qu'apporte avec soi une récompense bien méritée. Qui ne sent que la plus grande de toutes les joies est l'approbation de ceux qui s'affligent d'avoir à punir, et qui sont heureux de récompenser?





LE BAL

— Comment ne faites-vous pas apprendre à danser à Pauline? disait-on sans cesse à madame D***. Il n'y a rien de tel pour donner de la grâce à une jeune personne, pour la former à l'usage du monde.

— Il sera temps dans quelques années d'ici, répondait madame D***. Pauline a des études plus sérieuses à faire. Elle est bien jeune, et

j'aime mieux lui voir les grâces de son âge que des grâces apprises.

Mais les connaissances ne se tenaient pas pour battues, et revenaient à la charge.

— Vraiment vous avez tort. Quoique ce soit une charmante enfant, prenez-y garde ; l'habitude d'être laissée en toute liberté, de courir dans les bois, de sauter à la corde, de jouer à la balle avec son frère, a fini par lui donner des manières masculines : je vous engage à y faire attention.

— Vous n'avez pas voulu qu'elle portât de corset, disait une autre, aussi elle se tient fort mal : sa taille pourrait tourner.

— Il n'y a pas, Dieu merci, la moindre apparence de cela, reprenait madame D***. Sa taille est droite et flexible, et j'ai vu tant de personnes condamnées à souffrir toute leur vie pour avoir porté des corsets trop jeunes et s'être trop serrées, que, là-dessus, je dois en croire ma propre expérience.

— Vous conviendrez, du moins, qu'un maître à danser ne lui nuirait pas. Il y a ici M. Gogo qui enseigne supérieurement. Pour moi, je m'applaudis tous les jours de ses leçons. Ma fille y a gagné cent pour cent. Elle fait mainte-

nant la révérence à ravir : elle sait entrer dans un salon sans s'intimider, et c'est un grand avantage.

Madame D*** sourit légèrement ; la dame s'en aperçut, et ajouta avec aigreur : « Chacun a ses idées ; quant à moi, j'avoue que je tiens à ce que Clarisse ait les manières d'une personne *comme il faut*, et non la gaucherie d'une petite paysanne. »

Après cette attaque directe à la sauvagerie de Pauline, la charitable donneuse d'avis se leva et sortit, laissant madame D*** méditer à loisir sur les inconvénients qui pouvaient résulter pour sa fille de son obstination à ne pas lui donner M. Gogo pour maître.

En province, et un peu partout, quand on s'avise de ne pas penser juste comme ses voisins et de ne pas faire exactement comme eux, il faut s'attendre à bon nombre de persécutions. Chacun tient à honneur de vous convertir, et n'y épargne ni son temps ni sa peine. Tout le monde est du complot, depuis votre cuisinière jusqu'au *visiteur* que vous ne voyez qu'une fois l'an, mais qui, en pareille circonstance, devient assidu pour prêter main-forte à la majorité.

C'est ce qui arriva à madame D***. Elle fut

assaillie de conseils, de critiques officieuses, de prédictions sinistres, le tout, parce qu'elle ne se souciait pas de faire apprendre à danser à sa fille. Elle eut beau s'en défendre sur la vivacité des impressions de Pauline, sur le danger qu'il y avait à exciter dans une tête si vive des préoccupations de vanité et de plaisir, sur la crainte de lui voir négliger ses devoirs pour une étude frivole et peu importante au fond ; ses raisons, bonnes ou mauvaises, furent tour à tour débattues et combattues par ses amies, ses belles-sœurs, ses nièces. Elle n'en persista pas moins dans son refus. Alors les conspiratrices se tournèrent d'un autre côté. Elles mirent Pauline de leur parti : ses cousines travaillèrent à lui persuader que son bonheur présent et futur serait à jamais compromis si elle ne prenait pas avec elles des leçons de l'illustre M. Gogo, qui avait jadis figuré comme zéphir dans les ballets de l'Ambigu, et qui s'était dérobé à ses graves occupations de la capitale pour faire jouir pendant un mois la ville de C*** de sa présence. Il n'y avait pas un moment à perdre, quinze jours étaient déjà écoulés, et le maître à danser avait promis de réunir ses écoliers et ses écolières dans un bal

délicieux qu'il devait donner la veille de son départ, et où l'on pourrait juger des progrès de ses élèves, et des grâces inimitables que l'on puisait à son école.

Nous devons dire, à la louange de Pauline, qu'accoutumée à des plaisirs plus vrais, et n'ayant jamais encore placé sa joie dans des succès d'amour-propre, elle ne fut pas d'abord très-émue de ces pompeux récits ; mais ils retentirent tant de fois à ses oreilles, la renommée de M. Gogo résonna si haut et si loin, qu'elle ne put échapper au prestige qui tournait toutes les têtes ; et une fois que son imagination fut à l'œuvre, elle alla vite. Elle ne rêva plus que pirouettes, entrechats, chassé-croisé. Ses compagnes l'entretenaient sans cesse de quelque nouveau pas, de quelque difficile effort de jarret qu'elles avaient fait, ou vu faire à leur maître ; bref, au bout de vingt-quatre heures, Pauline sanglota de désespoir de ne pouvoir atteindre à ce degré de perfection. Il y avait injustice et presque cruauté de la part de sa mère à vouloir la priver d'un talent si nécessaire. Elle surprit des chuchotements, des blâmes, sur sa manière de se tenir ; sa vanité s'éveilla, et avec elle le malaise qui l'accompagne, et qui ôte toute

liberté d'esprit et de corps. Sa timidité naturelle devint de la gaucherie. Elle enviait, sans pouvoir l'imiter, l'air d'assurance et de satisfaction des autres jeunes filles.

Sa mère voyait le mal, et craignait qu'il n'empirât. Ce vif désir pouvait être une source d'impressions fausses et dangereuses. Il n'y avait peut-être plus d'autre remède que de laisser Pauline essayer d'une étude qui lui apparaissait si pleine d'attraits. Madame D*** lui déclara donc un jour qu'elle lui permettait d'aller le soir chez sa tante assister à la leçon de danse, et même d'y prendre part, pour peu qu'elle en eût envie.

Pauline fut, comme elle le dit, folle de joie. Elle courut embrasser sa mère ; elle monta pour voir si elle avait des souliers minces, descendit sans s'en être assurée, remonta encore, redescendit de nouveau, toujours dans un transport qui lui faisait tout oublier. Elle croyait ne jamais arriver assez tôt. On l'accueillit par de vives acclamations.

— Ah ! c'est Pauline ! qui s'y serait attendu? — Ta mère a donc consenti ? — Quel bonheur ! j'étais sûre qu'elle finirait par céder. — Comment t'y es-tu prise?

— Ma mère m'a donné la permission d'elle-même et sans que je la lui demandasse.

— Vraiment! c'est singulier.

— Vous voyez, nous l'avons convaincue, dit une dame à la maîtresse du logis. On vient à bout de lui faire entendre raison, pourvu qu'on ne heurte pas de front ses idées.

— Elle devrait ménager un peu plus celles des autres, reprit d'un ton aigre-doux une troisième personne qui n'avait pas encore parlé.

Pendant cet aparté des mamans, les jeunes filles causaient entre elles ; mais Pauline n'avait qu'une pensée. Au moindre bruit, elle regardait du côté de la porte, impatiente de la voir s'ouvrir. Elle s'était fait du ci-devant zéphyr de l'Ambigu une image charmante : ce devait être un être aérien, effleurant à peine la terre, marchant sur la pointe du pied, s'enlevant à plaisir en l'air, et ne retombant que lorsqu'il le voulait bien.

Il était sept heures passées, et M. Gogo ne venait point. Ce fut bientôt un concert de plaintes et de gémissements. Lui, si exact! Est-ce que par hasard il aurait été retenu? Quel malheur! il devait aujourd'hui nous montrer cette figure dont il nous parle depuis quinze

jours! — Oh! oui, cet avant-deux si difficile avec coupé, croisé, chassé, ballotté. — Précisément. Un coup frappé à la porte mit fin aux conjectures : M. Gogo entra. Pauline resta frappée de stupeur. C'était un petit homme tout gros, tout court, tout rouge, qui roulait plutôt qu'il ne marchait.

— Je suis un peu en retard, mesdemoiselles, et pourtant, comme vous voyez, ce n'est pas faute de m'être essoufflé pour venir vite. Et le pauvre homme s'essuyait le front et tâchait de reprendre haleine. Ce sont ces petits démons de collégiens! il n'y a pas de niches qu'ils ne me fassent : aujourd'hui, après la leçon, ils ont fermé la porte de la classe, jurant qu'ils ne me laisseraient pas sortir que je ne leur eusse dansé mon fameux pas, vous savez, mon pas de zéphir. Il a bien fallu les contenter, sinon, je crois qu'il y aurait eu émeute. De vrais lutins! mais qui ne manquent pas de goût. Il y en a deux qui sont allés à Paris pendant les vacances et qui ont vu Paul à l'Opéra : eh bien, ils ont trouvé que je m'en tirais mieux que lui : notez que j'ai le double de son âge et que mes jarrets n'ont plus leur ancienne vigueur.

Ici M. Gogo fit une pause, prit une prise de

tabac et promena des regards de complaisance sur toute sa personne, et particulièrement sur ses jambes, qui parurent à Pauline deux monstrueux poteaux si solidement appuyés sur le sol que rien ne semblait devoir les en détacher.

— Allons, mesdemoiselles, en place et attention ! mais voilà un visage que je ne connais pas ? Sans doute quelque nouvelle écolière qui s'y prend sur le tard?... Approchez, ma belle enfant ! Nous n'aurons pas le temps de savoir grand'chose, car on me redemande à Paris... levez la tête... et vous sentez qu'avec mon avenir et mes espérances je ne peux pas m'ensevelir dans une ville de province. Il n'y a que Paris pour les artistes... Effacez les épaules... Je ne donnerais pas pour trente mille francs l'offre qu'on me fait... Les pieds en dehors... On me propose de conduire le ballet des Amours... regardez-moi... à la Porte-saint-Martin ; rien que cela !... On dirait que vous faites la moue, mademoiselle; ouvrez la bouche et souriez agréablement en laissant voir les dents.

Pauline, qui luttait depuis une minute pour garder son sérieux, profita de la permission, et éclata de rire.

— Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela, ma-

demoiselle : j'ai dit un sourire et non ces éclats de voix immodérés !

Mais comme l'accès de gaieté de Pauline allait se prolongeant en dépit d'elle, M. Gogo fronça le sourcil et ajouta d'un ton piqué :

— Je ne vois rien de risible dans ce que je disais, et si quelqu'un ici doutait de ce que j'avance, je pourrais au besoin montrer la lettre... Il se mit à fouiller dans ses poches avec une grande vivacité, tandis que Pauline, redevenue sérieuse, balbutiait des excuses.

La maîtresse de la maison, qui était restée près du feu, s'approcha :

—Eh bien, monsieur Gogo, pourquoi ne faites-vous pas danser nos enfants ! Ah ? je vois ! vous vous occupez de la nouvelle venue. Que pensez-vous de ses dispositions ?

Le maître de danse secoua la tête d'un air très-significatif.

— Il y a beaucoup à faire, madame, beaucoup. Ce sont des jambes *incultes*, passez-moi l'expression ; des pieds qui marchent droit devant eux, à la façon des cannes ; des bras qui tombent naturellement, sans grâce ; un col qui se penche indifféremment à droite ou à gauche, en avant, en arrière. On voit que mademoiselle

n'a jamais eu de maître de maintien : il faudra énormément travailler pour rattraper le temps perdu.

— C'est précisément ce que j'ai dit à sa mère, reprit la tante de Pauline.

— Cependant, il n'y a pas à désespérer, poursuivit M. Gogo ; vous ne vous figurez pas les prodiges que nous opérons en ce genre, nous autres maîtres de ballets. On nous amène quelquefois les natures les plus ingrates, des jeunes filles comme mademoiselle, qui s'imaginent que pour savoir danser il suffit de sauter et d'y prendre plaisir ; mais elles voient bientôt que ce n'est pas de plaisir qu'il s'agit. Au bout d'un mois vous ne les reconnaîtriez plus ; c'est tout autre chose : pas un mouvement qui ne soit calculé, des bras arrondis en demi-cercle, une tête en ligne droite avec le corps, des pieds dont les pointes se touchent par derrière et qui se meuvent comme par ressort. Je puis dire sans vanité qu'au sortir de nos mains, ce ne sont plus des femmes, mais de véritables machines dansantes.

A l'air ébahi du petit cercle qui l'entourait, M. Gogo jugea qu'il avait donné à ses élèves une juste idée de son mérite, et tirant de son habit un petit violon de poche, il se mit en de-

voir de l'accorder, tout en continuant la conversation, car une fois lancé il ne savait plus s'arrêter.



— J'ai fait, pour ma part, des métamorphoses extraordinaires, et cela avec les moyens les plus simples, les plus innocents! une croix en fer pour maintenir la tête droite ; tenez, made-

moiselle en aurait bon besoin : son cou ne sait pas se poser.

Et voyant l'air piteux de Pauline, il ajouta :

— Oh ! on vous la garnirait de coussinets sous le menton. Autrefois on y mettait des piquants, mais aujourd'hui nous sommes plus humains. Je disais donc que pour changer le maintien du tout au tout, il suffisait de faire porter une croix de fer attachée sur la poitrine, une ceinture en cuir qui maintînt les épaules, et de faire mettre les pieds trois heures par jour dans un instrument fort ingénieux que j'ai inventé. C'est tout bonnement une double forme à vis, qu'on serre petit à petit, de manière à tourner le pied dans tous les sens. Je vous l'enverrai dès demain matin, poursuivit-il, en s'adressant à Pauline, que la description de cet appareil faisait frissonner.

La leçon commença, mais Pauline était trop peu avancée pour prendre place dans la contredanse, et elle resta muette spectatrice des tours de force de ses compagnes, se demandant, à part elle, si elle serait jamais capable d'en faire autant. Après le départ de M. Gogo, on l'exhorta à ne négliger aucun des sages avis qu'il lui avait donnés, car l'on ne pouvait dis-

convenir qu'elle se tînt mal, qu'elle eût le dos rond, qu'elle avançât le cou, etc. : toutes choses qu'on ne lui disait que pour son bien, et afin qu'elle travaillât à s'en corriger. Une ou deux jeunes filles poussèrent le zèle jusqu'à singer sa tournure gauche et empruntée quand M. Gogo lui avait dit de prendre la première position. Pauline s'arma de patience et endura tout : conseils, réprimandes, moqueries ; mais, irritée au fond du cœur, elle se promit de prendre sa revanche. C'était une gageure où son amour-propre était en jeu, et elle puisait dans cette mauvaise passion une constance qu'elle avait dû jadis à de meilleurs motifs.

Cependant sa soirée n'avait été rien moins qu'agréable. Elle revint fatiguée, peu contente d'elle-même et encore moins des autres. Le lendemain matin, la première chose qui frappa ses yeux en entrant dans la salle à manger fut l'ingénieux instrument de M. Gogo.

— Ton maître de danse recommande, dit sa mère, que tu tiennes tes pieds dans cette machine toute la matinée ; il doit venir l'ajuster dans un moment.

Pauline eut grande envie de déclarer qu'elle ne voulait pas essayer de la machine, et qu'elle

renonçait à apprendre à danser. La nuit, qui porte conseil, avait singulièrement refroidi son ardeur. Mais elle craignit de passer pour inconséquente en abandonnant si vite ce qu'elle avait tant désiré ; elle se rappela avec effroi la caricature grotesque que ses compagnes avaient faite pour l'imiter, et elle se dit qu'elle voulait à tout prix rivaliser de grâce avec elles, et, s'il se pouvait, les éclipser.

Comme beaucoup d'enfants de son âge, Pauline se figurait que l'entêtement était de la force. Dominée par ce qu'elle entendait dire ou ce qu'elle voyait faire, elle étouffait ses propres convictions pour adopter les idées des autres, et s'y obstinait d'autant plus qu'elles lui appartenaient moins. Elle alla donc se placer dans l'entrave aussitôt après déjeuner, et subit avec un héroïsme digne d'une meilleure cause l'insupportable supplice que lui imposa M. Gogo en amenant ses pieds, à l'aide de trois ou quatre tours de clef, à former un angle droit avec son corps, les talons se touchant et les pointes forcément baissées vers la terre.

— Voilà qui n'est pas mal pour une commençante, dit le maître de danse, en se frottant les mains ; je n'espérais pas tant. Il ne s'agit que

de rester dans cette position trois ou quatre petites heures tous les jours, et nous ferons des progrès ! Vous connaissez le dicton : « Il faut souffrir pour être belle ? » Eh bien ! il en est de



même pour la danse ; on ne saurait payer trop cher les succès de ce bel art !

Après cette sentence, M. Gogo sortit, laissant Pauline les deux pieds vissés dans sa boîte, fort soucieuse de la pensée d'y demeurer longtemps. Elle s'efforçait de faire bonne contenance, mais dix minutes n'étaient pas écoulées qu'elle demanda quelle heure il était. Sa mère le lui dit et se mit à l'ouvrage. Son père entra, et en la voyant debout, raide, immobile et prisonnière :

— Qu'y a-t-il donc? dit-il, pourquoi Pauline est-elle ainsi à la torture?

— C'est la méthode de son maître de danse, reprit sa mère, et comme elle a beaucoup désiré ses avis, il faut bien qu'elle s'y soumette.

— C'est juste, dit le père, c'est juste; mais ce n'en est pas moins une singulière méthode pour apprendre à danser que de vous attacher les pieds. Je ne crois pas qu'Alfred s'en arrangeât aussi bien que sa sœur. A propos, il arrive dans une quinzaine. Le proviseur m'écrit que, comme il a très-bien passé ses examens, il avance pour lui les vacances de deux jours. Que de joyeuses parties vous allez faire ensemble! Prépare-toi à bien courir, Pauline.

Au lieu de répondre, Pauline poussa un gros soupir. Quand son père eut quitté la chambre :

— Maman, dit-elle, si vous pouviez me desserrer un peu...

Sa mère se leva, chercha la clef à tourner la vis et ne la trouva point; M. Gogo l'avait emportée.

— Oh! c'est que je souffre tant! dit Pauline. Que faire?

— On peut envoyer chez lui, reprit madame D***.

— C'est qu'il sera à donner ses leçons en ville.

— On le cherchera jusqu'à ce qu'on l'ait trouvé.

— Mais s'il est chez Clarisse, chez Aglaé ou chez Adèle, on saura pourquoi vous l'avez fait demander, maman, et toutes ces demoiselles se moqueront de moi : elles diront que je n'ai pas de courage, que je ne sais pas supporter la douleur.

Madame D***, qui s'était levée pour sonner, retourna tranquillement s'asseoir.

— Ne pensez-vous pas, maman, qu'on dira tout cela? demanda Pauline.

— C'est possible. Aussi c'est à toi de savoir si le mal que tu endures te paraît plus supportable que le blâme que tu crains.

Pauline essaya de se résigner, mais au bout d'un moment, elle s'écria :

— Je n'y tiens plus !... Oh ! je vous en prie, maman, envoyez chercher la clef.

On parvint, non sans peine, à trouver M. Gogo, qui, tout en s'indignant du peu de constance de son écolière, se hâta d'aller mettre un terme à ses angoisses.

Cette épreuve, qui fut suivie de beaucoup d'autres, n'empêcha point Pauline de persister dans sa résolution d'apprendre à danser. Ce n'était pas qu'elle y trouvât plaisir, tant s'en fallait, ni qu'elle y eût des succès flatteurs pour sa vanité : le maître de danse, qui lui gardait rancune de son éclat de rire intempestif, ne la gâtait point ; mais elle se promettait un ample dédommagement à ses ennuis.

M. Gogo avait annoncé solennellement que son bal d'adieu était fixé au dimanche, qu'il y aurait un excellent orchestre dirigé par lui, force rafraîchissements, et que, pour complaire aux mamans, on se retirerait à dix heures précises. Le prix des billets était de cinq francs.

Pauline craignit d'abord que sa mère lui interdît cette dépense ; mais non, madame D*** la laissa libre, la prévenant seulement qu'elle eût à

choisir entre une partie de campagne et la soirée dansante. Le choix fut bientôt fait. Pauline était au comble de ses vœux. Elle pourrait être de la contredanse sans brouiller les figures : il n'y avait qu'un pas d'avant-deux qui lui causât encore de l'inquiétude. Elle avait beau recommencer, elle n'arrivait jamais à le faire avec cette netteté, cette précision mécanique qu'exigeait M. Gogo. Elle l'étudia toute la journée, la veille, et encore le jour même.

A cinq heures du soir, son frère, qu'on n'attendait que le lendemain, arriva. Dès qu'il eut embrassé son père et sa mère, il demanda ou était Pauline?

— Là haut, je crois, dit madame D*** ; je vais la faire appeler.

— Non, non, maman, laissez-moi le plaisir de la surprendre ; elle ne s'attend guère à me voir si tôt, cette bonne petite sœur !

En trois sauts il fut au haut des escaliers ; il ouvrit une porte, puis deux, puis trois, sans trouver personne. Enfin, comme il allait redescendre, il crut entendre du bruit dans le cabinet de toilette. Il avança tout doucement, mais il eut peine à en croire ses yeux. Sa compagne de jeu, si turbulente, si brouillonne, si étourdie,

s'était métamorphosée en une grave demoiselle qui se tenait droite comme un piquet, qui met-



tait les pieds en dehors, et qui étudiait des grâces devant une glace! Alfred crut s'être trompé, tant cette robe blanche, cette ceinture serrée à la taille, cet air prétentieux lui rappe-

laient peu sa petite sœur Pauline. Enfin il se décida à pousser la porte. Pauline se retourna.

— Ah! Alfred!... La jeune fille courut se jeter au cou de son frère avec tout son naturel, toute sa joie d'autrefois. Quel bonheur de te voir! nous ne t'attendions que dans deux jours! As-tu des prix?... Comme tu as grandi!

— Et toi donc!... sais-tu que je ne te reconnais pas? C'est qu'aussi je ne t'avais jamais vue pomponnée comme te voilà. Cette grande coiffure, ce collier, toute cette toilette me dépaysent. Je crois que je t'aimerais mieux comme tu étais de mon temps, avec tes cheveux relevés sans prétention et ta robe en blouse. Mais pourquoi t'es-tu donc faite si belle?

— C'est que... c'est que je vais au bal, dit Pauline, avec un peu d'hésitation.

— Au bal! Pas ce soir, j'espère?

— Je ne pouvais pas deviner que tu arriverais et j'ai promis à mes cousines... Ma tante doit venir me chercher...

— Mes cousines iront bien sans toi, et ma tante ne trouvera pas mauvais que tu passes avec moi le premier soir de mon arrivée. C'est dit, n'est-ce pas?

Pauline fut tentée de répondre un bon oui,

d'aller se déshabiller, et de rester à causer amicalement avec son frère de leurs joyeuses parties d'autrefois, et de toutes celles qu'ils feraient pendant les vacances ; mais les railleries de ses compagnes, le blâme de M. Gogo, son pas de deux qu'elle croyait savoir, la satisfaction secrète que lui causait sa toilette, et jusqu'à l'idée des rafraîchissements, se succédèrent si vite dans son esprit, qu'elle était encore indécise lorsqu'on vint l'avertir que sa tante et ses cousines étaient en bas.

— Tu vois, Alfred ; je ne puis me dispenser d'y aller : ce serait malhonnête.

Et elle prit les devants.

— Je vois, je vois, murmura Alfred, que les absents ont tort avec vous. Je croyais retrouver une sœur, et je ne trouve qu'une petite vaniteuse, à qui le bal et la danse ont tourné la tête.

Pauline n'entendit pas tout, mais les reproches que sa conscience lui faisait intérieurement l'avertirent du mécontentement de son frère. Elle eût voulu revenir sur ses pas, le prier de ne pas lui en vouloir, lui faire le sacrifice de son bal. Mais on l'appela de nouveau. — Pauline ! Pauline ! dépêche-toi donc ! nous arriverons les dernières. M. Gogo a dit qu'on commencerait à

six heures précises, et il est six heures et demie !

— Où as-tu laissé ton frère ? lui demanda sa mère quand elle entra.

— Dans votre chambre, maman, dit Pauline, et elle rougit et baissa les yeux, car elle sentit qu'il y avait dans ce peu de mots un blâme indirect de sa conduite. Elle s'approcha pour embrasser sa mère, mais madame D*** la repoussa doucement de la main.

— Pars, lui dit-elle, il y a déjà trop longtemps que ces dames t'attendent.

On partit en effet, mais Pauline emportai avec elle de quoi corrompre de plus grandes joies que celles qui l'attendaient au bal. Elle s'apercevait que, tout en lui laissant suivre ses fantaisies, sa mère ne lui témoignait plus la même tendresse, la même confiance que par le passé ; son frère aussi, son meilleur ami, était fâché contre elle ; et, ce qu'il y avait de pis, c'est qu'elle se sentait moins bonne, moins aimante. La vanité commençait-elle donc à lui dessécher le cœur ?

L'aspect de la salle de bal, ornée de vieilles draperies rouges et de festons de fleurs artificielles fanées, éblouit Pauline et détourna bientôt le cours de ses réflexions. Elle n'avait jamais

vu tant de lumières, tant de monde réuni. Le bruit des pas, des voix, d'un public naturellement bruyant, les coups d'archet discordants des musiciens qui cherchaient à se mettre à l'unisson, formaient à ses oreilles une rumeur confuse dans laquelle elle ne distinguait rien. Elle traversa le salon à la suite de ses cousines pour aller s'asseoir sur des banquettes où leurs places étaient marquées d'avance. M. Gogo, qui tenait à ce que le plus grand ordre régnât dans l'assemblée, avait distribué des cartes aux danseurs et aux danseuses, afin que toutes ses écolières eussent des chances égales, et qu'aucune ne courût le risque de passer la soirée tout entière sur sa chaise. Cette sage mesure n'avait pas eu l'approbation de messieurs les collégiens, qui, se trouvant en nombre, prétendaient faire loi et choisir leurs danseuses à leur gré. Cependant la fermeté de M. Gogo avait maintenu les plus mutins, et son éloquence avait subjugué le reste. Les rois de pique, de cœur, de trèfle et de carreau s'étaient résignés à danser avec leurs reines, mesdames Rachel, Judith, Lia, etc., sans trop leur faire la moue. Les choses se passèrent assez bien pendant la première et la deuxième contre-danse. A la troisième, Pauline

vit un des plus grands du collége, au moins un élève en rhétorique, se diriger de son côté. Danser avec un *grand* était devenu l'objet de son ambition depuis qu'elle avait entendu ses compagnes faire fi des *petits*. Mais, hélas! tant d'honneurs ne lui était pas réservé : elle avait un dix de trèfle qui ne la désignait que pour la quatrième contre-danse! Venue une des dernières, elle était classée à son rang. Elle jeta un regard furtif sur une toute petite fille assise à ses côtés, et qui avait soin de tenir en évidence la carte qui lui promettait un danseur pour cette fois. Le roi de cœur s'approcha : c'était lui! La petite fille sauta à bas de sa chaise et se disposait à le suivre sans même attendre son invitation, lorsque, mesurant sa taille de l'air d'un profond dédain, l'écolier se tourna du côté de Pauline, qui avait au moins six pouces de plus, et lui offrit la main.

C'était une injustice ; aussi hésita-t-elle ; mais c'était aussi un triomphe pour son amour-propre, et elle se laissa entraîner. Arrivée au milieu du salon, elle ne se sentit pas le courage de retourner en arrière ; d'ailleurs le jeune collégien riait de ses scrupules et protestait que M. Gogo n'avait pas le droit de lui imposer une

danseuse qui sortait de nourrice. Cette irrésistible facétie apaisa les remords de Pauline, et elle s'efforça d'oublier la petite fille, son empressement, son air chagrin et indigné lorsqu'elle avait vu une *grande* prendre sa place. Elle concentra donc toutes ses pensées sur son difficile avant-deux, et repassa en esprit les figures et les pas qu'elle avait si laborieusement étudiés.

On venait de donner les premiers coups d'archet, et M. Gogo criait d'une voix claire :

— A vos places ! attention, messieurs et mesdemoiselles ! la pastourelle ! partez du pied dr... lorsqu'une réclamation, faite avec beaucoup de véhémence, l'empêcha d'achever.

— C'est une abomination ! monsieur, une criante injustice ! voilà la dame de cœur qui n'a pas encore dansé ; c'est ma petite-fille, et on l'a supplantée de la façon la plus odieuse, pauvre enfant. Si chacun peut en faire à sa tête, ce n'était pas la peine de distribuer des cartes. Pour moi, je déclare que, si on ne rend pas justice à Fifine, je m'en vais sur-le-champ ; je ne suis pas venue ici pour la voir rester sur sa chaise. Ne pleure pas, mignonne, tu danseras cette fois, ou M. Gogo me rendra raison d'un pareil procédé.

— En vérité, madame, j'en suis bien inno-

cent, dit le pauvre maître de danse, dès qu'il put placer un mot. C'est quelque tour de ces diables de collégiens, ajouta-t-il plus bas; vous ne savez pas comme ils sont difficiles à mener, mais je vais tâcher de leur faire entendre raison. Et se tournant vers l'assemblée, en élevant la voix : Messieurs et mesdemoiselles, dit-il, il s'est glissé parmi vous quelqu'un qui ne doit pas s'y trouver : un grave abus de confiance a été commis ; il y a deux coupables : le roi de cœur, qui a négligé de réclamer sa reine, et la personne qui a pris sciemment la place de ladite reine, au détriment de mademoiselle Fifine, que voici. Je compte donc, messieurs, que, jaloux de faire triompher la justice, vous prêterez main-forte à la bonne cause, et repousserez les intrus de votre sein.

Cet appel, qui avait été écouté fort impatiemment, fut salué de cris à faire trembler les vitres, et de trépignements à défoncer le plancher.

— Non ! non !... nous ne nous laisserons pas mener !... Nous ne voulons plus de vos cartes !... Tant pis pour la reine de cœur !... Oui !... non !... ah !... oh !...

Au milieu de l'orage qu'elle avait soulevé, Pauline, pâle et tremblante, regardait d'un œil d'envie sa place vide ; elle voulut profiter du tumulte

pour y retourner, mais au premier mouvement qu'elle fit, son danseur la saisit brusquement par sa robe :

— Ne bougez pas ! il faut que vous restiez là : mon honneur y est engagé!

Et se retournant vers l'orchestre pour crier avec un redoublement de véhémence : « A bas les cartes!... à bas la dame de cœur!... » il déchira, dans la vivacité de l'action, tout un lai de la robe de Pauline.

— Ah! mon Dieu! s'écria celle-ci, que devenir? Je vous en prie, monsieur, laissez-moi m'en aller! dit-elle en joignant les mains.

— Non, parbleu ! que diraient de moi mes camarades? M. Gogo se trompe s'il s'imagine que je lui céderai.

Et le tapage recommença de plus belle.

— Il nous reste un dernier moyen, dit tout bas M. Gogo à la dame qui avait réclamé ; je vais l'employer. Et faisant signe de la main qu'il demandait la parole, il profita du premier intervalle pour dire : Messieurs, j'allais faire servir les rafraîchissements, mais l'état d'effervescence où vous êtes rendrait également dangereux pour vous et pour moi d'en agir ainsi; je déclare donc que je vais faire emporter les

sirops et les petits gâteaux jusqu'à ce que le calme soit rétabli.

Cette menace produisit un effet magique : les rumeurs, après avoir grondé sourdement, s'éteignirent peu à peu. — Au fait, nous sommes ici pour nous amuser, dit le grand nombre.

— Et d'ailleurs, puisqu'on nous cède, je ne vois pas pourquoi nous exigerions davantage de ce pauvre M. Gogo. Oui, il a mis les pouces, reprirent les autres : c'est qu'il y allait de l'honneur de tout le collége. Et chacun de reprendre sa place et de donner le signal à la musique.

Pauline, encore toute émue du danger auquel elle venait d'échapper, et voyant sa robe en lambeaux, n'avait plus la moindre envie de danser; mais son inflexible complice ne s'inquiétait guère de ce qui lui plaisait ou non. Faites bonne contenance, lui dit-il, à moins que vous ne vouliez qu'on devine que c'est vous qui avez pris la place de la petite fille.

Ah! comme elle s'en repentait alors : comme elle eût voulu se retrouver tranquille au coin du feu avec son frère ! Elle était indignée de la tyrannie de ce garçon qui la forçait de rester là malgré ses instances; elle chercha encore un

prétexte pour lui échapper et retourner s'asseoir.

— Vous voyez bien que ma robe est toute déchirée.

— Mettez-y des épingles.

— Je n'en ai pas ; puis, je ne saurais danser; j'ai les jambes toutes tremblantes.

— Elles se raffermiront.

— Que je suis donc fâchée d'être ici!

— Tant pis! il ne fallait pas y venir ; à présent que vous y voilà, il faut en prendre votre parti.

— Vilain tyran!!! pensa Pauline; mais force lui fut de rester. Elle rajusta donc sa robe tant bien que mal, et se disposa à partir du pied droit, selon la prescription de M. Gogo, quand viendrait son tour.

Il ne se fit pas attendre; mais, ô douleur! le trouble de ses idées lui avait fait oublier ce difficile avant-deux dont elle se croyait si sûre. Comme elle restait le pied en l'air, cherchant à rassembler ses souvenirs, un petit cri partit de l'estrade où étaient placés les musiciens.

— C'est elle! oh! bien sûr ; c'est elle! celle qui a une grande déchirure à sa robe! s'écria une voix.

Pauline resta pétrifiée. Tous les yeux dirigés vers l'orchestre se reportèrent sur elle. Elle eût voulu être à cent pieds sous terre. Elle se sentait rougir et pâlir : son cœur battait à lui ôter la respiration ; elle était démasquée, reconnue par l'enfant à qui elle avait voulu ravir lâchement son droit et son plaisir. Quelle honte !

En effet, M. Gogo, tout en paraissant céder à l'orage, n'avait pas abandonné la cause de l'opprimée : il avait fait monter la petite reine de cœur sur l'estrade et l'avait placée à côté de lui, avec recommandation de lui désigner parmi les danseuses celle qui l'avait supplantée, dès qu'elle la reconnaîtrait ; et la petite fille n'y avait pas manqué. Montrant toujours Pauline du doigt, elle continuait à crier tout du haut de sa tête :

— C'est elle ! c'est elle !

— Mademoiselle D*** est priée de se retirer ! dit M. Gogo d'une voix éclatante. Le danseur de Pauline fit mine de vouloir la retenir ; mais cette fois elle lui échappa, au risque de laisser entre ses mains l'autre moitié de sa robe. Elle n'y voyait plus clair ; la tête lui tournait. Une de ses compagnes vint charitablement au-devant d'elle et la reconduisit à sa place.

— Oh ! allons-nous-en ! allons-nous-en ! dit-

elle d'une voix suppliante. Mais ses cousines n'avaient pas encore dansé, et sa tante venait de se mettre à une partie ; il n'y avait pas moyen de songer au départ. Elle fut obligée de rester là deux grandes heures, clouée sur la banquette, n'osant lever les yeux, et voyant circuler, sans y toucher, ces rafraîchissements qui avaient si agréablement occupé son imagination. C'était une sorte d'exposition, de pénitence publique bien rude à supporter.

Enfin dix heures sonnèrent; elle prit à la hâte son châle et son chapeau, heureuse d'échapper à cette longue humiliation; mais comme elle traversait la foule, elle entendit retentir plus d'un propos injurieux à ses oreilles : — La voilà ! c'est elle qui a pris la place de Fifine. — Oui, elle qui a excité les collégiens à faire tout ce tapage ! — Tiens, disait un petit garçon, pourquoi donc sa robe est-elle déchirée? — Parce que Paul l'a retenue : il dit que c'est une petite pimbêche qui l'a bien ennuyé !

Quand Pauline arriva à sa porte, elle avait le cœur si gros qu'à peine put-elle remercier sa tante et ses cousines. Les remercier? de quoi? bon Dieu ! de lui avoir fait passer la plus douloureuse, la plus triste soirée qu'elle eût passée

de sa vie ? mais était-ce leur faute ou la sienne ?

D'un côté, sa vanité lui conseillait de taire son humiliation à sa mère ; de l'autre, sa conscience la pressait de tout lui dire. Madame D*** n'était pas encore couchée ; Pauline monta, et entra brusquement dans la chambre d'un air si désolé, si troublé, que sa mère craignit quelque malheur.



— Qu'ya-t-il, mon enfant? dit-elle, parle, ma Pauline, souffres-tu ?

La jeune fille fondit en larmes.

— O ma mère, dit-elle enfin, je ne veux plus en croire que vous ! je ne veux plus vous quitter ! Si vous saviez....

— Je devine à peu près, dit madame D*** avec

bonté. Ce que je redoutais est arrivé : tu as placé ton bonheur dans la vanité, et tu as eu des mécomptes?

— Oh! ce n'est pas tout, maman. Et Pauline raconta en sanglotant ses torts et ses souffrances.

Quand elle eut fini, sa mère lui tendit la main.

— J'aurais voulu que la leçon fût moins cruelle, mon enfant; mais cette expérience des petites bassesses que fait faire la vanité, et des maux qu'elle entraîne, te sera profitable. A présent tu en croiras ta mère, n'est-ce pas?



UN SOUVENIR DU BON SAMARITAIN



eci n'est point un conte, mais un récit que me fit un jour un Anglais de mes amis, le capitaine Basil Hall.

Le 27 juin, me dit-il, revenant d'une petite excursion que j'avais faite avec ma femme dans le sud de

l'Angleterre, nous passions en voiture sur *Shooter's Hill*, lorsqu'en descendant la pente assez raide de la colline du côté de Londres, nous atteignîmes un chariot, pesamment chargé de meubles, qui allait grand train et d'une façon fort irrégulière, aucune de ses roues n'étant enrayée. Le poids était évidemment trop fort pour les chevaux, assez mal dirigés par deux hommes qui semblaient en peine de savoir que faire, et qui n'étaient pas de sang-froid.

« Comme nous dépassions le chariot, j'entendis un grand cri, et, regardant par la portière, je vis un des hommes étendu sur la route, la face contre terre, hurlant et faisant mouvoir ses jambes de bas en haut et de haut en bas avec une grande vivacité. J'imaginai qu'il se débattait dans un accès d'ivresse; mais mon domestique, me voyant mettre la tête hors de la voiture, dit qu'il croyait qu'une fois l'homme tombé, la roue de la charrette lui avait passé sur le bras.

« Certes, j'aurais dû m'arrêter et m'assurer sur-le-champ de la nature et de l'étendue du mal, si toutefois il y avait mal ; c'était l'impérieux devoir de tout homme envers son semblable. Mais, d'abord, je pensai que le charretier

était tout bonnement ivre; car, dans mon désir que la chose ne fût pas vraie, je n'ajoutais pas foi au rapport de mon domestique. Je souhaitais aussi, avec plus de raison, épargner à ma compagne de voyage, qui était d'une santé délicate, une scène d'angoisse et de douleur; enfin, il faut bien l'avouer, il y avait en moi une répugnance honteuse et égoïste à me charger de cet ivrogne et de son bras cassé. Si c'eût été la roue de ma voiture qui eût fait le mal, ou si, de quelque façon indirecte, j'eusse été pour quelque chose dans l'accident, je crois que je



n'eusse pas hésité; mais nous en étions tout à fait innocents... l'homme avait avec lui son

camarade... Le postillon fit claquer son fouet, et je le laissai poursuivre sa route. Je me dis que ce charretier étant parmi les siens, parmi des gens de sa classe, il ne pourrait manquer d'être secouru, que mon intervention lui serait inutile, — bref, — bref, comme les deux voyageurs de l'inimitable parabole du Samaritain, parabole qui, dans son application pratique, a fait tant de bien en ce monde, je passai outre, laissant le pauvre blessé demi-mort, ou mort tout à fait, pour ce que j'en savais !

« Je n'avais pas fait un quart de mille que je commençai à me demander : Est-ce bien là la droite voie? Est-ce donc là ce qu'eût fait le bon Samaritain?

« Et ce mot de Samaritain, quoique je ne l'eusse pas prononcé, continuait de bourdonner à mes oreilles, à mesure que nous nous éloignions au grand trot du lieu qu'aucun vrai Samaritain n'eût quitté. Après avoir parcouru une plus grande distance, environ deux milles, je devins si inquiet, si mal à l'aise, que je ne pouvais me tenir tranquille : je sentais que le souvenir de ce pauvre malheureux, la face couchée dans la poussière, ne me quitterait plus. Je me promis de ne jamais passer devant un objet de

détresse sans m'arrêter; mais cette résolution ne dissipait nullement les remords qui s'amassaient dans ma pensée, et qui, joints à la honte que me causait mon manque de décision et d'humanité, me troublaient profondément le cœur et l'esprit.

« Qu'y a-t-il donc à faire? me demandai-je impatiemment, car j'en avais la fièvre. Cette question, convenablement posée, obtint une prompte réponse. Quoi?... retourner en arrière assurément. — Mais de quelle façon retourner? Revenir sur mes pas de deux à trois milles, simplement pour m'assurer que l'homme était grièvement et dangereusement blessé n'eût pas servi à grand'chose. Tandis que je débattais en moi-même le pour et le contre, que j'examinais ce qu'il y avait à faire, ou plutôt comment le faire, nous arrivâmes devant l'enseigne de *l'Homme vert*, à Blackheath. Il me vint de suite à l'esprit que les gens de cette grande auberge devaient être familiarisés avec de pareils accidents, et pourraient m'aider à me rendre utile. Sur ma demande s'il y avait un chirurgien aux environs, le palefrenier répondit : Oh ! oui, monsieur, il y en a un excellent ; vous voyez d'ici sa porte. J'y courus; je le trouvai chez lui, et

tout disposé à m'accompagner, de sorte qu'en moins de deux minutes le docteur et moi nous arpentions la route au trot accéléré de deux bons chevaux.

« Je distinguai de loin, à plus d'un demi-mille, une foule considérable, sur un des bas côtés du grand chemin, près d'une charrette chargée, que je reconnus bientôt pour la fatale cause de tout le mal. Le postillon, qui prenait un grand intérêt à toute l'affaire, aiguillonna ses chevaux et nous arrivâmes.

« Une triste scène de douleur, d'anxiété, de confusion s'offrit à nos yeux, lorsqu'écartant la foule à gauche et à droite, nous parvînmes au centre : le blessé, tout couvert de sang et de poussière et aussi pâle qu'un mort, était assis évanoui sur une chaise, devant une petite chaumière d'un aspect propre et décent ; les fleurs et les arbustes qui en ornaient l'entrée avaient été brisés et foulés aux pieds par les assistants. Deux femmes, les seules personnes du groupe qui eussent conservé du calme et de la présence d'esprit, soutenaient le bras et la tête du pauvre homme, et baignaient ses tempes d'eau froide; les autres, et ils étaient une vingtaine, parlaient tous à la fois, chacun suggérant son avis, et

personne n'agissant ou ne sachant comment agir. On avait envoyé chercher un chirurgien, mais il ne s'était pas trouvé à la maison, et pas une âme ne pouvait décider de ce qui restait à faire. Le compagnon du blessé était ivre, bruyant, pire qu'inutile, et les gens amassés autour du malade, loin de lui porter secours, ne faisaient qu'augmenter sa souffrance.

« Je pris possession du terrain, au nom du docteur ; j'imposai silence, et je fis écarter la foule pour que le blessé pût respirer librement. Le chirurgien demanda une paire de ciseaux, fendit la manche de l'habit et de la chemise, et découvrit le bras... C'était une effroyable vue ! La roue avait passé entre le coude et l'épaule, écrasant l'os et le fracturant de la manière la plus cruelle. Nous échangeâmes un regard, le docteur et moi, convaincus tous deux qu'il ne s'agissait pas là d'une opération à faire en plein champ, et que le seul parti à prendre était de transporter le patient à l'hospice le plus voisin.

« — Qu'y a-t-il de pressé à faire ? demandai-je.

« — Rien autre chose que de ramener le bras sur la poitrine, dit le chirurgien, de l'y assujettir avec une écharpe, et de transporter le

pauvre homme au plus tôt, en chaise de poste, jusqu'à l'hôpital voisin.



« — Trouverai-je ici une chaise de poste à louer, ou vais-je le faire transporter dans ma voiture ?

« — Oh ! s'écria un des regardants, j'ai justement là-haut, sur la montée, une chaise à deux chevaux toute prête, qui sera à vos ordres dans cinq minutes.

« En effet, avant que le chirurgien eût, avec beaucoup d'adresse et des soins infinis, réuni

et rapproché les fragments épars du membre brisé, la chaise était devant la maison. Notre patient y fut placé le mieux possible, et le docteur s'établit auprès de lui, m'assurant qu'il ne le perdrait pas de vue qu'il ne l'eût convenablement logé et remis en bonnes mains. Je voulus, avant de nous séparer, faire accepter à ce digne homme un salaire dû à sa profession et aux peines qu'il s'était données ; mais il refusa positivement, alléguant que puisque je me chargeais de payer la voiture, il était juste qu'il contribuât pour sa part à cette œuvre de charité.

« La chaise de poste s'éloigna au petit pas, et je me tournai vers l'homme qui me l'avait louée ; il avait l'air fort à l'aise, même riche ; je m'informai de ce que je lui devais :

« — Tant pour la voiture, tant pour les chevaux, tant pour le péage des barrières, répondit-il.

« — Comment ! lui dis-je, vous ne voulez pas mettre aussi un peu du vôtre dans cette circonstance ? vous avez vu que le docteur n'a rien voulu prendre. Ne ferez-vous pas à un pauvre compatriote blessé l'aumône des six sous du péage ?

« — Non, monsieur, non. Vous me payerez

les six sous des barrières, c'est mon droit, et j'entends les avoir.

« Je m'adressai ensuite aux femmes, qui, à elles seules, avaient certainement pris plus de peine que nous tous ensemble ; mais, quoiqu'elles fussent évidemment pauvres, elles ne voulurent rien accepter, et ce ne fut qu'après une longue insistance, et en leur représentant que leurs vêtements déchirés et tachés par le sang du pauvre homme leur coûteraient de l'argent à faire réparer et nettoyer, que je les décidai à recevoir une demi-couronne.

« J'appris peu de jours après du bon docteur que le blessé allait mieux, et qu'on espérait pouvoir lui conserver le bras. Dès que je pus disposer d'un moment, j'allai visiter le malade, que je trouvai en bon train de guérison, et parfaitement soigné à l'hôpital. »

Ces admirables institutions, si pieusement soutenues et si largement répandues dans le monde chrétien, ces asiles de charité, ouverts à toutes les misères, à toutes les infortunes, sont nés de la touchante et instructive parabole de l'Évangile.

LE PION

NOUVELLE

I

UN NOUVEAU



Il était plus de cinq heures de l'après-midi, et madame M... inquiète de ne pas voir rentrer son fils, élève externe d'un collége voisin, consultait des yeux la pendule et laissait languir la

conversation, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas : le jeune écolier de quatrième s'élança dans le salon, les joues colorées et les yeux brillants.

— Qu'y a-t-il, Edmond? pourquoi arriver si tard? lui demanda sa mère.

— Il y a que toute la classe a été en retenue, maman; mais aussi nous avons eu le plaisir de bien faire rager le pion.

— Le pion! qu'est-ce que c'est que cela?

— Vous ignorez encore ce que c'est qu'un *pion*, madame? reprit un visiteur étranger qui se trouvait là. Je vais vous le dire : c'est tout simplement une cible en chair et en os, sur laquelle ces petits messieurs s'exercent à l'escrime. Il n'est pas de genre d'attaque qui ne soit permis contre un pion. On le harcelle, on le calomnie, on l'insulte, et quand on l'ose, on le frappe. Il y en a eu de tués, et plus d'un est mort à la peine.

— Oh! ce que vous dites là est horrible, monsieur! vous exagérez.

— Pas le moins du monde, madame. Demandez plutôt à votre fils si la persécution acharnée du maître d'études, du *pion*, n'est pas une tradition classique parmi les écoliers

— Certainement, répondit le collégien.

— Et pourquoi?

— Parce que c'est un pion.

— Vous l'entendez, madame. Voilà le jugement et l'arrêt. Le pion est nécessairement la victime de « cet âge sans pitié. »

— J'entends, mais j'avoue que je ne comprends pas.

— Je vais essayer de vous éclaircir la question. J'ai, dans un coin reculé de ma mémoire, un souvenir qui parfois se réveille, et, comme la bague du prince Chéri, me pique, non au doigt, mais au cœur, et m'avertit de ne pas commettre certaines injustices, certaines lâchetés, auxquelles les hommes sont aptes à se laisser aller, quand ils sont en majorité et que l'exemple leur fraye la route.

Cette petite histoire, vraie de tous points, pourra aussi édifier notre jeune écolier sur le chapitre encore inédit du pion.

Vous me pardonnerez un peu de prolixité : je ne puis remonter dans un passé déjà lointain que de proche en proche, et en reliant les traits épars qui font la physionomie de l'ensemble. J'ai d'ailleurs l'habitude de procéder par les détails.

— Contez, contez à votre aise, monsieur; nous sommes tout oreilles.

— J'avais de douze à treize ans lorsque j'entrai dans l'institution Bénignet, située *extra-muros*, sur les boulevards extérieurs, à peu de distance du jardin Monceaux. Mon père avait choisi cette maison sur les éloges que lui en avait fait un de ses riches amis, qui y avait placé son fils. M. Bénignet était, à l'en croire, un chef d'institution modèle, plein de dévouement à sa tâche; ne recevant que des élèves choisis, et en petit nombre, afin de les mieux surveiller, tempérant les rigueurs de l'autorité pédagogique par une affection toute paternelle; enfin, un saint homme de maître.

Élevé jusqu'alors par ma mère, je me sentais fort peu d'attrait pour la pension : aussi avais-je le cœur bien gros quand je fis mon entrée, à la suite de mon père, dans le cabinet d'étude de M. Bénignet. C'était une pièce longue et sombre, tellement encombrée de mappemondes, de livres, de machines électriques et autres appareils scientifiques, que nous eûmes quelque peine à découvrir, derrière une pile d'in-quarto, un petit homme fluet, dont le teint blafard et

les traits insignifiants rappelaient une page d'écriture effacée.

Après avoir salué mon père, il me dit d'un son de voix nasillard : — Eh bien, mon petit ami, vous voulez donc être des nôtres?

Dieu sait si ma volonté protestait contre cette téméraire assertion! Je ne répondis pas, et il continua du même ton de fausset :

— Vous vous ferez bien vite à nous; car, ajouta-t-il en se tournant vers mon père, nous nous efforçons de continuer ici les traditions de famille, de resserrer des liens sacrés, en mettant nos sentiments pour nos chers élèves à l'unisson de ceux de leurs dignes parents.

Il s'adressa de nouveau à moi :

— Vous avez déjà ici une vieille connaissance, Arthur de Montmeillan, qui a eu un accessit au grand concours; un garçon capable, très-capable! Il vous présentera à ses camarades quand l'heure de la récréation sonnera, ce qui ne tardera pas. Je vous donne congé pour tout le jour... Il faut laisser l'oiseau se faire à sa cage, murmura-t-il à l'oreille de mon père comme il le reconduisait.

La comparaison n'était pas juste. J'avais plutôt l'air d'une pauvre souris prise au piége,

qui se voit face à face avec le chat aux aguets. Je demeurais immobile à la même place, me demandant avec anxiété ce que l'on allait faire de moi.

M. Bénignet revint escorté d'une grande femme sèche, qui s'approcha et m'examina de la tête aux pieds. Cette revue s'adressait heureusement moins à ma personne qu'à mes habits, qu'il s'agissait de remplacer par l'uniforme de la pension.

— A combien avez-vous fixé le trousseau, monsieur Bénignet? dit la dame d'un ton aigre et bref; c'est la taille numéro 3. Elle tira un mètre de sa poche et me toisa de haut en bas, de long en large, comme elle eût fait d'une pièce d'étoffe. — A combien avez-vous fixé le trousseau?

M. Bénignet ne soufflait mot; tremblant sous la férule du magister en jupon, dont il n'était évidemment que l'intendant, il paraissait hésiter à faire quelque pénible aveu.

— A combien?... Je n'ai rien fixé; cela pourra se comprendre dans le premier trimestre de la pension.

— Toujours le même! S'il y a une chose essentielle à se rappeller, c'est précisément

celle que vous oubliez ! Par bonheur, nous avons le trousseau du numéro 2 qui nous a manqué; on fera des remplis, qu'on lâchera à mesure de la croissance.

— Je croyais, ma chère amie, que ce trousseau était resté incomplet, hasarda M. Bénignet; il me semblait qu'en recevant contre-ordre nous avions tout fait suspendre.

— Sans doute; mais on le complétera avec ce qui reste du numéro 4.

Ici, M. et madame Bénignet échangèrent un signe mystérieux, qui termina la discussion à leur satisfaction mutuelle. L'heure de la récréation sonna : un effroyable vacarme annonça la sortie des classes; et M. Bénignet, ouvrant une porte de communication avec la cour, cria d'un ton solennel : « Un nouveau condisciple, messieurs! » La porte se referma derrière moi, et je me trouvai lancé en pleine bagarre; il se fit alors un mouvement tumultueux parmi les quarante écoliers qui se ruaient les uns sur les autres, dans leur impatience d'échapper à l'étude, et je devins le centre d'un cercle qui, se rétrécissant de plus en plus, menaçait de m'étouffer.

— Un nouveau! un nouveau! criaient toutes

les voix. — Il faut lui donner la bienvenue, dit l'un. — Voyons! par où commencer? reprit un autre. — Faisons-lui chanter les trois cent soixante-cinq couplets de l'enfant qui n'a qu'une dent! opina un troisième.

— Il vaut mieux l'initier à la *liberté de la presse*, dit un quatrième; c'est plus drôle! A nos places, messieurs, et serrons nos rangs!

J'eus un léger frisson; car j'avais entendu raconter comment un élève de Saint-Cyr avait failli mourir des suites de la pression exercée sur lui par des centaines de camarades, et je savais que ce méchant jeu de mot était le signal d'un véritable supplice.

— Apprenons-lui, avant tout, à être poli, dit un des assistants.

Et d'un revers de main il jeta bas mon chapeau que, dans ma stupeur, j'avais gardé sur ma tête. En un clin d'œil tous le foulèrent aux pieds, puis se le renvoyèrent en guise de balle. J'étais trop heureux de les voir s'acharner sur cette dépouille pour songer à la réclamer; mais ce répit ne fut pas long. Au bout d'un moment, la meute revint sur moi!

— Allons! fais tes preuves, petit! me dit un grand garçon à figure brutale.

Et, accompagnant la parole du geste, il m'asséna un rude coup de poing entre les deux épaules, et d'un croc-en-jambe me fit perdre l'équilibre.

Ma chute fut saluée d'un hourra général. J'essayai de me relever; mais mon sauvage antagoniste, un genou sur ma poitrine, déclara que je ne bougerais pas avant de lui avoir demandé pardon.

Pardon! de quoi? de sa grossière et lâche attaque? Certes non, je n'en ferais rien. Je me débattais sans pouvoir me dégager : mon sang bouillonnait dans mes veines; ce triomphe de la force brutale me révoltait, et cependant j'aurais voulu, à mon tour, être le plus fort, afin d'user de représailles envers mon tyran. Élevé dans la famille, d'un naturel affectueux et timide, je me trouvais pour la première fois en contact avec un de ces caractères agressifs et violents qui brisent tout ce qui plie.

— Je parie dix sous qu'il va pleurer! s'écria un de mes persécuteurs; il a déjà les yeux rouges. Ça ne se passait pas de même *chez nous,* n'est-ce pas? On nous dorlotait, on nous choyait! Que dirait maman, si elle voyait son benjamin rossé?

J'étouffais ; je sentais les larmes me gagner ; qu'allais-je devenir, si je pleurais? A ce moment critique, un élève se fit jour à travers le groupe qui m'entourait : c'était Arthur de Montmeillan, que j'avais jusque-là vainement cherché des yeux.

— Lâche-le, Adolphe! cria-t-il du ton impérieux d'un *grand*. Laisse-le se relever; je le connais, et quiconque lui cherchera querelle aura affaire à moi? Nous sommes *copains*, dès à présent, du moins pour les coups. Allons! debout, Jacques, et point de rancune!

Il mit ma main dans celle d'Adolphe, qui faisait la mine d'un chien hargneux auquel on retire l'os qu'il rongeait.

— Ah! s'il est le copain d'Arthur, c'est différent, dirent les autres.

Et ils se dispersèrent, tandis que Montmeillan, passant mon bras sous le sien, m'emmenait à l'autre extrémité de la cour.

II

GREENHORN

— Vois-tu, Jacques, me dit-il, tu as mal débuté. Tu t'es laissé railler et battre, au lieu

de prendre l'initiative et de tomber tout d'abord sur eux à poing fermé. C'est comme cela qu'on se fait respecter. Fais-toi mouton, les loups te mangeront. Il est fâcheux qu'on m'ait demandé au parloir et que je n'aie pu t'avertir à temps ; mais ce qui est fait est fait. Maintenant, je vais te donner tes instructions pour l'avenir. Si on te lance un coup, rends-en deux ; tu n'es pas fort, fais-toi rageur. Ce grand batailleur d'Adolphe a été roulé une fois par un garçon de douze ans qui ne lui venait pas à l'épaule, mais qui avait du nerf. Puis, je te prêterai main-forte au besoin. Moque-toi le premier des railleurs. Enfin, fais aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît ; tu comprends. Surtout, et avant tout, ne t'avise pas d'échanger un seul mot avec Cornichon.

— Qu'est-ce que Cornichon ? demandai-je.

— Tiens, regarde là-bas : ce garçon pâle, assis à l'écart, le nez dans son livre, c'est Cornichon ! Il ne module pas, comme Tityre,

A l'ombre de ce hêtre,
Des airs mélodieux sur son hautbois champêtre.

Non : il marmotte, dans son affreux baragouin, les verbes grecs avec leur abominable cortége

d'aoristes, d'obtatifs, et le reste. C'est le plus enragé piocheur de toute la pension : aussi l'avons-nous dans une fameuse grippe ! Ce qu'il en fait n'est que pour nous vexer. De plus, il est Anglais, et nous lui avons voué une haine nationale. Il est tombé ici on ne sait d'où, il y a bientôt deux ans. D'abord, M. Bénignet l'avait proclamé son favori ; il nous le citait à tout propos : c'était M. Greenhorn par-ci, M. Greenhorn par-là ; si bien que nous en étions assommés. Tu sauras que la traduction littérale de Greenhorn est cornichon : il n'y a qu'un Anglais pour s'appeler d'un nom si ridicule! Je te disais donc que M. Bénignet, madame Bénignet et mademoiselle Prudence Bénignet, leur respectable fille, ne juraient que par le petit Anglais ; mais, au bout de six mois, ce grand feu se ralentit. Le prodigieux élève avait beau continuer à faire des merveilles, à être le premier en thème, en version, les éloges diminuaient sensiblement. Il y avait pour cela une raison majeure : le premier trimestre avait été payé d'avance, mais le second était fort en retard ; et quant aux troisième, quatrième et suivants, je crois que M. Bénignet les attend encore. Il a même été forte-

ment question, dès la première année, de renvoyer Cornichon se faire concombre dans sa terre natale. Madame Bénignet, qui sait à un sou près ce qu'une bouche coûte à nourrir, poussait ferme à la roue ; mais M. Bénignet, qui fondait sur ce piocheur fini l'espoir d'un premier prix au grand concours, a tenu bon, contre son ordinaire, et le maudit Anglais nous est resté.

— Est-ce qu'il a eu réellement un premier prix au grand concours? demandai-je.

— Non, rien que le second; encore me l'a-t-il soufflé : sans lui, j'avais mieux qu'un accessit.

Je commençais à comprendre l'antipathie de Montmeillan pour le petit Anglais.

— Depuis ce succès, il est de plus en plus insupportable. Il nous dépasse tous, et quoique gueux comme un rat d'église, monsieur se donne des airs de fierté. Il ne daigne même pas relever une injure. Pour moi, je crois qu'il fait la sourde oreille, de peur d'avoir trop d'affaires sur les bras. Nous avons promis une prime à qui le ferait sortir de son sang-froid. Eh ! tiens, c'est une belle occasion de te réhabiliter ! Invente quelque bon tour à faire à Cornichon ;

trouve une *scie* qui le fasse grincer des dents, et je te promets trois hourras et une acclamation générale. Ça te va-t-il?

— Mais ce garçon-là ne m'a rien fait, à moi, répliquai-je.

— Ah! c'est-à-dire que tu prétends garder ton quant à soi, et faire bande à part? A ton aise, mon cher; libre à toi de te faire assommer par le gros Adolphe; et désormais, au lieu de vous déranger, je l'aiderai. Ah! tu ne veux pas épouser nos querelles! Eh bien, tire-toi d'affaire tout seul!

Encore moulu des coups que j'avais reçus, j'eus un éblouissement à l'idée de voir toute la pension me tomber sur le corps; et, d'autre part, il me répugnait d'attaquer un garçon inoffensif, contre lequel je ne pouvais articuler un seul grief.

— Ah! si c'était ce grand brutal qui m'a terrassé, à la bonne heure!

— Voyons, décide-toi, reprit Arthur; il faut que tu aies pris parti avant l'entrée au réfectoire.

Comme je ne répondais pas :

— Je vois ce que c'est, ajouta-t-il; Cornichon est plus fort et plus vieux que toi, mal-

gré sa petite taille ; tu as peur d'être rossé, si une fois il se fâche tout de bon.

Ce coup d'éperon donné à mon amour-propre ne manqua pas son effet.

— Moi! je n'ai peur de personne, pas plus de Cornichon que d'Adolphe !

Et je me postai résolûment en travers de la porte, décidé à chercher querelle à l'Anglais. Lorsqu'il se présenta pour passer, je le repoussai rudement du coude, lui déclarant qu'il n'entrerait pas.

— Pourquoi ? demanda-t-il avec son accent étranger.

— Parce qu'il ne me plaît pas.

— Ce n'est pas là une raison, dit-il.

— Il faudra vous en contenter, car je ne vous en donnerai pas d'autre.

Au lieu de vouloir forcer le passage et se colleter avec moi, il me regarda d'un air ébahi ; puis il s'assit sur un banc et attendit patiemment que ma lubie fût passée. Je faisais une sotte figure, et je le sentais. Arthur me souffla dans l'oreille je ne sais quel grossier mot anglais, que je répétai en l'estropiant. Greenhorn ne s'en émut pas plus que de ma ridicule opposition. Je ressemblais à un méchant roquet jap-

pant contre un bon chien de garde décidé à rester impassible.

— Ah çà ! n'y a-t-il donc pas moyen de les mettre aux prises ? murmura Arthur. Est-ce que tu endureras que l'on se moque ainsi de toi, Jacques? Tu perds la partie avant de l'avoir commencée ; tu cagnes !

Piqué au vif, j'allai relancer l'Anglais sur son banc, et fondis sur lui tête baissée.

Il fit un léger mouvement de bras sans se lever, et ma figure se heurta si violemment contre ses deux poings que le sang me jaillit du nez.

— Je suis fâché ; je vous ai fait mal, dit-il.

Son accent était sincère : mon cœur se serra. Mais les méchants garnements qui faisaient cercle autour de nous ne permettaient pas aux bons mouvements de se produire.

— Courage ! — Tombe-lui dessus ! — Venge-toi ! criaient-ils à tue-tête.

J'hésitais cependant, lorsque la cloche résonna pour la seconde fois ; M. Bénignet parut sur le seuil :

— Messieurs, ceux qui manqueront à l'appel se passeront de dîner.

Il y eut alors une poussée générale vers le

réfectoire. J'espérais entrer inaperçu ; mais M. Bénignet, avisant mon nez saignant, m'ar-



rêta à la porte et s'enquit de ce qui était arrivé. Avant que je pusse répondre, Arthur de Montmeillan avait pris la parole et accusé l'Anglais de tout le mal. A l'entendre, c'était Greenhorn qui m'avait provoqué et frappé, quand je ne faisais que me défendre. Je voulus protester,

mais M. Bénignet m'imposa silence et déclara d'un ton solennel que si je n'étais le dernier venu, par conséquent peu au fait des règlements de la pension, qui défendaient toute collision entre élèves, il me mettrait en retenue; quant à M. Greenhorn, qui n'avait pas la même excuse, il irait sur-le-champ aux arrêts.

Après cette belle sentence, qui ne me laissa pas la conscience aussi calme que l'était la sienne, M. Bénignet prit place au haut de la table, où madame et mademoiselle Bénignet s'évertuaient à renouveler le miracle de la multiplication des pains, en prétendant rassasier une cinquantaine de bouches affamées avec une chétive pitance de soupe et de bouilli.

Pour moi, dont l'appetit avait été singulièrement compromis par mes aventures du matin, je n'entamai même pas ma portion, et j'en gratifiai mon voisin, qui la couvait d'un œil vorace.

Au sortir de table, Arthur me prit de nouveau à part :

— Eh bien! nous ne nous en sommes pas trop mal tiré. Voilà Cornichon coffré pour vingt-quatre heures: nous serons délivrés de sa vilaine face à la récréation. Tu as fait preuve de

bonne volonté, Jacques, voilà tout. Tu t'y prendras mieux la prochaine fois. Maintenant, voyons un peu le fond de ta bourse.

Je tirai une pièce de 5 francs que ma mère m'avait donnée, en me recommandant d'en user avec économie, pour mes petits achats du mois.

— Que cela? dit Arthur avec dédain.

Il prit la pièce, l'examina, et la fit glisser dans son gousset.

— C'est 20 francs que tes parents devaient te donner. Je n'ai pas moins dépensé, moi, pour régaler les camarades à mon entrée ici. Au reste, puisque tu es sous ma protection, je veux que les choses se fassent bien; je me charge des achats.

Il commença à compter sur ses doigts.

— Un saucisson de 20 sous, une bouteille de champagne de 30, douze petits pâtés d'un sou, une demi-livre de pralines, et de l'eau à discrétion; voilà, mon cher, tout ce qu'on peut tirer de ta maigre pièce de cent sous. Heureusement que notre dortoir ne contient que vingt lits. A ce soir le banquet.

J'acquiesçai à ses arrangements, bien convaincu que toute objection serait superflue. Seulement, je hasardai une remarque.

— Est-ce qu'il n'y a pas de surveillant, pas de maître d'études qui couche dans le dortoir?

— Un pion? Si, il y en avait un; mais nous lui avons fait la place si chaude qu'il n'a pas pu y tenir. Il ne se passait pas de nuit qu'on ne lui ménageât quelque bonne surprise, comme, par exemple, de trouver son lit hérissé des poils de sa brosse à habits, que nous avions tondue de si près qu'il n'en restait que le bois. Une autre fois, au cœur de l'hiver, nous avions fourré des glaçons sous ses draps; si bien que, sa chaleur naturelle aidant, il prit un bain à trois degrés au-dessous de zéro. Le pauvre homme en fut malade, et, ma parole d'honneur, je me suis surpris quelquefois à le plaindre; mais nous avions juré de le faire déguerpir, coûte que coûte. Ma foi! une nuit où il voulut voir trop clair dans nos affaires intimes (il s'agissait justement de la réception d'un nouveau, comme celle de ce soir), il se prit les pieds dans des cordes que nous avions tendues en travers du dortoir afin d'assurer notre sécurité, et se laissa choir si lourdement qu'il en eut la tête quasi fendue : aussi, le lendemain, il a demandé son compte à M. Bénignet, et il court encore.

— Et si M. Bénignet en prenait un autre?

— Il n'oserait; je l'en défie bien.

Arthur me mit ensuite au fait du personnel de la pension. M. Bénignet était une espèce d'ours blanc, muselé et maté par sa vénérable compagne et sa digne fille. Il se permettait bien, de temps à autre, un sourd grognement; mais il n'osait montrer ses griffes, de peur de recevoir sur les doigts. Il y avait, pour compléter le quatuor, mademoiselle Suzette, la *chenille* ouvrière de la maison, ainsi qu'Arthur l'avait surnommée, cousine de madame à je ne sais combien de degrés, pauvre orpheline recueillie par charité, comme mademoiselle Prudence ne se faisait pas faute de le lui dire, quoiqu'elle gagnât consciencieusement le pain qu'elle mangeait, car elle avait l'œil et la main à tout. C'était une véritable Cendrillon, dépourvue malheureusement d'une marraine-fée pour la débarbouiller, la parer et l'envoyer au bal; mais, sous son pauvre accoutrement, elle avait je ne sais quelle distinction qui tenait les gens en respect; on craignait de la fâcher, et le plus brutal des élèves ne se souciait pas d'encourir son déplaisir. Il est vrai qu'elle était à la fois l'économe et l'infirmière de la pension,

et qu'elle soignait les malades avec la tendresse d'une mère et l'infatigable dévouement d'une sœur de charité. Elle avait veillé quinze nuits un élève pris de la fièvre typhoïde; il n'avait dû la vie qu'à ses soins persévérants. Un autre, un créole, qu'elle n'avait pu sauver, était mort en la bénissant d'avoir remplacé près de lui toute sa famille absente.

Mademoiselle Suzette n'avait pas d'âge. On ne savait si elle était jeune ou vieille, et l'on ne s'en inquiétait guère; mais ce que personne n'ignorait, c'est que son regard, quoique voilé par les lunettes bleues qu'elle portait habituellement, était affectueux, que sa voix avait une douceur extrême, et que rien n'égalait son activité dès qu'il s'agissait de rendre service.

Je complète ici, d'après mes propres observations, le portrait qu'Arthur ne fit qu'ébaucher. Il s'étendit davantage sur le chapitre des élèves; et, après m'avoir crayonné à grands traits leurs physionomies individuelles, il m'affirma que tous lui étaient également dévoués, que tous ne pensaient et n'agissaient que par son ordre.

— Et de quel droit te fais-tu obéir ainsi?

— Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins,
A sur le reste obscur des vulgaires humains!

— Il s'était formé un parti contre moi, mon cher, à propos de cet insipide Cornichon, qui n'a pas même le mérite d'être confit; il n'entre pas un atome de sel ou de vinaigre dans sa composition. N'importe! un certain élève de troisième, qui faisait l'important, ne s'avisa-t-il pas de vouloir protéger l'Anglais! Il le vantait, pour me vexer; il avait recruté une demi-douzaine d'imbéciles qui disaient : Oh! quand il disait : Ah! Eh bien, je n'ai eu qu'à faire un signe à ma bande, ils sont tombés sur les autres à bras raccourcis, et nous les avons pelotés à fond de train. Il est vrai que nous étions trois et demi contre un. C'est depuis cette mêlée que M. Bénignet à fait le règlement qui défend toute collision entre élèves, et tu as pu juger, ce matin, de la manière dont ce bel arrêt est observé. Toujours est-il que les partisans de Cornichon ont été mis en pleine déroute et ne s'en sont pas relevés. Les uns sont retournés chez leurs parents, qui se sont fâchés tout rouge pour quelque œil poché, quelque nez au beurre noir; d'autres ont changé de pension, au grand dépit de M. Bénignet.

— Et toi, on ne t'a pas puni?

— Puni?

Montmeillan se redressa de toute sa hauteur; il me parut avoir six pieds.

— Je voudrais bien que l'on s'en avisât! Tu sauras, mon cher, que mon père est le bailleur de fonds de l'institution Bénignet.

Ceci me ferma la bouche et m'expliqua les pompeux éloges prodigués à cette merveille d'institution. J'attendis, non sans quelque inquiétude, l'heure du coucher et ce qui devait suivre.

Cependant le sommeil me gagnait, lorsqu'un pétillement, accompagné d'une odeur pénétrante et suivi d'un éclair, me fit ouvrir les yeux.

Arthur m'exorcisait avec une allumette chimique : je sautai d'un bond sur le plancher.

— Quoi? qu'y a-t-il? m'écriai-je.

— Chut! veux-tu bien ne pas beugler si haut; tu vas ameuter M. et madame Bénignet, flanqués de mademoiselle Prudence *in propria persona*. Il y a que tu as à nous faire les honneurs de ta bienvenue.

— Ah! oui! je l'avais oublié.

— Quelle chance d'avoir un ami qui pense pour toi!

Montmeillan disposa avec symétrie quatre

bouts de bougie allumés sur mon lit, qu'il appelait pompeusement un *triclinium*, puis il se mit en devoir de servir le régal aux convives en chemise, étendus sur leurs *cubicula*. Il tira d'abord de sa paillasse la fameuse bouteille de champagne, dont il ne restait, hélas! que le verre, le bouchon ayant sauté. Le saucisson, ainsi que les petits pâtés, largement aspergés de vin, formaient une masse compacte, lardée de pralines et de nonpareilles. La poche de bonbons avait crevé et versé au hasard son contenu, moitié dans la paille, moitié dans la victuaille. Rien de moins appétissant que cet affreux mélange. Cependant Arthur me persuada qu'en ma qualité d'amphitryon, j'en devais goûter le premier, afin de donner le signal. J'avalai donc, non sans d'horribles grimaces, deux ou trois bouchées du dégoûtant salmigondis ; mais mon estomac, moins docile, protesta si haut et si fort que nous entendîmes bientôt les portes s'ouvrir et se fermer, et des pas pressés dans l'escalier nous annoncèrent qu'on accourait au bruit. En un clin d'œil, les bougies furent éteintes, les mets et la bouteille disparurent, et les écoliers ronflèrent à faire trembler les vitres. Malheureusement, il ne m'était pas

aussi aisé d'étouffer mes angoisses. Madame Bénignet, accourue la première, découvrit que j'avais une indigestion, conséquence naturelle de l'insistance que mettait M. Bénignet à *bourrer* ses élèves ! Le maître de pension se défendit, sa femme répliqua, et la querelle menaçait de prendre des proportions gigantesques, si mademoiselle Suzette ne fût intervenue, m'apportant une tasse de thé chaud, qui me fut un grand soulagement, et exhortant les deux époux à regagner leur lit, ce qu'ils firent, non sans avoir décrété auparavant qu'il y aurait un plat de moins au dîner du lendemain, pour nous apprendre à être plus sobres à l'avenir.

Dès que la porte fut refermée, il s'éleva contre moi un concert de malédictions; je ne sais à quelles extrémités se fussent portés ces *dévorants*, menacés de mourir de faim, si Montmeillan, en habile général, ne leur eût abandonné les reliques du banquet si malencontreusement commencé et fini.

Je fus enfin laissé à mes propres réflexions, qui ne furent pas des plus riantes. Que de chemin j'avais fait en quelques heures! D'abord opprimé, vexé, battu, j'étais bientôt devenu oppresseur à mon tour; coupable, j'avais laissé

accuser un innocent ; j'avais désobéi à ma mère, en livrant sottement l'argent qui devait me durer un mois ; j'avais écouté, presque avec admiration, les fanfaronnades d'un petit fat, qui n'employait son esprit qu'à dénigrer celui des autres, qui se targuait de sa richesse comme d'un mérite personnel, qui croyait que la fortune tenait lieu de tout et donnait droit à tout ; je m'étais déjà rangé parmi ses partisans.

La force brutale et l'argent se partagent l'empire à la pension comme dans le monde ; mais là aussi il existe toujours quelque mystérieuse influence, quelque puissance humble et cachée, qui les tient en échec, et qui souvent triomphe.

III

UN COMPLOT

En voyant, le lendemain, à la classe, le pauvre Greenhorn encore plus pâle que de coutume, je me sentis saisi de remords. J'aurais voulu aller lui tendre la main, et le prier de

me pardonner mon attaque et mon lâche silence ; mais mon mauvais génie m'épiait, sous les traits d'Arthur de Montmeillan, et je n'osais affronter ni sa rancune ni ses railleries.

Après les devoirs, dépêchés tant bien que mal, on tint conseil dans la cour. Il ne s'agissait de rien moins que de guetter Greenhorn à sa sortie des arrêts, et de se venger sur lui de toutes les vexations de la veille ; il n'y était pour rien, à la vérité ; raison de plus pour qu'il en subît les conséquences. D'ailleurs, les vacances approchaient ; il fallait lui faire un adieu dont il se souvînt. Le gros Adolphe opina pour qu'on l'assommât avec ensemble. Arthur trouvait le procédé trop brusque, et voulait qu'il y eût un prétexte à engager la querelle. Quelques-uns étaient d'avis de le laisser tranquille, et j'allais me ranger de leur bord, lorsqu'un méchant petit singe, qui avait comme moi l'honneur d'être protégé par Montmeillan, et qui lui en marquait sa reconnaissance en espionnant pour lui, accourut tout essoufflé.

— Vous ne savez pas, messieurs, une grande nouvelle !... Devinez à quoi Greenhorn passe son temps, pendant qu'il est aux arrêts ?

— A dormir, je suppose ?

— Oh! non, il est assez bête pour faire ses pensums en conscience, lui! Il est capable de copier lisiblement deux mille vers, au lieu d'appliquer à cet agréable exercice la méthode perfectionnée de Montmeillan, qui a trouvé moyen de faire manœuvrer dix plumes de front attachées à une règle, si bien qu'un *habile* a griffonné une page avant qu'un *simple* ait écrit une ligne. Eh bien, après son pensum fini, devinez à quoi il s'occupe?

— Il bâille?

— Il fait la chasse aux mouches?

— Ou bien il se gratte les jambes, pour se faire des bas rouges?

— Vous n'y êtes pas.

— Je parie qu'il repasse ses verbes grecs et latins.

— Cherchez encore.

— Ma foi! je ne trouve plus rien. Il ne peut pas manger, puisqu'il n'a pas le sou; on ne l'a jamais vu acheter même un chausson aux pommes; il ne peut pas lire, puisqu'il n'a pas de livre, à moins que ce ne soit sa Grammaire.

— Il a inventé un autre passe-temps.

— Lequel? voyons, en finiras-tu?

— Il raccommode ses vieux souliers!...

— Bah !

— Parole d'honneur !

— Tu l'as vu ?

— Comme je vous vois.



— Par où ?

— Par un trou que j'ai fait avec une vrille

dans la cloison, et que j'agrandis toutes les fois qu'on m'envoie aux arrêts.

— Tiens ! c'est une idée ; mais, à ce compte-là, le trou doit être grand comme la lune.

— Ne divaguons pas, messieurs, interrompit Montmeillan. Nous voilà maîtres d'un des secrets de Greenhorn, qui en a autant qu'il y a de jours dans l'an. Voyons le parti qu'on peut en tirer contre lui. Premier chef d'accusation : il raccommode lui-même ses vieux souliers, ce qui est indigne d'un homme comme il faut. Second chef d'accusation : il se cache pour se livrer à cet exercice, ce qui dénote d'ignobles penchants, dont il rougit. Troisième chef d'accusation : il est pauvre comme Job et presque aussi patient, c'est-à-dire presque aussi impatientant. Conclusion : il doit être soumis aux mêmes épreuves que ce saint homme, pour la plus grande édification des fidèles. Or, le point vulnérable de messire Greenhorn, c'est l'orgueil ; et nous tenons de quoi le faire dégringoler de ses échasses.

Le complot une fois ourdi, on avisa aux moyens d'exécution. Il fut convenu qu'on députerait à Greenhorn trois des plus taquins de la bande, pour le féliciter sur les

arts d'agrément qu'il cultivait en cachette.

D'abord l'Anglais ne comprit pas. Les quolibets français et latins pleuvaient autour de lui dru comme grêle, sans l'émouvoir. Impatientés de dépenser tant d'esprit en pure perte, et voyant que leurs piqûres ne faisaient point venir le sang, ces méchants frelons abandonnèrent les *tropes* et en vinrent au fait. Le fils d'un avocat se chargea du réquisitoire.

— A toi, Greenhorn, ici présent, nous déclarons que tu nous as été dénoncés comme raccommodant toi-même tes vieilles chaussures, ce qui est contraire à nos us et coutumes, très-nuisible aux intérêts des savetiers émérites du quartier, injurieux à la réputation d'un établissement qui se pique de n'admettre dans son sein que des fils de famille, et souverainement déplaisant auxdits fils de famille. En conséquence, nous te sommons et requérons de dire ici, à tous présents, s'il est vrai qu'aux arrêts tu aies employé tes loisirs à mettre des pièces à tes vieux souliers, ainsi qu'en témoignent lesdites *pièces* que nous avons sous les yeux.

Et le jeune accusateur public montra du doigt les morceaux de cuir assez mal ajustés.

Greenhorn, qui avait écouté avec une attention sérieuse cette burlesque accusation, y répondit à peu près ainsi :

— Il est très-vrai que j'ai rapiécé mes souliers. Vous voulez savoir pourquoi? *Primo*, parce qu'ils étaient troués; *secundo*, parce que je n'avais pas d'argent pour les faire raccommoder.

— Que n'empruntiez-vous, accusé?

— Je n'emprunte jamais.

— Pourquoi?

— Parce que je ne suis pas sûr de pouvoir rendre.

— Bah! tu cherches à nous donner le change, reprit Arthur avec colère. Avoue tout simplement ce que j'ai toujours soupçonné, c'est que tu es le fils de quelque misérable savetier de Londres, et que tu as déserté l'échoppe paternelle, parce que tu rougissais de monsieur ton père.

Greenhorn devint pourpre.

— Mon père était gentilhomme, dit-il, car il eût rougi d'insulter à la pauvreté d'un camarade.

— Oh! oh! voilà que ça chauffe! dit l'espion de Montmeillan.

— Eh bien, j'approuve Greenhorn, reprit un autre mauvais sujet ; il prend la chose comme il la faut prendre : aussi vais-je lui donner un conseil d'ami. Pendant les vacances, qu'il passe ordinairement ici, il pourra se récréer en ressemelant nos vieilles bottines ; donnons-lui notre clientèle, messieurs, ne fût-ce que pour le mettre en fonds d'acheter un habit neuf, vu que le sien montre la corde depuis tantôt deux ans.

— Soit ! et si nous sommes contents de sa besogne à la rentrée, nous lui voterons une savate d'honneur.

— Pour faire pendant à l'ordre de la Jarretière de son noble pays.

— Dressons d'abord sa généalogie, messieurs, dit un des plus acharnés limiers ; car il faut faire ses preuves pour être admis dans l'ordre de Saint-Crépin.

Et il commença, sur l'air de *Mon père était pot* :

> Mon père, illustre savetier,
> Ma mère, bien connue du quartier...

Mais avant qu'il pût ajouter un mot, Greenhorn s'élança sur lui et le prit à la gorge.

— Ne parlez pas de ma mère, je vous le défends !

Ses yeux flamboyaient ; l'agneau s'était fait lion. En une seconde il fut entouré et sommé de lâcher prise. Non ! il serrait toujours l'insulteur d'une étreinte convulsive, sans paraître sentir les coups qui l'assaillaient au visage.

A ce moment critique, la persienne d'une fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvrit, et une voix s'écria :

— Fi ! les lâches ! Vous n'avez donc pas de mère, vous?... Vous êtes donc tous des enfants trouvés ?

Cette brusque apostrophe arrêta court les plus furieux. Les muscles roidis de Greenhorn se détendirent ; il lâcha sa proie, et chercha des yeux la voix qui avait parlé.

C'était celle de mademoiselle Suzette. Occupée à ranger l'office, elle avait assisté à la dernière péripétie du drame. Le jeune Anglais la regarda comme il eût regardé sa mère si elle eût été là ; puis il se redressa, et sembla nous défier tous : cette fois, il ne se trouva personne pour relever le gant. Au bout de dix minutes, Greenhorn quitta lentement la cour, non sans se retourner à plusieurs reprises et nous faire

face de son visage meurtri, mais calme et rayonnant. Décidément, le vaincu narguait ses vainqueurs. Mademoiselle Suzette l'attendait au passage ; elle lui tendit la main :

— Bravo, monsieur Greenhorn! Vous êtes un brave garçon, et votre mère est une heureuse mère !

Greenhorn poussa un cri étouffé, et s'enfuit en sanglotant.

— Ah ! j'aurais dû deviner qu'il était orphelin ! s'écria-t-elle !

Puis, se retournant vers nous :

— J'espère que personne de vous ne s'en doutait : ce serait si mal !

Nous nous regardâmes sans répondre, confus que nous étions de notre bel exploit et de ses suites. Notre coq de combat, Arthur de Montmeillan, avait la crête basse et rentrait ses ergots; notre bouledogue, à demi étranglé, ne trouvait plus de voix pour aboyer, et le gros de l'armée, complétement démoralisé par l'intervention de mademoiselle Suzette, s'était dispersé. Il en résulta, jusqu'aux vacances, une trêve forcée, rendue plus facile par l'absence de Greenhorn, appelé à composer pour le concours général, où il obtint le premier prix de

thème latin, triomphe qu'on s'empressa d'enregistrer à la suite de tant d'autres griefs, et que l'on se promit de lui faire chèrement payer à la rentrée des classes.

IV

L'EXEAT

A la rentrée, nous apprîmes, non sans consternation, que Greenhorn (Cornichon), ayant fini ses humanités, avait été promu par M. Bénignet au grade de maître d'études, et devait, cette année même, surveiller notre classe.

Arthur de Montmeillan était furieux. Il ne se soumettrait jamais à une pareille humiliation! Il en parlerait à son père et ferait casser aux gages M. Bénignet, s'il s'entêtait à maintenir un pareil ordre de choses. C'était intolérable! Croire que lui, Arthur, s'abaisserait jusqu'à réciter ses leçons à Greenhorn! Il lui jetterait plutôt ses livres à la face. Il fallait se révolter et forcer M. Bénignet à mettre les pouces. C'était sans doute mademoiselle Suzette qui avait valu à son favori cette haute dignité;

mais elle pouvait crier fi ! tant qu'elle voudrait, il n'en réglerait pas moins son vieux compte avec l'Anglais; il avait juré d'en finir avec lui. Ces invectives trouvaient peu d'écho parmi les élèves ; plusieurs de ceux qui avaient fait partie de la bande de Montmeillan n'étaient pas encore de retour ; d'autres avaient déserté son drapeau, et les nouveaux venus se souciaient peu de s'embarquer dans une affaire aussi scabreuse. Quand Arthur vit qu'il n'avait pas la majorité, force lui fut d'ajourner sa rancune et de plier sous le joug sa tête superbe, en attendant une occasion propice. Pour moi, j'étais curieux de voir comment Greenhorn porterait ses nouveaux honneurs. Ne lui prendrait-il pas envie de se venger de ses persécuteurs acharnés? Certes, les prétextes ne lui manqueraient pas. Je résolus de l'observer de mon mieux; mais rien ne trahissait en lui la moindre trace d'irritation ou de ressentiment : c'était la même physionomie placide, le même regard un peu terne et voilé. Malgré son habit toujours aussi rapé, sa tenue plus que modeste, sa pâleur, encore aggravée de plusieurs accès de fièvre tierce qui n'avaient cédé qu'aux bons soins de mademoiselle Suzette, je lui trouvais, depuis la

scène de la cour, quelque chose d'imposant.

Montmeillan et le petit nombre de partisans qu'il avait pu recruter ne s'efforçaient pas moins de lasser la patience du jeune maître d'études ; ils n'en pouvaient venir à bout. A leurs plus méchants tours il opposait une mansuétude qui eût désarmé tous autres que de malfaisants écoliers ligués contre un pion. Il se sentait d'autant plus obligé d'être doux et calme qu'il avait maintenant quelque autorité en main : aussi ses ennemis, ne pouvant le prendre en défaut, le calomniaient tant et plus. A les en croire, c'était un hypocrite fieffé, qui faisait le bon apôtre, et cafardait en arrière. Il passait tous les soirs une demi-heure, avant de se coucher, à griffonner de longues pages. Que pouvait-il écrire, sinon des rapports de police à M. Bénignet ? On se serait déjà emparé de ces mystérieux papiers, s'il ne les enfermait à double tour dans sa cassette, mais on finirait bien par mettre la main dessus, et alors les incrédules seraient convaincus, en voyant comment ils y étaient traités. L'âme damnée de Montmeillan était sur cette piste et ne la lâcherait pas. En attendant, il se réservait de servir bientôt à Greenhorn un plat de sa façon, qui ne

lui laisserait d'autre alternative que de renoncer à son poste, et de déguerpir au plus vite. Il ne s'agissait de rien moins que d'un *exeat* donné en bonne forme, avec menace de mort contre le récalcitrant. Les modérés trouvaient que c'était aller bien loin, mais contre un pion tout n'est-il pas permis? Il y avait de plus l'attrait de la curiosité qui nous tenait tous en haleine. Il arriva précisément qu'un samedi Greenhorn eut à suppléer le professeur absent. La dictée faite et nos compositions finies, l'espion de Montmeillan fut appelé le premier à lire haut la sienne. C'était un exercice de syntaxe. Il commença :

Cucurmis arguitur prodidisse scholares, ideo jussus est ab scholà discedere; si noluerit, turba scholarium minatur mortem maledico Cucurmi.

Suivaient une vingtaine de signatures.

Toutes les oreilles étaient dressées; tous les yeux, fixés sur la chaire du professeur, attendaient une explosion. Aussi attentif, mais aussi impassible que s'il eût écouté une version tirée de Virgile ou d'Ovide, Greenhorn se tourna de mon côté :

— A vous, monsieur; traduisez.

Le frisson me prit ; je sentais mes jambes se dérober sous moi. Je balbutiai d'une voix basse et tremblante :

— *Cucurmis...*

— Plus haut, s'il vous plaît. Je remarquerai en passant, messieurs, que ce nom n'est pas latin et me paraît des plus barbares. Poursuivez.

— *Cucurmis étant accusé d'avoir trahi les élèves, il lui est enjoint de quitter la classe ; s'il ne le fait pas, la majorité des élèves menace...*

Ici un violent accès de toux me coupa la parole.

— *Minatur mortem,* menace de mort, reprit le jeune maître d'études, en appuyant sur chaque syllabe, Cucurmis le maudit, ou le maudit Cucurmis; à votre choix, messieurs.

Et il promena un regard ferme sur l'auditoire.

— Je vous sais gré de m'avoir fait connaître un maître obscur, philosophe ignoré, qui, en butte aux calomnies, aux insultes, n'en persiste pas moins à remplir son devoir. Antique ou moderne, c'est un exemple salutaire, et qui me profitera, malgré les barbarismes de la composition.

Imaginez si nous étions penauds de voir notre bombe incendiaire, depuis si longtemps préparée, lancée avec tant d'audace, aller s'éteindre toute fumeuse entre les feuillets des autres cahiers, parmi lesquels le jeune professeur la classa, après me l'avoir prise des mains.

Montmeillan écumait. Encore une victoire comme celle-ci, et il était défait sans espoir de retour. Il y avait revirement dans l'opinion publique. On ne pouvait disconvenir que, tout pion qu'il était, Greenhorn n'eût bravement tenu tête à l'orage. Et c'était la seconde fois ! décidément l'Anglais avait du cœur. Restait le chapitre des délations qui n'était pas encore éclairci. Il possédait maintenant une preuve accablante ; car le tumulte sur lequel nous avions compté pour anéantir la composition *Cucurmis*, après lecture faite, n'avait pas eu lieu. L'insulte était écrite, signée, paraphée ; et, tout bénin qu'était M. Bénignet, il ne pouvait se dispenser de faire un exemple et de punir les principaux coupables, à la requête du maître d'études. Aussi, le lendemain dimanche, attendit-on l'heure de la sortie avec une anxiété d'autant plus grande qu'on savait Greenhorn en conférence secrète, depuis le matin, avec le chef de l'institution. Les signa-

taires de l'*exeat* comptaient sur une retenue générale, en attendant les arrêts, qui ne pouvaient leur manquer. Mais point; les choses se passèrent comme de coutume, tous les écoliers prirent leur volée ainsi qu'une bande d'alouettes échappées aux filets de l'oiseleur.

— C'est pour demain, se disait-on; nous avons un jour de gagné.

Quelques-uns (et j'en étais) ajoutaient intérieurement :

— Après tout c'est un beau trait à Cornichon, de n'avoir pas voulu nous priver d'un jour de congé.

Le lundi, il ne fut encore question de rien.

Seulement, la surprise fut grande lorsqu'on vit apparaître, à la récréation de midi, un nouveau visage, un pion inconnu! Qu'était devenu Greenhorn? que lui était-il arrivé? Le remords s'éveillait dans les consciences engourdies; les plus timorés s'accusaient de la disparition de l'Anglais : qui sait si, poussé à bout par notre acharnement, et saisi d'un accès de spleen, il n'était pas allé se noyer ou se pendre? Nous étions alors de véritables homicides! Les peureux, se voyant déjà aux prises avec la justice, opinaient pour la fuite. Montmeillan raillait et

soutenait que, ne trouvant pas M. Bénignet disposé à embrasser sa querelle, M. Cornichon avait tout bonnement détalé sans tambour ni trompette, ainsi que le lui avait ordonné la majorité des élèves. D'autres commentaient son entrevue avec M. Bénignet, et en concluaient qu'il était allé déposer sa plainte à la police, et qu'il reparaîtrait bientôt escorté de gendarmes prêts à appréhender au corps les jeunes criminels. Bref, personne n'était tranquille. Un coup de sonnette, la porte qui s'ouvrait, nous faisaient tressaillir. Le soir, les petits n'osaient traverser seuls le corridor qui menait au dortoir, de peur de voir l'ombre de Greenhorn se dresser sur le seuil de la chambre. Il y avait certainement un mystère au fond de cette éclipse soudaine : du motif, rien ne transpirait ; seulement, je remarquai que les lunettes bleues de mademoiselle Suzette s'obscurcissaient souvent, et laissaient voir, quand elle les ôtait pour les essuyer, ses yeux rouges et gonflés de larmes. Pleurait-elle sur Greenhorn ou sur son départ ?

V

LE JOURNAL

Un jour, puis deux, puis trois, s'écoulèrent sans amener aucune révélation. On était au jeudi. L'espion de Montmeillan, qui jusque-là avait en vain écouté aux portes et fureté partout, arriva triomphant dans la cour.

— Je tiens enfin le mot de l'énigme ! Voilà deux pages de ce fameux *journal du soir* qui nous intriguait tant. Je les ai découvertes sous le lit de Greenhorn, dans sa chambre, où je n'ai pas pénétré sans peine, je vous assure, mademoiselle Suzette s'étant faite le cerbère de ce lieu de délices. Il m'a fallu escalader la place et y entrer par la fenêtre ; mais je ne regrette pas ma peine, puisque nous allons savoir de quoi il retourne. Remarquez que la date est précisément celle du jour néfaste où la version *Cucurmis* fit long feu.

— Lis donc, bavard, au lieu de faire de l'esprit, interrompit Montmeillan.

— Tu en parles à ton aise, toi ! J'ai lu la

date, parce que les chiffres sont de toutes les langues ; mais pour les mots, c'est une autre affaire : je n'entends rien à ce maudit baragouin britannique ; à la bonne heure, si c'était du latin.

— Pédant ! Est-ce que personne ne sait l'anglais ici ? s'écria Montmeillan d'un ton impérieux.

Malgré sa feinte indifférence, il mourait d'envie de savoir ce que disait le journal. J'avais appris assez d'anglais pour m'en tirer tant bien que mal. On se groupa autour de moi, et je lus haut ce que vous allez entendre.

Ici le narrateur fit une pause, tira de sa poche son portefeuille, et y prit un papier mince, jauni par le temps et couvert d'une écriture fine et serrée.

— Je le garde comme une précieuse relique, dit-il ; je le relis souvent, et jamais sans profit.

« *Samedi matin, 29 octobre.* — Il se trame contre moi quelque nouvelle noirceur. J'en juge aux regards sournois que me lance à la dérobée le chef ordinaire des complots, au redoublement d'activité de son éclaireur, à l'air moitié curieux, moitié inquiet, de ceux qu'il remorque à sa suite. Depuis deux jours, on me laisse

tranquille ; je ne trouve plus d'épingles piquées dans la chaise où je dois m'asseoir, plus de ficelle tendue sur mon passage, plus de pois fulminants qui éclatent sous mes pieds, plus d'injures écrites en tête de la leçon que je dois faire réciter ; mais c'est le calme trompeur qui précède l'orage. Il ne tiendrait qu'à moi de savoir à quoi m'en tenir : trois ou quatre élèves, entre autres le confident de M... »

— C'est faux ! s'écria celui-ci, en rougissant jusqu'aux oreilles.

— Laissez-moi donc achever, repris-je.

« Trois ou quatre élèves, entre autres le confident de M..., se mettent sans cesse sur mon passage, et n'attendent qu'un mot, qu'une question, pour me livrer les secrets de leurs camarades; mais Dieu me garde d'encourager une pareille lâcheté ! On se prépare à livrer l'assaut : soit ! je m'y attends, et ne faiblirai pas.

« *Samedi soir.* — Je ne m'étais pas trompé : ils m'ont accusé (en détestable latin, il est vrai) de les avoir trahis, et m'ont signifié mon *arrêt de mort*, si je ne quitte la pension !... C'est absurde ! c'est puéril ! Et cependant mon cœur s'est serré, et j'étouffais au dedans, tout en faisant bonne contenance au dehors. C'est qu'au

fond de ce misérable enfantillage, je retrouve le lâche acharnement du fort contre le faible : Tu es pauvre, tu es orphelin, donc tu seras honni et chassé! ton travail, ta persévérance, font le procès de notre paresse. Arrière! tu nous gênes! Tu as conquis par ton labeur le pain de chaque jour : nous te le rendrons si amer qu'il t'y faudra renoncer, quitte à mourir de faim! On t'a commis le soin de nous garder, mais, troupeau de bêtes fauves, nous dévorerons notre berger. Louveteaux qui n'ont pas encore de dents et qui s'essayent à mordre! »

Je vous fais grâce des exclamations qui m'interrompaient à chaque ligne : — Quoi! il y a cela ? — En es-tu sûr? — Traduis-tu bien ?

Je n'en poursuivais pas moins, prenant plaisir à voir si énergiquement rendu ce que j'avais vaguement pensé, et flagellant, en expiation, ma faiblesse et celle des autres.

« Il est donc vrai que l'homme naît méchant! Mais non; il a suffi d'un mauvais cœur, gâté par la fortune et par la vanité, pour entraîner les autres et les égarer à sa suite. Ces enfants ne savent pas ce qu'ils font. Mon Dieu ! donnez-moi la force de dire aussi : Pardonnez-leur, mon Père! comme ma sainte mère, qui, à son

lit de mort, priait pour ceux qui l'avaient persécutée. J'entends encore sa voix :

« Le plus grand mal que puissent nous faire
« nos ennemis, mon fils, me disait-elle, c'est
« d'éveiller en nous la haine et l'envie. Fuis sur-
« tout cette contagion-là ! Si tu possèdes ton
« âme, tu seras invulnérable, et chaque épreuve
« te rendra plus généreux et plus vaillant. » Fais qu'il en soit ainsi, ma mère ! Quand je faiblis, c'est vers toi que je crie, et c'est toi que j'appelle ! Viens-moi en aide ! que ta douce influence descende du ciel en moi et me rende meilleur.

« *Dimanche matin,* 28. — Je me suis éveillé calme et presque joyeux. Oh ! ma mère a raison : la victoire qu'on remporte sur soi ne laisse ni trouble ni remords. Je ne suis plus irrité, je n'en veux à personne. Puis, moi-même, n'ai-je donc rien à me reprocher ? ne suis-je pas réservé, hautain ? n'ai-je pas toujours fait de ma pauvreté une ligne de démarcation orgueilleuse entre moi et mes compagnons d'étude ?...

« Je viens d'être interrompu au milieu de mon examen de conscience par un paquet qui arrive d'Angleterre, et qui contient une lettre pour M. Bénignet.

« Après un long oubli, on me rappelle en hâte ; mon grand-père paternel est mourant et désire me voir. Il veut réparer, trop tard, hélas ! le mal qu'il a fait à ma mère. Il se repent de sa longue injustice, de l'abandon où il l'a laissée depuis la mort de mon père ; il la croit encore vivante et demande son pardon ! Elle le lui a accordé depuis longtemps !... Que diront-ils demain ? Ils diront que j'ai eu peur, que j'ai fui !... Que m'importe, si mon devoir, qui m'ordonnait de rester hier, m'ordonne aujourd'hui de partir ? Je ne la quitte pas sans regret cette maison d'études austères, d'épreuves douloureuses.

« Si l'hospitalité que j'y ai trouvée a été mêlée d'amertume, j'y ai aussi rencontré un noble cœur, profondément et silencieusement dévoué, que le malheur attire et retient ; un cœur qui m'a rappelé le tien, ô mère bien-aimée ! Bénie soit donc cette maison et tous ceux qu'elle abrite ! Quoi qu'il advienne, je reviendrai. »

Deux ans s'écoulèrent, cependant, sans que Greenhorn reparût. Nous ne croyions plus le revoir, lorsque vers la fin d'octobre, par une belle matinée d'automne, un riche équipage s'ar-

rêta devant la grille de l'institution Bénignet. Un gentilhomme en descendit ; un véritable gentilhomme, car, à l'appui d'un titre, il avait la vraie noblesse, celle des sentiments. En reconnaissant notre ancien maître d'études, nous poussâmes trois joyeux hourras : la lecture de son journal avait commencé notre conversion ; nous avions secoué le joug de Montmeillan, notre tyran, qui, ne pouvant plus faire de nous les dociles instruments de son mauvais vouloir, et sentant la puissance lui échapper, avait obtenu de son père qu'il le reprît chez lui ; son complaisant l'avait suivi. A la même époque, le brutal Adolphe terminait ses humanités. Délivrée de ses trois mauvais génies, la pension était devenue digne de son premier renom d'*institution modèle.*

Il n'y avait pas jusqu'à l'humeur revêche de madame Bénignet qui ne se fût adoucie, depuis le mariage de mademoiselle Prudence, sa fille.

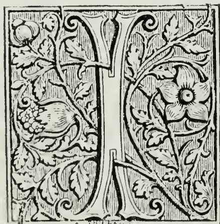
Un esprit de justice, de mansuétude, de bonté, régnait sans entrave et pénétrait partout. D'où émanait-il ? Il le savait bien, ce digne Greenhorn, qui, à peine majeur, héritier d'un rang, d'une fortune, les venait mettre aux pieds de mademoiselle Suzette et demander sa main !

Elle qui, un jour, avait envié à sa mère un tel fils, trouva la démarche toute simple, et accepta. N'en eût-elle pas fait autant, si Dieu l'avait faite riche ? Et il advint que, par un don d'en haut ou par une de ces métamorphoses qu'amène le bonheur, mademoiselle Suzette se révéla tout à coup jeune et jolie. Ses lunettes bleues nous avaient longtemps caché des yeux doux et charmants, et ses soins maternels nous avaient fait illusion sur son âge.

Lors de la signature du contrat, la veille des noces, auxquelles nous fûmes tous conviés, le chevalier Greenhorn, qui devait être plus tard baronnet, s'il vous plaît, distribua des présents à chacun, en souvenir de ce jour mémorable ; et aussi, ajouta-t-il en riant, un peu en mémoire de ce pauvre Cornichon, dit *Cucurmis*, qui espère avoir payé son tribut pour tous les maîtres d'études présents et à venir, et qui vous demande, au nom de l'amitié que vous lui témoignez aujourd'hui, d'assurer à vos contemporains et à la génération qui vous suivra qu'un *pion* est un homme, et peut avoir droit à l'estime et même au respect de ses élèves.

BERTHE, LA FILLE DU PÊCHEUR

CONTE.



Il était une fois un pauvre pêcheur qui n'avait pour tout bien qu'une barque sur la mer, une misérable chaumine sur le rivage, et une fille que sa femme en mourant lui avait laissée toute petite, lui recomman-

dant de la bien élever, afin qu'elle fût sage et laborieuse, et qu'elle pût lui gagner du pain dans ses vieux jours. Le brave homme y avait fait de son mieux, mais le temps et la science lui manquant, il avait eu recours à ses voisines qui avaient consenti de bon cœur à se charger de l'éducation de la petite Berthe. L'une devait lui enseigner à lire, une autre à filer, une troisième à coudre, mais elles avaient beau faire, leur bonne volonté échouait devant le naturel léger et indocile de l'enfant.

— Son esprit a plus de mailles que vos filets, disaient-elles au pêcheur, rien n'y reste; mieux vaudrait essayer d'enfermer de l'eau dans un crible que du savoir dans cette petite tête.

— Il est bien vrai, répondait le pêcheur, qu'elle est aussi sauvage et aussi mouvante que la vague et qu'elle vous glisse dans les mains comme une anguille; mais patience, faut que jeunesse se passe.

Les bonnes femmes recommençaient avec un nouveau zèle, et ne réussissaient pas davantage. Cependant les mois, les années s'écoulaient, et Berthe grandissait, tout aussi ignorante, tout aussi volontaire que par le passé. Lui montrait-on à filer, elle embrouillait le lin, cassait

le fil, et s'enfuyait en riant. Les feuilles de son alphabet avaient été arrachées et façonnées une à une en petits bateaux lancés sur la première



flaque d'eau qu'elle rencontrait en son chemin. Il n'y avait pas de fin à ses caprices. Et quoiqu'elle ne manquât ni de dispositions, ni d'intelligence, son incroyable légèreté s'opposait à ce qu'elle fît aucun progrès.

— Personne n'en viendra jamais à bout, disaient les voisines en secouant la tête, à moins que les fées ne s'en mêlent.

Berthe venait d'avoir treize ans. Un jour son père rentra tard, et se sentant las, il l'envoya à la ville voisine vendre le produit de sa pêche. Il lui recommanda de revenir par le sen-

tier à travers champs, et d'éviter surtout le chemin des rochers au bord de l'eau. Lorsque la petite fille demanda pourquoi, son père prit un air mystérieux et se contenta de répondre que l'autre route était plus sûre, et que d'ailleurs il avait ses raisons.

Toujours trop portée à désobéir, Berthe s'y sentit cette fois encore plus disposée que de coutume, et dès qu'elle eut vendu son poisson, elle sortit de la ville, et s'achemina vers les hauts rochers qui bordaient la côte. Le soleil était près de se coucher; un brouillard blanc commençait à ramper au-dessus des marais. La mer qui s'était retirée revenait par petites lames sur la grève. Au loin elle paraissait unie comme un miroir. Berthe se mit à ramasser de beaux cailloux lustrés, et à regarder les petits crabes qui soulevaient le sable et couraient avec une si plaisante allure sur leurs pattes de côté à la rencontre de la vague ; elle cueillit quelques unes des fleurs rares et grêles qui poussaient dans les fentes du rocher; puis il lui prit fantaisie de se coucher à terre, et de regarder ainsi le ciel et l'eau colorés par les riches teintes du couchant. Le soleil, plongé dans un nuage rouge semé de langues de feu,

baissait rapidement; bientôt il disparut tout à fait. Berthe se leva, prise d'un vague sentiment



d'inquiétude. Elle n'avait jamais suivi ce chemin qu'une fois en plein jour. Derrière elle la campagne était immobile et muette, et devant elle la marée montait et se brisait avec fracas sur le rivage.

— Bah ! se dit Berthe, je serai bientôt arrivée, et si la nuit vient, la lune se lèvera.

Mais la lune ne se leva point; le ciel se couvrait de nuages ; il n'y avait de lumineux que l'occident qui restait rouge et enflammé comme si une ville brûlant au-dessous de l'horizon lui eût envoyé les reflets de son incendie. Peut-être Berthe regretta-t-elle alors d'avoir cédé à

son caprice, mais il était trop tard, il fallait marcher. Cependant les vagues grossissant, escaladaient les roches noires et en descendaient en torrents d'écume, ou bien elles s'ouvraient un passage jusqu'à de petites anses, où le flot, arrivé en grondant, s'apaisait et s'endormait dans son berceau de pierre. Quelquefois elles frappaient le roc avec tant de violence que Berthe le sentait frémir sous ses pieds, et d'autres fois aussi, au milieu de leurs jeux, de leurs bonds menaçants, elles reculaient, laissant à sec des portions de la grève, comme si un cercle magique, leur en eût interdit l'approche. C'était là, disait-on, que les esprits et les fées venaient danser leurs rondes de nuit. Ces dires et bien d'autres revinrent à la mémoire de Berthe, tandis qu'elle pressait le pas de toutes ses forces; mais il semblait qu'elle marchât sans avancer, comme dans un rêve, car les mêmes objets étaient toujours devant ses yeux, et les mêmes bruits emplissaient ses oreilles. La nuit noire était venue; pas une étoile ne brillait au ciel. Elle se baissa et promena ses mains à terre pour s'assurer qu'elle n'avait pas quitté le sentier. Tout à coup en se relevant elle fut frappée d'un spec-

tacle extraordinaire. Sur la cime de chaque vague couraient des lueurs étranges, pareilles à une frange de lumière, ou plutôt à des feux follets, se poursuivant sur l'eau et y formant des quadrilles et des danses comme les moucherons dans l'air. Le sable aussi semblait semé de petites étincelles. A force de regarder et d'écouter, Berthe crut distinguer des figures et entendre des sons. Retenant son haleine, elle se pencha sur le bord du rocher pour mieux voir; mais, dans ce mouvement, l'argent qu'elle rapportait à son père lui échappa et tomba au milieu d'un des petits ronds lumineux. A l'instant tout s'éteignit, et elle sentit passer devant son visage comme une nuée de sauteterelles. Effrayée, elle voulut faire quelques pas en arrière, elle chancela, son pied s'engagea dans une crevasse; elle fit effort pour le retirer et enfonça plus avant : elle appela, personne ne vint. Elle sentit tout son corps glisser sur une pente rapide. La résistance ne faisait qu'accélérer sa chute. Enfin elle s'arrêta : elle était arrivée au fond du gouffre. Il faisait une obscurité complète; elle entendait la mer mugir et s'agiter autour de sa prison; tout à coup une vague en força l'entrée, et illumina la caverne

de sa crête de feu. Berthe se crut perdue, elle ferma les yeux; mais au bout d'un moment, ne se sentant pas atteinte par l'eau, elle les r'ouvrit et vit distinctement de petites figures de femmes de quatre à cinq pouces de haut; elles portaient des couronnes, des aigrettes mille fois plus brillantes que le diamant, et se balançaient dans de petites barques faites de la coquille vide d'une moule; d'autres chevauchaient, montées sur un homard comme sur un éléphant; plusieurs étaient assises en rond dans la moitié d'une noix de coco. Mais la plus élégante de toutes était couchée dans une coquille de nautile, d'un blanc de lait, plissée, transparente et mince comme du papier. Elle avait sur la tête un petit chaperon bordé de



grosses perles, et dans chaque perle, il y avait une lumière pareille à une goutte de feu liquide. Ces lanternes si mignonnes et si éblouissantes étaient d'un effet ravissant. On en voyait aussi de suspendues au bord de la petite barque, à ses voiles, à son mât et jusques à ses rames. En un clin d'œil la petite troupe eut mis pied à terre, et se donnant la main elles formèrent une ronde autour de Berthe, tandis qu'une sardine en justaucorps d'argent jouait de la guimbarde et qu'un long coquillage en cornet faisait la basse. Les sons étaient si faibles que Berthe les distinguait à peine. Quand elles eurent bien dansé, les petites fées parurent tenir conseil. Enfin, l'une d'elles se détacha du groupe, et gravit péniblement jusqu'aux genoux de Berthe; puis, ne se trouvant pas encore assez près pour être entendue, elle grimpa plus haut, et, s'étant assise à côté de l'oreille de la petite fille, elle lui dit :

— Tu sauras que tu es notre prisonnière. Ta curiosité pouvait te coûter la vie, mais nous avons résolu de t'épargner et même de te rendre la liberté.

Berthe fit un tressaillement de joie si vif qu'elle faillit jeter bas la petite personne.

— Modère tes transports, reprit celle-ci, car tu ne sais pas encore tout. Chacune de nous ne consentira à te laisser sortir que lorsque, par l'adresse de tes mains, tu lui auras payé ta rançon. Pour moi je te demanderai peu de chose, une simple couronne des champs, une guirlande d'aubépine; seulement il faut que l'eau de la mer ne puisse en ternir les fleurs, que les rayons du soleil ne puissent les dessécher, et qu'elles ne se flétrissent pas à l'air.

— Si c'est là le plus facile, pensa Berthe, que vais-je devenir?

La petite fée descendit, et fut remplacée par une autre qui avait des ailes d'un bleu d'azur, et qui, moitié en l'air, moitié posée, dit : « Je suis invitée à un bal qu'un papillon de mes amis doit nous donner très-incessamment dans une magnifique tulipe de Hollande. Je veux y paraître avec une robe d'un tissu aussi léger que le souffle. Je veux qu'elle ne pèse rien, et que pourtant elle soit couverte de broderies, et que personne ne puisse deviner comment elle a été faite. Je te donne huit jours. »

Une des plus vieilles de l'assemblée lui suc-

céda : « Tu me trouveras plus modeste que mes sœurs, dit-elle, je me contenterai d'une bourse en filet, et d'une paire de pantoufles imitant le reflet argentin de l'écaille des poissons. »

— Au moins, en voilà une plus raisonnable, se dit Berthe, bien qu'elle fût tout aussi embarrassée à satisfaire sa demande.

Une quatrième lui commanda un meuble en tapisserie du travail le plus rare. Une voulait un sachet, une sixième un écran pour la préserver de l'ardeur du soleil quand elle faisait de longues courses sur les nuages. Celles-ci demandaient des colliers, des bracelets ; d'autres, des bagues, et toutes, des fleurs imitées de celles de la terre, et assez légères pour qu'elles pussent les porter sans en être accablées.

La liste de leurs fantaisies fut longue ; enfin elles entourèrent de nouveau Berthe en s'écriant tout d'une voix : « Tu ne reverras pas le ciel, tu ne remonteras pas sur la terre que tu n'aies accompli ta tâche. »

— Que tu ne m'aies fait une guirlande à l'épreuve de l'eau, du soleil et de l'air, dit la première.

— Et à moi une robe plus légère que le souffle, reprit la seconde.



— Songe à ma bourse et à mes pantoufles, lui cria la troisième.

— A mon meuble !

— A mon sachet !

— A mon écran !

— A nos colliers ! à nos fleurs !

Tout étourdie, Berthe se boucha les oreilles, tandis que ses persécutrices se rembarquaient sur la vague qui les avait complaisamment attendues. L'eau, couverte de frêles embarca-

tions, recommença à frémir, à s'agiter ; et, reprenant le chemin par où elle était venue, elle s'enfuit emportant avec elle les petites personnes, les lumières et toute la féerie.

Qui fut bien empêché en se retrouvant seule dans la caverne? Ce fut la pauvre Berthe. Elle, si gauche, si ignorante, comment pourrait-elle jamais venir à bout du moindre de ces travaux? La plus adroite travailleuse en eût été intimidée. Dans son désespoir elle sanglotait tout haut, et regrettait amèrement de n'avoir pas mieux profité des leçons qu'elle avait reçues. « Si je savais du moins faire quelque chose, disait-elle, mais je ne sais rien, rien au monde, et comment apprendre ici, sans aide, sans conseils ! »

— Aie bon courage, et l'aide te viendra, dit une voix qui semblait sortir du rocher. Berthe regarda et ne vit personne. La clarté du jour commençait à pénétrer par l'étroit et long soupirail. L'idée qu'elle n'était pas entièrement abandonnée lui rendit un peu d'énergie. « Oh ! qui que vous soyez, s'écria-t-elle en joignant les mains, ayez pitié de moi ! et j'apprendrai, je travaillerai ! »

La voix s'était tue. Berthe, décidée à faire les

plus grands efforts pour accomplir sa tâche, commença par examiner l'intérieur de sa prison. Le sable fin qui en formait le parquet était jonché de coquillages de toutes formes et de toutes couleurs, que les vagues y avaient sans doute apportés dans leurs capricieuses visites. Elle en découvrit de roses, de violets, de gris perle, de blancs comme l'albâtre, et bien qu'elle ne sût encore ce qu'elle en ferait, elle les ramassa soigneusement; puis elle leva les yeux vers la voûte de la caverne : à l'entrée du soupirail par où descendait la lumière, une araignée était occupée à tendre sa toile. Berthe admira pour la première fois l'étonnante industrie de l'insecte; elle le vit attacher ses fils aux aspérités de la pierre, les diriger vers un centre commun, ainsi que les rayons d'une roue, passer et repasser dessus en formant les mailles d'un réseau aérien merveilleusement régulier. Un peu plus bas, sur les plantes qui avaient pris racine dans la crevasse, des chenilles étaient aussi établies à l'ouvrage : elles filaient un tissu d'un blanc argentin plus serré que celui de l'araignée, et plus léger que le souffle; des points mats, semés de distance en distance, figuraient des broderies aux endroits faibles

que les chenilles avaient fortifiés en doublant les fils.

— Ah ! si j'avais seulement leur talent, soupira Berthe, j'aurais bien vite tissu la robe de cette fantasque petite fée !

Le mugissement des flots attira son attention vers une étroite ouverture qui donnait sur la mer. Là des herbes marines s'enlaçaient et formaient un épais grillage que l'eau ne pouvait franchir qu'aux plus hautes marées. Mais ce qui surprit Berthe, ce fut de trouver, mêlés aux herbes et collés au rocher, de longs brins de soie d'un vert brillant. Elle en tira plusieurs, et à son grand étonnement, ils amenèrent à leur suite une grosse moule, qui les avait filés à l'aide d'une sorte de pied ou plutôt de petite langue placée à l'entrée de sa coquille ; les fils sortaient par touffes et la liaient au rocher comme un vaisseau à l'ancre. Jamais Berthe n'avait vu ou rêvé rien de si merveilleux. Une fois qu'elle se mit à regarder, les prodiges se multiplièrent. Elle vit les pholades creuser la pierre et s'en faire une forteresse contre les plus terribles tempêtes. Elle vit passer l'argonaute agitant ses rames et déployant sa voile, jusqu'à ce que la venue de l'ouragan ou l'ap-

proche de l'ennemi le forçât à tout rentrer dans sa coquille et à faire sombrer sa légère nacelle. Elle vit les informes méduses battre l'eau de leurs longs cils frangés, qui réfléchissent la lumière, la brisent et se nuancent de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; et lorsque, émerveillée en même temps qu'éblouie de ce monde nouveau, dont elle ne soupçonnait pas l'existence, elle tourna les yeux vers l'intérieur de la caverne, elle la trouva encore plus triste et plus sombre qu'auparavant.

— Pourquoi Dieu m'a-t-il refusé l'adresse et la science qu'il accorde si généreusement à tant de faibles créatures? se demanda Berthe; elles savent sans avoir appris. Elles portent avec elles leurs ressources, et n'ont besoin d'aucun secours étranger pour se faire des filets, des maisons, des habits ; leur travail est toujours bien.

« Oui, mais jamais mieux, ajouta-t-elle après un moment de réflexion, tandis qu'avec l'intelligence on peut tout apprendre, et toujours apprendre, toujours perfectionner ce que l'on sait, toujours grandir, toujours monter. Oh ! l'intelligence vaut mille fois mieux que l'instinct ! et d'ailleurs est-ce un mal d'être obligé de s'en-

tr'aider, de demander aux autres de l'appui, des conseils, de recevoir et de donner à son tour dès qu'on en est capable ?

La pauvre enfant pensa, avec un redoublement d'amertume, à sa paresse, à son insouciance passée. Quelques heures d'observation et de solitude avaient mûri sa raison. Que n'eût-elle pas donné pour se retrouver libre et se voir entourée de visages bienveillants ! Fatiguée d'efforts de pensée si grands et si nouveaux pour elle, elle s'assit à terre, s'appuya sur le rebord du rocher, et s'endormit profondément ; mais ses idées continuèrent à suivre la même pente. Elle rêva que la caverne s'illuminait d'une clarté soudaine, et que les murs, si nus et si noirs, se couvraient de riantes images. Ici, une jeune fille travaillait près d'une fenêtre ouverte, qui laissait voir un beau ciel bleu, des plaines couvertes d'oliviers, les monuments d'une grande ville, et au fond la mer sillonnée de vaisseaux : mais toutes ces choses ne causaient aucune distraction à la petite travailleuse, qui continuait à ajuster de brillantes découpures d'or sur du velours. Ensuite venait une salle d'étude, où régnait un ordre parfait ; deux sœurs s'y essayaient sous les yeux de

leur mère, à des ouvrages d'adresse, à des œuvres de bienfaisance : elles imitaient ce



qu'elles avaient vu faire bien des fois, dans un but toujours pieux et toujours charitable. Plus loin des pensionnaires, dispersées dans un jardin, façonnaient des roses, des dahlias, des

œillets, s'inspirant de tant de charmants modèles qui s'épanouissaient sous leurs yeux. Tandis que les jeunes étourdies froissaient entre leurs doigts les pétales découpées pour y imprimer les délicates nervures du tissu des feuilles de rose, une jeune fille, assise à l'écart, étudiait jusqu'aux moindres détails des fleurs des champs, si jolies et si passagères, et les reproduisait par mille moyens ingénieux. C'était une branche d'aubépine fleurie, un bouquet de germandrée, que les amis et les poëtes appellent des « souvenez-vous de moi, » des pensées, le jasmin aux blanches étoiles, les clochettes pourprées qui s'ouvrent au printemps.

Là, une famille était réunie autour d'une table, et petits et grands exerçaient à l'envi leur industrie et leur adresse. Les plus habiles enseignaient aux ignorants, et la sœur aînée se faisait remarquer entre tous par l'air patient et doux avec lequel elle dirigeait les travaux, ne se lassant jamais d'expliquer, de reprendre.

La caverne était peuplée à perte de vue de groupes de jeunes filles, toutes travaillant avec ardeur, toutes joyeuses, toutes occupées.

— Qu'elles ont l'air heureux, soupira Berthe, que je voudrais leur ressembler !



A ces mots, les yeux se tournèrent de son côté, les figures s'animèrent et descendirent vers elle, chacune portant son offrande achevée ou commencée ; c'étaient des voiles brodés, des corbeilles à ouvrage, des bourses, des fleurs, des sachets et mille autres gracieuses fantaisies.

Elles s'approchèrent de l'enfant endormie et formèrent autour d'elle comme un brillant



anneau, d'où s'éleva un concert de douces voix, de paroles pleines de sympathie et de pitié.

— Voilà tout un grand mois, dirent-elles, que nous pensons à toi, que nous apprenons pour t'enseigner, pour te venir en aide.

— Je ne sais pas grand'chose, reprit l'une qui se détacha du groupe, mais ce peu est à ton service.

— Voyons si, à nous deux, nous pourrons contenter la vieille fée qui veut une bourse en filet.

Elle rassembla les brins de soie verte qu'avait filée dame la Moule, et elle dit à Berthe de les nouer et d'en former des mailles pareilles, en petit, à celles du filet de son père. L'enfant avait vu bien souvent travailler le pêcheur, mais elle avait à peine regardé comment il s'y prenait : tout à coup elle se souvint, et ses petits doigts, devenus agiles, passèrent et repassèrent si vite et si bien la navette que lui avait donnée sa petite institutrice, qu'en un clin d'œil, la bourse se trouva faite.

— Quel bonheur ! s'écria Berthe émerveillée.

L'huître lui fournit les perles et la nacre qui devaient imiter sur les pantoufles le reflet argentin de l'écaille des poissons.

— Mais comment venir à bout de faire une guirlande d'aubépine, dont l'eau de mer ne pourra ternir les fleurs, que les rayons du soleil ne pourront dessécher et qui ne se flétrira pas

à l'air? demanda-t-elle à sa charitable visiteuse.

— Ce qui semble le plus difficile, dit celle-ci, se trouve à l'essai plus facile qu'on ne pense. Et elle vida sur les genoux de Berthe une corbeille remplie des plus délicats coquillages ; il y en avait de blancs, de rosés, qui, partagés en deux, imitaient à s'y méprendre les pétales de la fleur de l'aubépine. Disposés avec goût le long d'une tige d'herbe marine, ils formèrent la couronne magique et inaltérable qu'avait demandée la fée.

Restait la robe brodée d'un tissu aussi léger que le souffle, et dont personne ne put deviner la façon. Berthe et sa compagne se demandaient comment fabriquer cette merveille? mais elles n'imaginaient rien ; enfin Berthe, dont l'esprit inventif se développait avec l'amour du travail, frappa joyeusement dans ses mains.

— J'ai trouvé ! dit-elle. Je connais des ouvrières qui font un tissu plus léger que l'air, des broderies dont on ne peut voir les points ; je défie mesdames les fées de deviner mon secret.

Elle réunit toutes les chenilles de la grotte et des environs, et les mit à l'ouvrage. Elles tra-

vaillèrent tant et si bien que la robe fut brodée et terminée le huitième jour [1].

Je vous laisse à penser ce qu'il fallut à Berthe de patience et d'adresse pour diriger ce singulier atelier de fileuses.

Après une telle réussite, satisfaire aux autres demandes n'était plus qu'un jeu. Des branches de corail rouge et blanc pointaient à fleur d'eau, n'attendant que la main pour les cueillir et en façonner des bracelets et de colliers.

Le huitième jour, Berthe rassembla ses richesses. Elle disposa avec coquetterie toutes ses commandes : la bourse en filet, la guirlande d'aubépine faite des valves minces et transparentes de l'anatiffe, une de ses plus jolies coquilles, la robe tissée sous sa direction par les chenilles, le sachet, l'écran, les colliers. Ses visiteuses avaient disparu : elle était restée seule.

Elle entendit la vague mugir. « Les voilà ! elles viennent ! » s'écria-t-elle. L'eau accourait

[1] Ceci n'est pas si fantastique qu'on pourrait le penser, un habitant de Munich est parvenu à faire filer par des chenilles, une robe entière, sans couture. Il l'a offerte à la reine de Bavière, qui l'a fait appliquer sur un transparent et l'a portée plusieurs fois.

en grondant. Le flot baigna ses pieds. Elle voulut se lever et fuir : mais elle ne put pas. Elle se sentit transie. Elle fit un violent effort, et en reculant, sa tête heurta la pierre. Elle ouvrit les yeux, et promena autour d'elle des regards effarés. Elle était couchée en plein air, sur le sable humide au pied du rocher. La marée montait, et à l'horizon une gerbe de rayons roses annonçaient le soleil levant.

Avait-elle la veille roulé au bas de la côte, et passé ainsi toute la nuit sur la plage? Avait-elle perdu connaissance ou rêvé?

Ni elle ni moi n'en avons jamais rien su, mais il est certain qu'à dater de ce jour elle changea et devint aussi active, aussi laborieuse qu'elle l'avait été peu jusqu'alors.

Peut-être Berthe rappellera-t-elle aux jeunes lecteurs et aux jeunes lectrices, les contes de leur première enfance, où de méchantes fées tenaient enfermées dans des palais de cristal de belles princesses, à qui elles donnaient à faire des tâches impossibles, ou qu'elles envoyaient, chaussées de souliers de fer, chercher dans une cruche trouée de l'eau à la fontaine de Beauté.

D'autres bonnes fées venaient au secours de

ces belles princesses, et avec leur baguette d'or applanissaient tous les obstacles.

Aujourd'hui ces fées bienfaisantes sont la patience et le travail.





PERSÉVÉRANCE

PREMIÈRE PARTIE

I

LES MARAIS SALANTS

Je ne peux pas le faire tenir! dit d'un ton chagrin un petit garçon de neuf à dix ans, qui venait de façonner tant bien que mal un vase en terre glaise, et qui essayait d'appliquer sur la terre humide le sable brillant

qu'il retirait par poignées du monticule sur lequel il était assis.

Son père leva la tête, regarda l'essai informe, puis se remit à tracer sur un grand parchemin étendu devant lui des carrés, des lignes courbes, et toutes sortes de compartiments, pareils à ceux qu'on découvrait dans la plaine, aussi loin que l'œil pouvait voir.

— Cela ne tiendra jamais ! reprit l'enfant, et c'est bien dommage. Il y a tant de jolies choses dans ce sable ! Tenez, papa, voyez ! voilà une toute petite coquille blanche, et une autre rosée, et toutes ces petites paillettes qui ont l'air d'or!

« Oh ! mais il faudra bien que cela tienne, dit-il encore, je recommencerai. »

Son père interrompit son travail, posa sa large main sur les cheveux blonds et bouclés de l'enfant, lui sourit avec tendresse, et dit :

— Dieu t'a-t-il déjà mis au cœur tant de constance, petit?

Le jeune garçon ne répondit pas : il était occupé à raffermir son vase qui menaçait ruine.

Au bout d'un moment, le père se remit à dessiner : il faisait le portrait du pays, avec ses casiers, ses creux, ses élévations régulières

façonnées en terre, et couvertes de petites montagnes rondes qu'on eût prises de loin pour des meules de blé, si leur blancheur qui reluisait au soleil, et l'odeur de violettes qui s'en exhalait, n'eussent averti les yeux et l'odorat que c'était ce qu'on nomme dans le pays des *vaches de sel.* De hauts monticules de sable, qui séparaient la mer des terres basses où l'on creuse les marais salants, ne laissaient apercevoir à l'horizon qu'une longue ligne d'eau bleue qui se confondait avec le ciel. Dans la plaine, le sol triste et nu n'offrait ni habitations, ni culture; de loin en loin, quelques herbes maigres, quelques plantes à tiges grêles qui plient et ne rompent pas sous l'effort du vent, tapissaient les sables d'une verdure jaunâtre.

Cependant l'homme poursuivait sa tâche, malgré l'ardeur d'un soleil brûlant, et l'enfant continuait à recouvrir son vase de la poussière brillante qui retombait toujours. Tout à coup le petit garçon frappa des mains et fit un saut de joie.

— J'ai trouvé un moyen, s'écria-t-il.

— Et quel est ton moyen, Bernard? demanda son père.

— Je prendrai une poignée de sel, je le ferai fondre à un grand feu de paille, je mettrai mon pot au milieu, et, en se refroidissant, le sel fondu fera dessus comme une croûte brillante.

— Qui t'a dit cela, enfant?



— Oh! je l'ai vu : l'autre jour, les paluviers, vous savez, père, ces hommes aux grands cha-

peaux qui ramassent le sel là-bas au fond des carrés, ils ont fait du feu avec les joncs qui recouvrent les petites montagnes de sel.

— Eh bien?

— Eh bien, il y avait tout à côté un petit tas de sel qui, après, s'est trouvé d'un seul morceau et tout brillant comme du verre.

— Essaye, dit le père.

L'enfant se leva joyeux, et descendit en courant vers les marais; mais, parvenu à mi-chemin, il s'arrêta surpris et émerveillé d'un spectacle nouveau pour lui. Une barque s'avançait au travers de la plaine comme si elle eût glissé sur la glaise qui garnit le fond des bassins; car Bernard n'apercevait point l'eau qui la portait : l'étroit canal, resserré entre deux chaussées, disparaissait entièrement. En une minute, le pays, tranquille et monotone, changea d'aspect comme par magie et se couvrit de gens affairés. Les femmes enlevaient les joncs de dessus les meules de sel; les hommes emplissaient de grands sacs et les chargeaient sur le dos des chevaux, qui partaient au grand trot, conduits par de petits garçons qui allaient et venaient le long des chaussées, du monceau de sel à la barque, avec une vitesse sur-

prenante. Il y avait aussi des gardes qui se tenaient autour des bassins avec de grands sabres



nus qui ôtèrent au petit Bernard l'envie d'approcher davantage.

Il retourna vers son père, qui roulait le dessin qu'il venait de terminer, et tous deux descendirent de l'autre côté des dunes, au bord de la mer qui montait. L'eau arrivait par va-

gues courant les unes après les autres, jusqu'à ce que la première, la plus grosse, atteignit le rivage, et y jeta sa longue frange d'écume, pour reculer le moment d'après, laissant derrière elle des milliers de petits courants qui ruisselaient autour des cailloux, bruissaient, entraînaient le sable, et mettaient à découvert des pierres marbrées, des coquillages de toutes formes et de toutes couleurs. L'enfant se pencha sur la plage : il n'avait pas assez de ses deux yeux pour voir tant de trésors, pas assez de ses deux mains pour en prendre. Son père ramassa une coquille dont l'intérieur nacré réfléchissait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; il l'examina longtemps, puis il tira de sa poche un petit marteau, et, frappant sur la coquille, il la réduisit en une poussière fine et blanche, qu'il enveloppa et serra soigneusement.

Durant ce temps, la mer montait toujours, et accourait plus furieuse et plus haute se briser aux pointes des rochers, menant avec elle un bruit si grand qu'il semblait qu'elle voulût tout détruire.

Bernard se serra contre son père. — L'eau va venir jusqu'à nous, dit-il.

— Ne t'effraye pas, enfant, car le Dieu fort

a enfermé la mer dans ses bornes et a dit au flot : « Tu viendras jusque-là, et ne passeras



pas outre. » Et, entre les œuvres du Tout-Puissant, certes ce n'est pas la moins admirable que la régularité avec laquelle les grandes eaux accomplissent tous les jours leur tâche.

— Leur tâche, père ! dit l'enfant.

— Oui, mon fils, Dieu ne créa aucune des

choses que nous voyons pour les laisser oisives ; mais chacune fait son devoir selon le commandement qu'elle a reçu. Les astres et planètes se travaillent à briller ; la mer s'agite et se travaille à produire sans relâche choses profitables ; la terre semblablement renouvelle tout ce qu'on jette en son sein, et le reforme derechef, tantôt sous une figure, tantôt sous une autre; et cela d'une si grande ardeur que, si on ne lui donne quelque semence, elle se travaillera à produire épines et chardons, plutôt que de demeurer oisive. Ainsi est-il de notre esprit, pour qui la loi de travail est la vie : c'est pourquoi il a été donné à l'homme de tout voir ici-bas, de tout admirer et de beaucoup comprendre.

En achevant de parler, le père de Bernard continua sa marche, la tête baissée, s'arrêtant de minute en minute pour regarder un caillou d'une forme bizarre, ou une pierre percée d'une multitude de trous, qui avaient servi de maisons à des êtres vivants, ou toute autre curiosité qui lui donnait à penser.

— Père, dit Bernard, je te vois toujours cherchant. Est-ce de l'or que tu veux trouver ?

— C'est plus et mieux que de l'or, répondit son père.

— Qu'est-ce donc? demanda l'enfant.

— Je te le dirai un jour, plus tard, quand ma tâche à moi sera près d'être accomplie, et quand toi, Bernard, tu seras un homme.

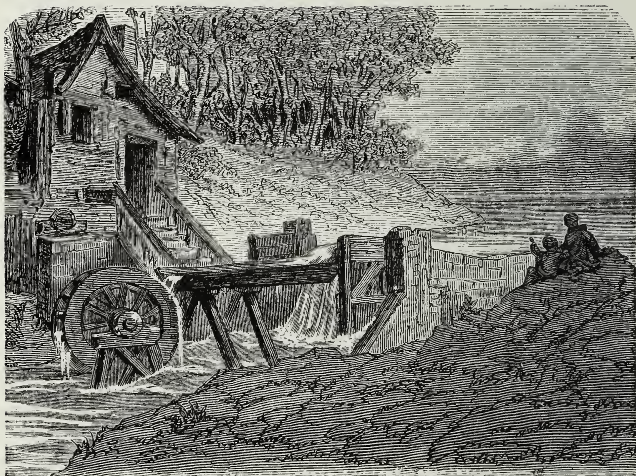
— Mais je suis grand, reprit le petit garçon, en se dressant sur la pointe des pieds; j'ai neuf ans, et tu m'as dit quelquefois que j'étais raisonnable pour mon âge.

— Nous verrons, dit le père en souriant, et, en attendant, pressons le pas, car nous avons encore bien du chemin à faire.

Ils quittèrent la plage et suivirent les bords d'un canal creusé dans les terres pour conduire la marée jusqu'à un moulin voisin.

— Vois, enfant, dit le père de Bernard, comment les hommes profitent, par gentille industrie, de cette ardeur de travail et mouvement que Dieu a mise dans les eaux. Voici venir la mer pour entrer dedans le canal; elle trouve la porte fermée, et ne jugeant serviteur plus secourable et plus propre qu'elle-même, elle pousse, ouvre, entre, et fait moudre le moulin pour sa bienvenue; et, quand elle s'en voudra retourner, elle fermera la porte derrière elle,

comme une bonne servante, afin de laisser le canal plein d'eau qui fera moudre le grain jusqu'à son retour.



Après plus de deux heures de marche, ils prirent un sentier à travers les vignes et se dirigèrent vers la ville de Saintes, dont on commençait à voir poindre les clochers à l'horizon.

— Père, voilà le bâton que tu as planté hier en passant par ici, dit l'enfant.

— Eh bien! est-il arrivé comme j'avais pensé? demanda le père.

— Oui ; la vigne qui jetait hier ses petits bras en l'air a pris le bâton, et s'est entortillée autour.



— Tu vois en cela, mon fils, la vérité de ce que je t'ai dit. Il n'est chose si frêle que Dieu n'ait pris doublement soin de la garder. Les arbres fruitiers gardent leurs fruits comme la mère ses petits enfants ; les raisins ont les pampres pour les couvrir ; les rosiers, des épines pour les défendre ; le froment est mieux vêtu que Salomon ne le fut jamais en sa gloire,

et les plus petits des poissons de la mer ont meilleure défense en leurs coquilles pierreuses que non pas la baleine.

Comme ils approchaient d'une allée de pommiers, ils virent un hérisson qui s'enfuyait tout chargé de petites pommes vertes qu'il avait amassées au bout de ses piquants, et qu'il emportait dans sa tanière pour s'en régaler à loisir.

Plus loin, des nuées de moineaux s'abattaient sur un verger dont les arbres étaient couverts de fruits.

— Les enclos et murailles ne peuvent empêcher que les petits oiseaux du ciel n'aient leur part, ainsi que Dieu l'a voulu, dit le père de Bernard.

Ils n'étaient plus très-loin de la ville, mais l'enfant se sentit las, et ils s'assirent sur un petit tertre à l'entrée d'un champ. Il y avait dans le sentier bon nombre de cailloux : Bernard en prit un, le regarda un moment, puis le rejeta à terre : son père le ramassa.

— Que te semble de cette pierre, Bernard? dit-il.

— Je la trouve cornue et mal plaisante à voir, répondit l'enfant.

— Et sur sa mine raboteuse, tu la rejettes ainsi sans aller plus avant. Prends garde, Bernard, ce n'est pas là l'esprit de science, qui ne s'arrête à la première vue, mais va fouillant et s'efforçant à deviner et connaître les causes de toutes choses, voire des cornes de la pierre. Et je te montrerai maintenant comment un esprit curieux et âpre au savoir aurait procédé à l'égard de cette dite pierre, et comment il aurait appris d'elle maint et maint secret.

Disant ceci, le père tira son marteau, brisa le caillou, et montra à son fils le dedans, qui était creux, cristallin, et garni de pointes luisantes, transparentes et fort belles.

— Oh ! c'est comme du diamant ! dit Bernard.

— Aussi s'en aide-t-on pour fabriquer verre et pierres artificielles ; ce dont je ne veux t'entretenir à cette heure, mais bien de la cause qui fait ces cailloux cornus, raboteux par le dehors et brillants par le dedans.

Tu sauras donc, Bernard, qu'il est un sel dans les herbes et plantes de la terre, qui, marié à ce qu'il rencontre, se vitrifie. S'il vient à pleuvoir en un champ après une longue sécheresse, l'eau fondra le sel de la terre et des herbes, et, courant le long d'un sillon, rencon-

trera quelque trou de taupe ou de souris, où elle se logera incontinent, se mettant en travail d'amasser terre autour d'elle, et de se retirer en petites gouttes au milieu, où, avec le temps, elle sera congelée comme tu vois; et le caillou, moulé sur la place où il se fait, sera bossu et terreux en dessus et limpide en dessous. Tiens désormais pour assuré, mon fils, que ce sont les terres et sels qui forment les pierres; comme aussi l'eau congelée loin de l'air et par mélange de sels, salpêtre, soufre, métaux, ou autres substances, fait le cristal, et le jaspe, et le rubis. Et cela est si vrai qu'il est telle pierre, bien connue des savants, qui tient encore en son centre une goutte d'eau, mobile et non congelée, mettant ainsi au grand jour la vérité de ce que je te dis.

— Comment as-tu su tout cela, père? demanda l'enfant.

— En regardant et songeant. Ainsi, quand ces pensées me vinrent en tête, je pris une boule de cristal qui était nette, ronde et bien polie; je l'examinai en l'air et j'y aperçus certaines étincelles et jets de lumière; et prenant pareillement une fiole pleine d'eau bien claire, j'y vis des bluettes ou étincelles semblables à

celles du cristal. Enfin je pris un morceau de glace et le regardai en l'air, et y découvris de même des petits feux brillants ; et me sembla que ces trois choses, l'eau, la glace et le cristal, avaient même parenté, et se ressemblaient en couleur, en pesanteur et en froidure. Mais je me laisse aller à te dire choses qui passent ton entendement, Bernard, sans penser que l'heure s'avance et que tu es las.

Il était nuit close lorsqu'ils atteignirent la ville. Le père de Bernard tira une clef de sa poche, ouvrit sans bruit la porte basse d'une petite masure située dans une rue étroite et sombre, monta les marches tortueuses, traversa la chambre où dormaient ses enfants et sa femme, et entra dans une petite tourelle ronde qui lui servait de laboratoire.

Là, il alluma sa lampe, déroula son parchemin, et s'établit à l'ouvrage, examinant les différentes parties de son plan, vérifiant au compas l'exactitude des distances, et mettant son dessin au net.

Il y avait plus de deux heures qu'il travaillait avec assiduité au milieu du silence de la nuit, lorsqu'il entendit un léger bruit pareil au craquement d'un meuble : il se dit que la séche-

resse de l'été travaillait le bois et le faisait se fendre et gémir. Au bout d'un moment, le bruit recommença, accompagné d'une petite toux étouffée. Cette fois, il se retourna et aperçut Bernard, assis derrière lui, sur le coin d'un bahut, occupé à remodeler le vase dont il avait apporté les débris dans sa poche. Tandis que son père le croyait couché, l'enfant s'était glissé tout doucement à sa suite et, sans prendre même le temps d'ôter son chapeau, il s'était



mis à l'œuvre. En se voyant découvert, il craignit d'avoir mal fait.

— Père, dit-il, je n'aurais pas pu dormir ; j'avais trop envie de finir mon vase aujourd'hui.

Son père se leva, s'approcha de lui, mais ne dit rien.

— Voilà qui est fini, dit l'enfant. Je vais m'aller coucher tout de suite. Ne sois pas fâché contre moi, bon père.

Il couvrit son vase d'un linge humide pour l'empêcher de sécher, et, revenant vers son père : — Ne veux-tu pas me bénir? dit-il.

— Si bien, mon fils. Et, se penchant sur lui, le père posa ses deux mains sur la tête de Bernard, fit une courte prière et le baisa au front ; après quoi l'enfant sortit.

II

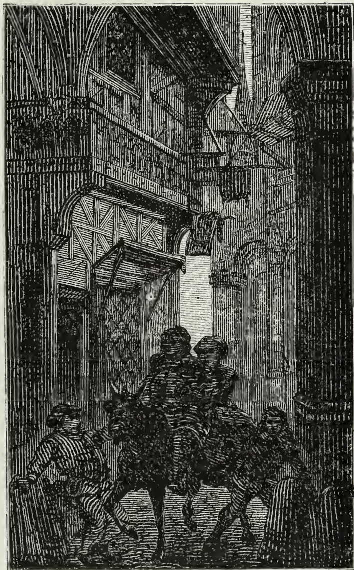
LA BOUTIQUE DE L'APOTHICAIRE

Le lendemain soir, le dessin était terminé, et le père de Bernard alla en chercher le prix. Il divisa la somme en deux parts, en mit une dans sa poche, et, gardant l'autre à la main, il entra chez plusieurs potiers et y acheta autant

de plats de terre, de pots et de terrines que Bernard en put porter. Quand l'enfant fut ainsi chargé, il l'envoya droit au logis, où il devait le rejoindre bientôt; puis, il s'achemina seul vers une ruelle qui descendait du centre de la ville aux bords de la rivière.

C'était une étrange rue, et comme on en voit encore aujourd'hui quelques-unes à Rouen, à Reims, à Saintes, dans nos plus vieilles cités de France. Trois personnes n'eussent pu y marcher de front. Les maisons à toits pointus, à façades bariolées d'ardoises, traversées de grosses poutres de bois sculptées, avançaient de quelques pieds à chaque étage, de manière à former une voûte inégale, qui ne permettait pas au soleil d'arriver en plein midi jusqu'au pavé humide et glissant. Quand quelque grave conseiller venait à passer, se rendant au palais sur sa mule et portant en croupe madame la conseillère, force était aux piétons de se ranger longtemps d'avance, sous peine d'être étouffés contre la muraille ou foulés aux pieds par le pacifique animal. Cependant, à l'époque de notre histoire, c'est-à-dire vers 1543, ce quartier était le plus populeux et le plus commerçant de la ville de Saintes.

A l'entrée d'une petite boutique de chétive apparence, quatre hommes causaient ensemble.



Ils s'écartèrent pour en laisser passer un cinquième qui semblait avoir à faire au maître du logis, car, en l'apercevant, celui-ci rentra précipitamment et se hâta d'allumer une chandelle. Quand l'intérieur fut assez éclairé pour laisser voir un crocodile empaillé, suspendu au plafond, des guirlandes d'herbes séchées, et une quantité de bocaux de toutes formes et de toutes couleurs, rangés sur des planches, le dernier venu montra du doigt plusieurs vases. A mesure qu'il les désignait, le marchand, sans demander autre explication, s'empressait de les atteindre; il en tirait des liqueurs noires, bleues, rouges, dont il emplis-

sait de petites fioles. L'étranger fit ensuite de même une inspection silencieuse des tiroirs étiquetés de noms bizarres, et, à chacun de ses signes, l'apothicaire y prenait des poudres, qu'il pesait, enveloppait et ficelait soigneusement. Ensuite, il poussa fioles et paquets vers son silencieux acheteur, qui déposa en échange sur le comptoir deux piles d'écus.

A peine l'étranger était-il parti qu'un gros homme en veste blanche, qui avait assisté à ce marché muet, s'écria :

— Par ma foi, je ne vis jamais plus grand fou que celui-ci! Depuis tantôt dix ans qu'il se consume à vouloir faire de l'or, il a quasi affamé ses enfants et sa femme. Ne vous faites-vous pas conscience, maître Nicaise, de lui vendre si cher vos méchantes drogues, quand il n'y a pas de pain chez lui?

— Et quand il n'a pas de quoi payer son huile et sa chandelle, dit d'une voix grêle l'épicier du coin.

— Il ne me siérait pas m'inquiéter des affaires domestiques de mes pratiques, répondit l'apothicaire d'un air discret. Maître Palissy est un brave homme, qui m'a toujours payé sans trop tarder ce qu'il m'a pris ; et, quant

à sa manière de dépenser son argent, chacun est juge pour soi, et cela ne me regarde pas.

— Fi ! maître Nicaise, vous n'avez pas d'humanité pour un sou vaillant, reprit du plus haut de sa tête l'épicière, qui venait d'entrer. C'est à fendre le cœur de voir la misère de la pauvre femme de ce fou. Elle n'a plus de quoi se vêtir, et, comme je le lui disais encore ce matin, quand elle est venue me demander du sel à crédit, il n'y a pas moyen d'avancer de la marchandise à des gens qui n'auront peut-être demain ni feu, ni lieu.

— Qui se nourrissent on ne sait comment, ni de quoi, dit l'homme en veste blanche ; car, voilà plus d'une semaine que je ne leur ai vendu du pain.

— Faites donc crédit à des va-nu-pieds, ajouta l'épicier, à des gens en guenilles qui s'avisent de faire les fiers !

— A un homme qui passe devant notre boutique sans seulement ôter son bonnet ! dit la femme.

— C'est qu'il a peur que le fond lui en reste à la main, ajouta le mari d'un air facétieux.

— Eh bien, vous en direz ce que vous voudrez, dit un grand homme maigre, qui n'avait pas encore desserré les dents; moi, je sais ce que je sais; et ceux qui refuseront de prêter leur marchandise ou leur argent à Bernard Palissy en seront peut-être plus marris que lui un jour.

— Tiens! que dites-vous donc là, maître Nicolas? s'écria l'épicière.

— Quand je te disais, femme, qu'il finirait peut-être par faire de l'or, après tout! dit l'épicier. Ce serait dur pourtant de perdre une pratique au moment où elle peut vous faire gagner gros.

— Votre maison est si proche de celle de maître Palissy que vous devez mieux savoir ce qui en est, compère Nicolas, dit le marchand de drogues.

— Et vous allez nous dire ce que vous en savez, reprit la femme.

— Il y en a qui disent qu'il est sorcier, ajouta l'épicier.

L'homme maigre se leva et prit une pose d'orateur au milieu du cercle, qui se serrait autour de lui pour mieux entendre. — C'était la nuit de la Saint-Jean, dit-il, il y a tantôt deux

mois, il faisait un temps, oh! mais un temps de sabbat.

— Mouchez donc la chandelle, maître Nicaise, dit l'épicière; on n'y voit goutte.



— Avec ça que la flamme tourne au bleu, reprit l'épicier. C'est qu'on conte de si terribles traits de ces faiseurs d'or, que rien que d'y penser on se sent tout drôle.

— Maître Nicaise, allez donc fermer la porte de votre boutique, dit le conteur. Il fait un vent

terrible, et d'ailleurs je n'aime pas à discourir de ces choses-là les portes ouvertes.

— Et vous avez raison, compère, repartit maître Nicaise.

La porte de la boutique fermée, et chacun bien établi sur son escabelle, maître Nicolas commença :

— Je vous disais donc que c'était par une nuit tempêtueuse, une de ces nuits de bourrasque où l'on entend toutes sortes de bruits, où les arbres se tourmentent et geignent sous le vent comme s'ils se voulaient rompre, où la rivière court et bat ses rives comme une furieuse : je m'étais déjà trois fois tourné et retourné en ma couche, et ne pouvais m'amener à dormir, ni à clore mes yeux une minute, quand un coup de tonnerre fit trembler la maison du haut en bas ; et un peu après, je sentis une forte odeur de soufre et de brûlé, et pensai que peut-être le toit flambait. Si bien que, sans plus tarder, je montai à toutes jambes au grenier ; mais, ne voyant point traces de feu, je m'en allais redescendre, quand il me vint en pensée de regarder un peu quelle mine avait le ciel. Je mets la tête à la lucarne, et je vois... oh ! rien que d'y penser, mon sang

se fige ! je vois dans le jardin de maître Palissy, juste en face, une espèce de diable qui se démenait devant une grande fournaise rouge, et peut-être dedans, pour ce que j'en sais, car je fermai les deux yeux et n'en voulus voir davantage.

— Le poltron ! murmura l'épicier entre ses dents.

— Et comment ce diable était-il fait? demanda l'épicière. Avait-il des cornes et une queue?

— Pour la queue, je n'en sais rien, mais pour les cornes il en avait et de terriblement longues, qu'il remuait de haut en bas, et avec lesquelles il attisait le feu.

— Et après? reprit la femme.

— Patience, dit l'homme; quand je rouvris les yeux petit à petit, je ne vis plus le diable, mais j'ouis comme une voix qui poussait des soupirs et des gémissements, et c'était la voix de maître Palissy aussi sûr que je suis en vie.

— Voyez un peu ! interrompit l'homme en veste blanche.

— Il était en conférence avec le diable ! dit la femme de l'épicier.

— N'interrompez donc pas toujours, dame Claude, reprit l'apothicaire.

— Je vis encore comme une grande fumée blanche, poursuivit maître Nicolas, et au milieu



il y avait un géant haut d'au moins vingt pieds, et dont je voyais l'ombre sur le mur. Il tenait

à la main quelque chose que je ne pus pas trop distinguer, puis il se baissa, et je ne vis plus rien; mais j'ouis encore la voix de maître Palissy qui disait : Je n'ai donc pas perdu mes sueurs et mes peines. Encore un peu de patience et le grand œuvre sera accompli!

— Êtes-vous bien sûr qu'il ait dit *le grand œuvre*, maître Nicolas? demanda l'apothicaire.

— Sûr.

— C'est toujours comme cela que les faiseurs d'or appellent leur sorcellerie, reprit l'épicier d'un air capable.

— Du tout, du tout, c'est la pierre phi... phi... *phisolophale* qu'ils disent, interrompit sa femme.

— La pierre philosophale, dame Claude, et non *phisolophale,* reprit gravement maître Nicaise.

— Tant y a que votre histoire pue le fagot, maître Nicolas, dit le boulanger. Il n'en faudrait pas tant pour faire brûler maître Palissy en place publique.

— Qui en aurait le cœur? dit l'apothicaire; un homme si simple!

— Il n'en a pas moins commerce avec le

malin esprit, dit l'autre; comptez que c'est Satan en personne qui lui apprend à faire de l'or.

— Avez-vous vu comme il en avait ses poches pleines aujourd'hui? dit l'épicier.

— Et il a payé maître Nicaise ici, qui ne dit mot, en beaux doublons à la rose, reprit le boulanger; en beaux écus d'or au soleil. Sentent-ils le soufre, hein, voisin?

— Peut-être qu'il n'en retrouvera plus un seul dans son tiroir demain, ajouta l'épicière; car ce qui vient du diable retourne tout seul au diable, comme dit le proverbe.

— Vous en croirez ce que vous voudrez, mes compères, reprit maître Nicaise; mais moi qui vous parle, je ne crois pas qu'on puisse faire de l'or avec ou sans le diable.

— En voilà bien d'un autre! dit maître Nicolas; comme si nous n'avions pas tous entendu parler de Maigret le Magnifique, qui était un homme savant et expérimenté en ces sortes de choses, et qui a tenu sa lampe allumée pour faire de l'or plus de vingt années de suite. Il avait quasi trouvé le secret, quand sa lampe s'éteignit par les malheurs de nos guerres civiles.

— C'est du moins ce qui lui plut à dire, interrompit maître Nicaise.

— Et le sieur de Courlange, le valet de chambre du roi, qui s'est vanté d'apprendre au roi son maître à faire de l'or et de l'argent; et, ainsi qu'on me l'a conté, il apporta au roi deux fioles pleines d'eau claire comme eau de fontaine : dès qu'on mettait une aiguille ou autre pièce de fer en l'une desdites fioles, l'aiguille devenait couleur d'or, et le fer trempé en l'autre fiole devenait couleur d'argent.

— Et, toutefois, la chose se pouvait encore faire par tromperie, dit maître Nicaise.

— Voilà qu'il se fait tard, reprit l'épicier; et si vous m'en croyez, mes maîtres, nous irons nous coucher, car la nuit s'avance et nous avons beaucoup prolongé la veillée.

Personne n'étant d'un avis contraire, le cercle se dispersa, et chacun regagna son logis à travers les rues désertes de la ville. En passant devant la maison de Bernard Palissy maître Nicolas frissonna, car une lumière solitaire brillait encore, malgré l'heure avancée, dans la petite tourelle qui flanquait un des angles de la vieille masure.

C'était là que Palissy veillait. Assis devant une table, la tête appuyée sur ses deux mains, il contemplait, à la lueur de la lampe, des débris de poterie étalés devant lui. Il y en avait d'un rouge mat, d'autres d'un jaune terreux, d'autres noirâtres comme la terre dont



ils étaient façonnés; mais aucune de ces poteries n'avait ce lustre brillant et varié de couleurs auquel nous sommes accoutumés. Les vernis n'étaient pas encore inventés, et les vases de terre, d'une fabrication grossière et imparfaite, communiquaient un goût désagréable à tout ce qu'ils contenaient.

Bernard Palissy prenait ces fragments un

à un; il en examinait le grain; quelquefois, il les humectait de sa langue pour en mieux distinguer la saveur. Il tira ensuite de sa poche plusieurs fioles et paquets, et fit des mélanges de poudre et de liqueur, qu'il étendit avec un pinceau sur les morceaux de vases brisés.

L'horloge de la ville sonna une heure du matin. Palissy alluma une lanterne, éteignit sa lampe, sortit sans bruit de son cabinet, en referma soigneusement la porte derrière lui, et entra dans la chambre où sa femme et ses enfants étaient endormis. Il s'arrêta au pied du lit des petits, et, comme la lueur de la lanterne éclairait leurs figures pâles, leurs bras et leurs mains amaigris, son cœur se serra et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Ne suis-je pas cause de leurs souffrances? se dit-il; n'ai-je pas bien mérité les reproches que ma femme m'a faits ce soir à mon retour? Et n'avait-elle pas raison de briser ces poteries qui lui semblent la cause de ma ruine, et sur lesquelles je fonde, moi, tout l'espoir de l'avenir? Et si je me trompais, si je les réduisais à la mendicité, et moi au désespoir! si tant de recherches et de labeurs

étaient inutiles! Mais non : j'entends en moi une voix qui me crie : « Persévère! rien ne



s'atteint sans effort et sans peine. Marche toujours, un sentier inconnu s'ouvrira dans la montagne! »

III

LES VISITES

Le lendemain matin, au point du jour, toute la famille était sur pied; les enfants s'aidaient mutuellement à s'habiller, tandis que leur mère, oubliant sa colère de la veille, ou cherchant peut-être à la faire oublier, apprêtait le déjeuner



de son mari. Elle posa devant lui un grand bol de lait.

— Il n'y a que juste de quoi payer le boucher et l'épicier, qui ont eu tant de peine à nous faire crédit ces huit derniers jours, dit-elle, en recomptant la petite somme que son mari lui avait remise la veille au soir.

— Voilà encore deux écus d'or que je gardais par devers moi, reprit Palissy avec un soupir. Prends-les, femme, mais tâche d'économiser là-dessus de quoi acheter un livre à notre Bernard. Il est l'aîné, et il est juste que nous lui donnions la sagesse qui passe richesse. L'enfant a le cœur tourné au savoir; il écoute et regarde attentivement toutes choses, et qui sait ce qu'avec l'aide de Dieu il pourra devenir un jour ?

— Dieu le garde de devenir un songe-creux, comme il n'advient que trop souvent à ceux qui en savent si long ! murmura entre ses dents la femme de Palissy. Qu'il apprenne un honnête métier et qu'il s'y tienne, et ni lui ni les siens ne manqueront de pain.

Elle prit les pièces d'or que son mari lui tendait.

— Encore huit jours de vie, dit-elle, et après?

— Après, Dieu y pourvoira, femme, dit Palissy.

Il se dirigea vers son cabinet; mais, comme il allait y entrer, on frappa rudement à la porte de la maison.

— Qui peut donc venir si matin? dit la femme; depuis plus de deux mois personne ne nous a fait visite.

— Quelque créancier qui a besoin d'argent, reprit Palissy.

Un des enfants avait couru ouvrir : l'épicier entra.

— C'est vous, maître Claude? dit la femme, j'allais justement vous porter les vingt deniers que nous vous devons.

— Ne vous en mettez point en peine, ma chère dame; à votre aise, et usez-en comme il vous plaira. Notre boutique est à votre service. Ce n'est pas cette bagatelle qui m'amène. J'aurais seulement un petit mot à dire à votre mari, à maître Palissy que voilà; et si vous avez besoin de quelque chose, passez chez nous, vous trouverez ma femme toute prête à vous servir.

Resté seul avec Palissy, qui ne savait à quoi attribuer cette obligeance inaccoutumée, l'épicier toussa, se moucha, toussa encore, et finit par dire :

— Maître, combien peut vous rapporter bon an, mal an, ce que vous savez?

— Quoi! mon état de peintre sur verre? reprit Palissy; mais cela dépend des temps. Depuis les troubles, les commandes sont peu nombreuses et les gains sont petits.

— A d'autres! dit l'épicier d'un air fin. Vous ne m'en donnerez pas à garder, à moi. Je sais que vous gagnez gros; mais il n'y a pas longtemps, deux mois au plus. Vous voyez que je suis au courant!

Palissy le regarda d'un air étonné.

— Je ne comprends pas, dit-il. Puis, s'imaginant que l'épicier voulait parler de la carte des marais salants qu'il avait dressée tout dernièrement par ordre du gouverneur de la province : En effet, reprit-il, mon dernier travail m'a plus rapporté que les autres, mais je l'ai fait à contre-cœur.

— En vérité! dit maître Claude en ouvrant de grands yeux.

— Oui; je pensais à ce qui pourrait s'ensuivre.

— Et qu'est-ce donc qui pourrait s'ensuivre?

— De nouvelles vexations, un surcroît de misère pour le pauvre peuple.

— Bah ! vraiment?

— Il y a déjà bien assez d'impôts sans augmenter encore la gabelle[1], cette maudite invention pour ôter à la nourriture du pauvre son goût et sa saveur. Penser qu'un homme ira en prison pour avoir ramassé plein le creux de sa main du sel que la mer jette au rivage! Cela n'est-il pas affreux?

— C'est bon, c'est bon; mais ne croyez pas me donner le change, maître Palissy. Vous savez tout aussi bien que moi ce que je veux dire; et, pour trancher net, combien me demandez-vous pour être de moitié dans vos profits?

Cette fois Palissy le regarda de l'air du monde le plus stupéfait.

— Dans mes profits? répéta-t-il.

— Eh! oui. Ne sauriez-vous établir la balance de vos profits et pertes, et me dire rondement et bellement ce que vous voulez pour vos peines;

[1] On nommait ainsi l'impôt sur le sel, établi vers le milieu du quatorzième siècle, par Philippe le Long, et qui n'exista d'abord que dans quelques provinces, d'où il s'étendit par toute la France, y causant de grands troubles et soulèvements, car les peines contre ceux qui cherchaient à éluder le payement de l'impôt sur le sel étaient extrêmement sévères.

car, à vous parler franc, je n'entendrais rien à vos fourneaux et à toute votre cuisine infernale : soit dit sans vouloir vous offenser, maître Palissy, bien au contraire. Je sais que vous êtes un savant homme, et qu'il vous sied mieux traiter avec des esprits qu'à moi qui suis un homme simple et sans malice. Je vous laisse donc votre secret ; vous ferez l'or sans que je m'en mêle, et nous partagerons.

A la fin de ce discours débité tout d'une haleine, et avec plus d'aplomb que maître Claude n'en avait d'ordinaire, Palissy ne put retenir un éclat de rire.

L'épicier en perdit contenance, mais l'arrivée d'un second visiteur lui rendit toute sa présence d'esprit. C'était maître Nicaise, qui, après un coup frappé le plus doucement possible à la porte de la rue, se faufila dans la chambre, avant qu'on eût pu se douter de sa venue.

— Je vous apporte certaine poudre dont vous serez, je crois, bien aise d'essayer, maître Palissy, dit-il d'un ton doucereux en jetant un regard inquiet sur l'épicier. Nous passerons, si vous voulez, dans votre laboratoire, et vous en jugerez.

Il essayait d'entraîner Palissy ; mais l'épi-

cier, se mettant entre eux d'eux, s'écria :

— Tout beau, mon compère! je ne me lais-



serai pas éconduire de la sorte. Vous avez beau faire le fin, maître Nicaise ; j'étais ici avant vous, et il ne vous sied pas de venir sur mes brisées.

— Or ça, mes maîtres, pourrais-je savoir tout de bon ce que vous me voulez? demanda Palissy.

— C'est assez clair, j'espère, reprit l'épicier : je vous l'ai déjà dit.

— Et vous? reprit Palissy, en se tournant vers l'autre.

— Moi ? je venais...

— Il venait vous faire les mêmes propositions que moi, j'en suis sûr, interrompit l'épicier; mais maître Nicaise a beau cacher son jeu, je n'en serai pas dupe, et puisque je suis le premier venu, c'est avec moi qu'il faut vous expliquer d'abord.

— Ah çà! est-ce tout de bon que vous me croyez le don de faire de l'or? demanda Palissy; ou bien est-ce seulement que vous voulez rire et vous gausser de moi?

— Nous ne vous demandons point votre secret, dirent à la fois les deux hommes, mais une part dans vos gains, et rien de plus.

— Si vous me parlez sérieusement, je vous répondrai sérieusement, reprit Palissy, et vous ferai ma confession de bonne foi. Il est bien vrai que, tout jeune encore, je m'empoisonnai l'esprit de livres pernicieux, qui me donnèrent à penser que l'or se pouvait faire et fabriquer par mains humaines; et, à cette fin, je me mis à gratter la terre et à fouiller jusqu'au fin fond de ses entrailles pour surprendre et singer les mystères de la formation des métaux. Mais il advint que Dieu prit en pitié ma peine et mes labeurs, et permit qu'en cherchant ce qui n'était que mensonge et folie, je trouvasse des vérités

mille fois plus précieuses et plus délectables que l'or. Je connus comment l'eau et les sels, se congelant, formaient pierres opaques et cristallines, comment les bois et les herbes se pouvaient réduire en pierre avec le temps, comment les coquilles marines se trouvaient aux lieux les plus éloignés de la mer, et faisaient à elles seules de hautes montagnes et des bancs entiers de rochers. J'assistai à toutes ces merveilles le cœur gros d'admiration, et, à chaque nouvelle découverte, je tombais la face contre terre, et ne pouvais me lasser d'adorer le Vivant des Vivants, le Dieu qui tient le monde en sa main. J'appris ainsi, de science certaine, que l'or, l'argent et tous les métaux sont œuvres divines. Tout ce qu'il est donné à l'homme d'en pouvoir faire, c'est d'en tirer les souillures, de les purifier et examiner, et en façonner telles espèces de vases ou monnaies que bon lui semble : de même qu'aux cueillettes et culture des semences; car c'est à l'homme de trier le grain d'avec la paille, le son d'avec la farine, et de la farine en faire du pain, et de pressurer les grappes pour en tirer le vin ; mais c'est à Dieu de leur donner le croître, la saveur et la couleur. Voilà, mes maîtres, ce que, dans mon

humble sagesse, je tiens pour sûr et véritable.

— Toujours est-il que vous nous baillez là plus de paroles que de raisons, maître Palissy, reprit l'épicier ; et je sais qu'en croire pour mon compte.

— Quant à moi, maître Palissy, ajouta l'apothicaire, je vous dirai seulement que je pourrais nommer plus d'un grand seigneur, voire juges et magistrats de cette bonne ville de Saintes, qui besognent en alchimie, comme chacun sait, quoique personne ne se soucie de le dire haut, et qui parlent plus franchement que vous.

— Dites au plus brave d'iceux, répondit Palissy, qu'il pile une noix, j'entends la coquille et le noyau, et que, l'ayant ainsi pulvérisée, il la reforme entière et complète par le pouvoir de son alchimie ; alors dirai-je qu'il peut faire or et argent. Mais, attendant la preuve, j'affirme que le poisson qui, de la sueur de son corps, fait sa coquille de couleur de perle et d'un poli aussi brillant que l'escarboucle, sait faire ce que les alchimistes ne sauront jamais faire.

— Est-ce là tout ce que vous avez à nous donner, maître Palissy, en échange de l'argent comptant que je vous apportais? dit l'épicier,

en faisant sonner un sac d'écus qu'il avait tenu caché dans sa barrette.

— Je vous ai confessé la vérité, répliqua Palissy. Je n'ai plus rien à dire.

— Pensez-y à deux fois, maître, reprit l'apothicaire, avant de nous renvoyer mal contents. Nous savons déjà trop de choses pour nous en dire si peu.

— Comme si vous ne lui vendiez pas les drogues dont il se sert pour invoquer le diable ! ajouta l'épicier ; comme si on n'avait pas vu et entendu chez lui le malin esprit !

— Il ne dit que trop vrai, maître Palissy, ajouta Nicaise, en baissant les yeux. Songez, je vous en conjure, que les temps où nous vivons sont mauvais, et qu'un ami vaut mieux qu'un ennemi.

— Je vous ai répondu, reprit Palissy, et il n'est pas de menace qui me pût faire mentir.

— Encore une question, dit l'épicier, une seule, et nous saurons à quoi nous en tenir. Que faisiez-vous la nuit de la Saint-Jean, il y a tantôt deux mois?

— C'est mon secret, dit Palissy, et je ne vous reconnais pas le droit de m'interroger.

— Hein, l'avais-je pas dit? s'écria l'épicier

en fureur. C'est son secret! Eh bien, gardez-le votre secret! mais vous vous repentirez de nous avoir dupés.

— Je n'ai point voulu vous duper, mais vous éclairer; et si je n'y ai réussi, du moins y ai-je mis bon vouloir. Mon secret n'est point celui que vous croyez, et si j'étais passé maître en l'art de faire de l'or, encore n'en voudrais-je user, estimant que mieux vaudrait une peste, une guerre, une famine en France, que non pas six hommes qui sussent faire de l'or. Et je vous dirai une histoire à ce propos, si vous avez patience et loisir de l'entendre.

Ceux qui ont lu rapportent qu'un roi, ayant trouvé quelques mines d'or en son royaume, employa la plus grande partie de ses sujets à tirer et affiner l'or desdites mines : ce qui fut cause que les terres demeurèrent en friche, et que la famine commença en ce royaume. Mais la reine, qui était prudente et émue de charité envers le pauvre peuple, fit faire secrètement des chapons, des poulets, des pigeons, et autres viandes de pur or; et quand le roi voulut dîner, elle lui fit servir ces viandes d'or, dont il fut tout joyeux, car il ne comprit pas d'abord à quoi la reine tendait; mais voyant qu'on ne lui

apportait point d'autres choses à manger, il commença à se fâcher. Sur quoi, la reine le supplia de considérer que l'or n'était pas nourriture, et que mieux valait employer ses sujets à cultiver la terre, qui jamais ne se lasse de produire et donner, que non pas à chercher l'or qui ne rassasie ni la faim, ni la soif, et qui n'est rien que par l'estime qu'en font les hommes, laquelle estime se changerait bien vite en mépris, si une fois l'or était en abondance. Et m'a toujours semblé que cette reine pensait et parlait de bon sens.

— N'êtes-vous las d'écouter cet éternel discoureur, maître Nicaise? dit l'épicier. Pour moi, j'y renonce, et promets que je lui revaudrai quelque jour son *bon vouloir*, comme il l'appelie.

— Vraiment, vous avez tort, maître Palissy, dit l'apothicaire ; il pourra vous en coûter gros.

— Un sorcier qui fait le discret! vociféra l'épicier : un méchant magicien qui s'en va par les rues honteux et la tête baissée ! un faiseur de maléfices qui a commerce avec le démon!

Et il sortit en menaçant du poing Palissy, tandis que l'apothicaire répétait à demi-voix,

d'un ton plus contenu : Il pourra vous en coûter cher, maître Palissy.



Les deux hommes venaient de partir, quand la porte se rouvrit doucement ; une tête blonde et bouclée se montra, et une voix argentine dit : Père, puis-je entrer?

Palissy fit signe que oui, et Bernard vint se jeter dans ses bras. — Que te disaient donc ces méchants hommes, père ? demanda-t-il.

— Ce ne sont pas de méchants hommes, mais des hommes ignorants, mon fils.

— Père, je voudrais apprendre, dit l'enfant ; je voudrais savoir beaucoup de choses comme toi. Quand donc m'apprendras-tu à lire ?

— Bientôt, Bernard; mais, en attendant, nous étudierons ensemble dans le grand livre ouvert à tous : je veux dire la terre et le ciel, car il est donné à tous de connaître et de lire ce beau livre.

SECONDE PARTIE

V

LE RETOUR AU LOGIS

Cependant, les années se passèrent, et Bernard grandit : il était le fidèle compagnon de son père dans toutes ses courses.

Un jour que Palissy se trouvait retenu dans une ville où il était allé pour affaires, Bernard prit les devants, impatient de revoir un peu plus tôt sa mère et ses frères, qu'il avait quittés depuis une quinzaine. Mais, en approchant de la maison, il n'aperçut personne à la fenêtre : pas un marmot sur le seuil, pas un cri joyeux qui lui souhaitât la bienvenue. Il pressa le pas, poussa la porte, qui céda sans résistance, et, comme il montait rapidement l'escalier, il entendit une voix qui disait :

— Mère, ne veux-tu pas nous donner du pain? voilà si longtemps que nous n'avons mangé! Mère, réponds-nous!... Pourquoi donc ne nous réponds-tu pas?

Bernard franchit d'un saut les marches, et en le voyant entrer, les enfants poussèrent un cri de joie.



— C'est le grand frère qui nous apporte à manger! s'écrièrent-ils.

Bernard tira de sa poche un morceau de pain noir, le leur donna, et courut à sa mère, qui était étendue sans connaissance sur une paillasse, dans le coin le plus obscur de la chambre. Il prit sa main humide et froide, s'agenouilla



près d'elle, lui souleva la tête, et approcha de ses lèvres un flacon d'eau et de vin qu'il portait sur lui. Peu à peu elle revint à elle : elle le

regarda, referma les yeux, puis les rouvrit de nouveau.

— C'est toi, Bernard! Dieu t'envoie à notre aide. Prends soin des petits, car je me sens mal.

— Ayez bon courage, chère mère! dit le jeune garçon. Mon père revient.

Sa mère secoua tristement la tête.

—Il sera ici demain, peut-être même ce soir, continua-t-il.

— Et quand il y sera, dit sa mère, se ranimant tout à coup, que fera-t-il? N'est-ce pas sa folie qui nous a réduits où nous en sommes? N'a-t-il pas jeté le pain que Dieu lui mettait à la main? Au lieu de vivre honnêtement de son métier de peintre, n'a-t-il pas mieux aimé suivre ses rêveries, au risque de s'attirer mauvais renom, et de passer pour sorcier?

— Ceux qui parlent mal de mon père ne le connaissent pas, dit fièrement Bernard.

— Mais moi qui le connais, je dis qu'il nous sacrifie tous à ses visions!

Bernard garda le silence un moment ; puis il reprit : — Je croyais qu'il vous avait donné tout ce qu'il avait d'argent avant de partir, mère.

— Oui, mais cet argent combien a-t-il duré?

ce méchant Claude, qui en veut toujours à votre père, je ne sais pourquoi, est venu avec l'apothicaire Nicaise, aussitôt après votre départ; ils ont apporté un long mémoire de drogues, et comme l'argent ne suffisait pas à tout payer, ils ont pris les meubles.

A ce moment, les enfants, dont la faim n'était qu'à demi satisfaite, revinrent se presser autour du grand frère, en criant : — Du pain! encore du pain!

Bernard se dégagea de leurs petites mains; il sortit et revint au bout d'un quart d'heure, apportant du pain, du vin et une tasse de bouillon. Sa mère, dont les souffrances venaient d'épuisement, se sentit mieux après avoir mangé; et les enfants recommencèrent à sauter et à gambader autour de la chambre, sans se rappeler les privations de la veille, et sans songer qu'elles pouvaient recommencer le lendemain.

Il n'en était pas ainsi de Bernard : il pensait tristement et sérieusement à la misère présente et aux maux à venir. Il lui semblait qu'en l'absence de son père, c'était à lui à protéger et à nourrir la famille. Comme l'aîné il le devait, et comme bon fils et bon frère il le voulait. Mais

le moyen? C'était là le difficile. Il avait pourtant un projet, et il résolut de le mettre de suite à exécution.

Il alla trouver un potier chez lequel son père avait souvent acheté des vases de terre, et il lui proposa de le prendre en apprentissage.

— Je travaillerai comme deux ouvriers, dit-il, et vous me payerez comme un seul.

Mais cette proposition ne convenait point au maître potier qui ne voulait rien débourser. Enfin, il fut convenu, non sans peine, que Bernard serait nourri et qu'on lui permettrait d'emporter sa portion chez lui soir et matin. Il avait même obtenu, à compte de la première journée, les provisions qui avaient ramené la vie et la joie dans la maison.

Le lendemain, il alla se mettre à l'ouvrage, le cœur content, et il montra dans tout ce qu'il fit tant d'intelligence et de zèle que le potier, ravi de son marché, lui donna double ration. Le soir, il n'y avait presque plus traces des désastres de la veille. La mère avait commencé à travailler à l'aiguille : les petits, bien repus, étaient redevenus roses, et jouaient gaîment. Bernard seul était un peu pâle; mais son visage avait une expression de bonheur impossible à

décrire. Assis à terre, au milieu du groupe des enfants, il en tenait deux sur ses genoux, et s'occupait gravement à découper un cheval pour le troisième, quand la porte s'ouvrit tout à coup : le père entra. Il avait l'air rayonnant ; ses yeux brillaient : il alla droit à la table, et y déposa un paquet.

— Qu'est-ce donc, père? demandèrent à la fois tous les marmots. Que nous rapportes-tu?



— Je parierais que je devine, dit le plus petit des enfants. C'est un joujou de la foire de Niort.

— Oh! que non, reprit son frère. Je crois plutôt que c'est quelque beau coquillage comme Bernard et papa en ramassent souvent au bord de la mer.

— Et toi, femme, dit Palissy : n'as-tu donc pas comme eux curiosité de savoir ce que je rapporte au logis; et si tu as cru que ce ne fût la peine de te lever pour me donner la bienvenue, ne saurais-tu du moins te déranger un moment pour voir une rareté?

— Belle rareté! dit sèchement la femme : quelque pierre creuse, quelque colimaçon fait d'étrange sorte, ou des cailloux cornus, comme ceux dont vous remplissez la maison de la cave au grenier! C'est pitié vraiment que maître Nicaise n'ait pas voulu prendre ces *raretés* en payement de ses maudites drogues. C'était bien la monnaie de sa marchandise; mais il n'est pas si simple que certaines de ses pratiques. Il lui faut des écus, et à défaut d'écus, il prend les chaises et le lit.

Bernard s'était approché de sa mère, dès qu'elle avait commencé à parler. Il lui tenait la main, et la lui serrait en la regardant d'un air suppliant : mais elle ne s'arrêta que pour reprendre haleine.

La figure de Palissy se rembrunit, son front pur et serein se couvrit de rides. Il parcourut des yeux la chambre, et comprit tout ce qui s'était passé.

— Nous serions morts de misère et de faim, poursuivit la femme avec un redoublement de véhémence, oui, morts! si l'enfant que voilà n'avait eu pour nous plus d'entrailles que son père.

— Oh, mère! mère! s'écria Bernard.



— Femme, ne m'insultez pas devant mes enfants, dit Palissy d'une voix forte.

— Elle a tant souffert, père! dit Bernard; et se mettant à genoux devant son père, il l'entoura de ses deux bras.

Palissy posa une de ses mains sur la tête de son fils, comme pour le bénir, prit sur la table le paquet qu'il n'avait pas encore ouvert, et se dirigea vers son cabinet. Avant d'y entrer, il se retourna :

— Bernard, dit-il, j'ai à te parler : dans une heure, tu frapperas à cette porte.

V

LE PÈRE ET LE FILS

Bernard fut exact au rendez-vous.

— Explique-moi ce qui s'est passé en mon absence, mon fils, dit Palissy avec calme, après avoir fermé la porte et après avoir montré du doigt à son fils un escabeau près de lui. Qui a pu émouvoir ainsi ta mère? et qu'est-il arrivé?

Bernard conta comment il avait trouvé sa mère malade de faiblesse, et ses frères manquant de pain, par suite de la dureté avec la-

quelle maître Nicaise et maître Claude avaient exigé le payement de leurs mémoires.

— C'était grande lâcheté à eux de s'en prendre à une femme et à des enfants, dit Palissy ; et cela après m'avoir promis de me laisser du temps pour tout payer. Mais je ne m'en devais fier aux paroles trompeuses d'hommes avides de gain et ennemis de science. Et toi, mon fils, qu'as-tu songé à faire en si pressant besoin ?

Bernard dit alors, simplement et le plus brièvement qu'il put, ce qu'il avait imaginé pour nourrir la famille ; et pria son père de le laisser continuer, s'il l'avait pour agréable.

Sans répondre à cette dernière question, Palissy reprit :

— Te souviens-tu, Bernard, d'un jour où, nous promenant tous deux sur la rive, au bord de la mer, tu me demandas ce que je cherchais, et si c'était de l'or que je pensais trouver ?

— Oui, père, je m'en souviens.

— Et te rappelles-tu ma réponse ?

— Oui ; vous me dites que ce que vous cherchiez était plus précieux que l'or.

— Et, poursuivit Palissy, comme tu me questionnais encore sur ce que c'était, j'ajoutai que je te le dirais un jour, quand tu serais un homme.

Eh bien! Bernard, ce jour est venu : tu es un homme.

Bernard se leva tout à coup. Il lui semblait avoir grandi de la tête en quelques minutes. Son père lui fit signe de ne point l'interrompre.

— Tu es homme par le cœur, Bernard, et homme par la tête, c'est-à-dire par ce qu'il y a de plus noble en notre nature, par les affections et par l'intelligence; et le besoin de ton estime a crû en moi, mon fils, car je te tiens pour digne et bon juge de ma conduite.

— Personne au monde ne vous honore et ne vous révère plus que moi, père! s'écria vivement le jeune garçon.

— Je sais que tu m'aimes, Bernard, dit Palissy, mais je désire que ta raison m'approuve, et pour cela, il faut que tu connaisses mes pensées comme moi-même.

Tu sauras donc, mon fils, qu'il y a bientôt quinze ans, avant que tu fusses de ce monde, il me fut montré une coupe de terre, tournée et émaillée, d'une si rare beauté qu'elle me sembla comparable à quelques-unes des œuvres de nature que j'avais tant admirées en mes courses errantes. Dès lors, j'entrai en dispute avec ma propre pensée, me demandant si l'homme qui

s'évertuerait à former quelque noble et bel ouvrage à l'instar des merveilles dont Dieu a semé le monde ne ferait pas œuvre méritoire et profitable à tous. Je vins à me rappeler les railleries de mes compagnons de peinture, qui disaient que je ne pouvais jamais me contenter en mon travail, et m'appelaient ambitieux et songe-creux ; et je me mis à penser que cette humeur inquiète m'avait été donnée par Dieu pour chercher et inventer, et n'eus plus repos que je n'eusse entrepris quelque grande et difficile tâche. Je m'avisai alors, par suite de mon esprit curieux, qui aimait à savoir les causes de toutes choses, et qui souvent m'avait poussé à l'examen des terres et métaux dont mes couleurs de peintre étaient faites, je m'avisai, dis-je, que les poteries dont on usait en France étaient grossières, mal façonnées, et donnaient mauvais goût à tout ce qu'elles contenaient, et me demandai s'il n'y aurait pas moyen de les couvrir d'un enduit qui les fît brillantes, nettes, plaisantes à voir, et sans saveur aucune. Il m'avait été dit que cet art commençait à percer en un pays d'Italie que l'on appelle *Faenza*. J'y songeais le jour, j'en rêvais la nuit, et me mis à la recherche des émaux comme un

homme qui tâte en ténèbres, car je n'avais point connaissance du latin, et avais lu peu de livres doctes et capables de m'éclairer. J'allais donc par les chemins, tête baissée, cherchant et regardant, sans, pour cela, délaisser mon art de peinture, auquel je ne laissais pas que de gagner: on m'y croyait plus savant que je n'étais, bien que j'y allasse aussi tâtonnant et ne me lassant de faire et défaire, tant les figures que je voulais *portraire* me semblaient belles, et tant les images que j'en faisais me semblaient laides et imparfaites. Cependant, la peinture commença d'être délaissée en nos pays, et la vitrerie aussi, et l'idée des émaux me revint plus forte, me suggérant que, si je venais à trouver le secret d'un poli pour les vaisseaux de terre, je ferais une fortune pour mes enfants, en même temps qu'une chose profitable au pays, et glorieuse pour moi.

En ces jours-là, je pilais toutes les matières desquelles je croyais pouvoir m'aider : les coquilles, les pierres, la nacre, et tout ce qui était poli et brillant; et j'en enduisais différentes terres, ayant soin de prendre par écrit les drogues que j'avais couchées sur chacune. Me trouvant quelque argent par devers moi, je fis con-

struire un fourneau à ma fantaisie, et y mis lesdites pièces ; mais j'en retirai peu de savoir, car, n'ayant jamais vu cuire terre, j'y étais fort malhabile, et ne savais à quel degré de feu mes enduits se pouvaient fondre, ce qui me suscita nombre de malheurs et chagrins de toutes sortes, avec grandes dépenses.

Devers ce temps, je fus obligé de tenir mes travaux secrets, car, dans ma propre maison, on n'en voulait entendre parler, et me croyait-on quasi fou. Je passai ainsi bien des années, courant après ma découverte comme l'homme du conte s'en allait courant après le gentil oiseau, qui sautillait de branche en branche, emportant toujours l'escarboucle en son bec. Je n'aurais tenu à la fatigue, si, chemin faisant, mon esprit ne se fût détendu et rafraîchi à la saveur des choses nouvelles que j'apprenais, et qui toutes m'ont servi depuis en temps et lieu.

Enfin, un jour, ou plutôt une nuit, par un violent orage, il m'en souvient comme d'hier, j'avais passé trois fois vingt-quatre heures à attiser la fournaise avec une fourche de fer : le feu allait à souhait, et je pensais ma cuisson achevée. J'ouvris le fourneau, il en sortit une

épaisse fumée, et, un moment après, je vis mes poteries rangées dans le four, blanches comme



de l'albâtre et plus éclatantes que l'argent. Mon cœur bondit de joie dans ma poitrine, et tombant à genoux, je me mis à louer Dieu à haute

voix, le remerciant d'avoir béni ma peine, et de m'avoir fait accomplir si grand œuvre!

— Quel bonheur! dit Bernard.

— Le bonheur fut de courte durée, reprit Palissy : ce n'était qu'une vision de mes yeux fatigués, un effet du feu ardent et de la vapeur, une déception qui me laissa plus triste et plus pauvre qu'avant. Mes enduits n'avaient pas même fondu. J'avais tout dépensé, argent et force, et je tombai dans une si grande tristesse que, ne me trouvant cœur à rien, je m'allai coucher et demeurai deux jours au lit, l'âme dolente et contristée. Un peu après survinrent certains commissaires députés par le roi pour ériger la gabelle au pays de Saintonge; je fus appelé pour figurer les îles et marais salants dudit pays, et me réjouis d'une occupation qui me sortait l'esprit de ma vaine poursuite. Que penses-tu qui m'y ramena, Bernard?

— En vérité, père, je ne sais.

— Ce fut toi; car comme tu t'essayais, tout petit, à façonner un vase en terre glaise et à le couvrir d'une poussière brillante, je te vis t'y reprendre à plusieurs fois, et toujours avec un nouveau courage. Le vase s'étant brisé, tu en resserras les morceaux en ta pochette, et de

retour au logis, bien que las, tu te remis au travail, et y persistas bien avant dans la nuit, ne faisant bruit et retenant ton souffle de crainte d'être traversé en ton entreprise : ce que voyant, je me pris en mépris de n'avoir pas autant de constance qu'un enfant. Il me sembla que ma pensée avait voyagé de toi à moi, et que Dieu permettait qu'en ton jeu tu me donnasses enseignement de persévérer. Dès ce jour, je me remis à la besogne, et y persistai à travers nombre d'accidents et malheurs. Enfin, il y a un mois que je sentis encore mon courage défaillir, et je résolus de ne plus faire qu'un essai.

Ici Palissy fit une pause, et pencha son front sur ses deux mains.

— Eh bien! père, dit le jeune garçon, cet essai?

— A réussi, mon fils, reprit Palissy en relevant fièrement la tête : seul entre tous, j'ai découvert et appliqué sur la poterie un émail brillant, poli, dont je puis à mon gré varier la couleur et les dessins. Le pauvre potier Palissy a fait don au pays de France d'un art nouveau, au peuple français d'une richesse de plus. Sa découverte vivra après lui et mettra son nom en estime près des hommes de cœur et de science.

Bernard prit la main de son père et la baisa avec respect. Palissy s'était levé et avait pris sur la table le paquet encore roulé qu'il avait apporté le soir même. Il en tira un fragment de poterie d'un blanc éclatant.

— Il y a là-dedans tout un avenir, toute une fortune! dit-il. Eh bien, Bernard, me pardonnes-tu les tourments de ta mère, et tes privations à toi, mon pauvre enfant?

— Oh! père, laissez-moi aller tout dire à ma mère!

— Non, dit Palissy en le retenant. Tu oublies, Bernard, que nous n'avons là qu'une promesse, un commencement. Ta mère ne verrait que folie dans nos espérances. Elle a eu tant de fois raison! C'est un vase tout façonné et tout verni qu'il faut lui montrer, et cela reste à faire.

— Père, dit timidement Bernard, me permettrez-vous de vous aider?

— Oui certes, cher enfant; nous travaillerons ensemble; car, à présent, j'ai bon espoir, ajouta-t-il en examinant de nouveau le fragment de poterie. J'ai au cœur une joie qui a fait de moi un autre homme. A toi, Bernard, le soin du présent, le pain de la famille, à moi l'avenir.

Mais il se fait tard, et tu as besoin de repos pour la tâche de demain.

Comme le jeune garçon se disposait à partir, son père le rappela :

— Est-ce que tu ne m'embrasses pas? dit-il.

Bernard se jeta dans ses bras, et ils se tinrent longtemps étroitement embrassés.

VI

UNE NUIT DE VEILLE

Le lendemain, Bernard se leva au point du jour. Quel changement s'était opéré en lui! Au lieu de l'enfant joueur, dissipé, sujet à des accès de paresse qu'il ne pouvait toujours vaincre, c'était un homme, ayant la conscience de ses nouveaux devoirs, et voulant les remplir. Aucun effort de constance et de travail ne l'effrayerait désormais. N'avait-il pas à pourvoir à l'existence de la famille? Son père ne s'en était-il pas remis à lui du soin des siens? ne l'avait-il pas pris pour confident de ses pensées les plus secrètes, de ses espérances

les plus chères? Oh! que ferait-il pour justifier une telle confiance? Comme ce jeune cœur battait avec joie à l'idée de chaque privation, de chaque sacrifice fait dans un si noble but! Que son pain noir et sec allait lui sembler savoureux quand il penserait en le mangeant que sa mère et ses frères ne manqueraient de rien! Lui, si jeune, il allait donc être utile! et que d'avenir, que d'espoir se rattachaient maintenant à ce métier de potier, dont les découvertes de son père pouvaient faire un art si vaste et si utile!

Ces idées lui embellissaient le travail du jour ; le soir, il rejoignait son père et l'aidait à transporter les briques, à détremper le mor-



tier, à construire le fourneau pareil à ceux des verriers, qui devait servir à l'épreuve décisive.

Mais quand venait minuit, Palissy exigeait impérieusement de son fils qu'il s'allât coucher, et prolongeait sa propre veille jusqu'à ce que le jour le surprît à l'ouvrage. Il travaillait sans relâche avec des sueurs et des peines infinies. Le cœur de Bernard saignait en voyant son père s'épuiser à tant de labeurs qu'il ne pouvait tous lui épargner. Enfin, le terme de leurs fatigues approchait : le fourneau était construit; les poteries façonnées par Palissy, des formes les plus élégantes et les plus variées, avaient subi une première cuisson. Un mélange de plomb et d'étain calcinés, de sel marin, de talc et de sable, avait été broyé à grand'peine et étendu sur la surface des vases. Il ne s'agissait plus que de faire fondre les émaux, opération difficile qui demandait six jours et six nuits d'un feu toujours égal et toujours ardent. Palissy avait déjà veillé plus de moitié du temps nécessaire pour alimenter la fournaise; mais, si près du but, ses forces défaillirent. Bernard le vit pâlir et chanceler. Il vit la sueur baigner son front et ruisseler le long de sa figure en gouttes glacées. Il devina la lutte intérieure de cette volonté énergique et de ce corps débile. Un soir, il supplia son père de souffrir qu'il le

remplaçât pour une nuit seulement. Il ne demandait que cette unique récompense de sa docilité de tous les jours. Palissy céda; mais avant d'aller prendre le repos dont il avait si grand besoin, il donna à Bernard des instructions précises ; puis il le bénit, le baisa au front, et s'achemina vers les marches qui menaient à sa chambre. Au bout d'un moment, il revint :

— Songe, cher enfant, dit-il, que je te confie tout notre avoir : j'ai emprunté de quoi acheter bois, terres et métaux. C'est un dernier coup de fortune; après quoi tout est fini.

— Soyez tranquille, père, et dormez en paix, dit le jeune garçon.

Le fourneau avait été construit au fond du jardin : Bernard s'installa sur un banc à côté, l'alimenta de bois, veillant les progrès du feu avec une anxieuse sollicitude. Il se mit à repasser en son esprit toutes les tentatives de son père, ses amères inquiétudes, ses nombreux revers, sa persévérance infatigable. Puis après les pensées tristes vinrent les pensées riantes : cette dernière épreuve ne pouvait manquer de réussir. Le génie de son père apparaîtrait dans tout son jour. Quelle glorieuse

réponse aux calomnies! quelle joie pour sa mère! Les heures passaient vite en de si douces rêveries, et Bernard ne s'endormait pas : il était si bien armé contre toute tentation de repos!

Cependant la fraîcheur du matin arriva vers la troisième heure de la nuit, et avec elle vint le froid pénétrant qui saisit et engourdit les sens. Le jeune garçon se leva brusquement; il attisa le feu, se réchauffa à la fournaise et l'emplit de nouveaux fagots. Il retourna s'asseoir sur le banc, leva les yeux au ciel qui commençait à s'éclairer faiblement vers l'orient, compta les étoiles encore visibles, regarda la fumée qui s'échappait du soupirail, et montait en l'air comme une longue colonne, vacillante et blanche au milieu de la nuit noire; il regarda la gueule embrasée du fourneau qui s'ouvrait rouge et béante; il regarda les feuilles de vigne, éclairées par le reflet du feu et toutes lumineuses dans l'ombre; et, à force de regarder tous ces objets, à force de les appeler à son aide pour rester éveillé, il continua de les voir encore, même quand ses paupières appesanties s'abaissèrent, quand ses yeux se fermèrent peu à peu.

Il entendit le bruit que fait la flamme, alors

que resserrée dans un étroit espace, et excitée par l'air, elle s'élève et gronde. Il se dit que le feu allait trop vite, qu'il fallait fermer les conduits qu'il avait laissés ouverts. Il se leva, ou crut se lever, pour les aller fermer.



Ensuite, il lui sembla qu'il voyait venir son père le long de l'allée d'amandiers, le visage rayonnant, et lui montrant de loin un grand vase d'un éclat et d'une structure merveilleuse. Deux charmantes figures de femmes penchées en avant en formaient les anses ; le pied ressemblait à du porphyre et le bord était couronné d'une guirlande de pampres d'un travail

si merveilleux que Bernard ne pouvait se lasser d'admirer ce chef-d'œuvre. Il voulut le prendre ; mais à peine y eut-il touché qu'il en sortit des éclairs, et le vase se brisa en mille morceaux avec un bruit pareil à celui du tonnerre.



Bernard s'éveilla en sursaut, le cœur gros d'angoisse et d'inquiétude : le bruit qu'il avait

entendu en rêve le poursuivait toujours, et devenait de plus en plus distinct. On eût dit une suite de décharges d'armes à feu, partant de l'intérieur du fourneau. Il n'y avait pas à en douter, le travail de plusieurs mois était perdu! l'espérance de tant d'années était encore une fois anéantie! Lui, Bernard, en était cause! sa négligence avait fait tout le mal.

— Père! père! cria-t-il d'un ton si lamentable qu'avant d'être descendu au jardin Palissy avait tout deviné. Il arriva pâle et le cœur palpitant. Bernard ne put trouver de voix, mais il montra du doigt le fourneau d'où partaient à de courts intervalles des détonations sourdes. Palissy écouta, baissa la tête sur sa poitrine, et ne dit rien.

Au bout de quelques minutes, Bernard parla le premier :

— Père, n'y a-t-il donc point de remède? demanda-t-il.

— Je n'en connais pas, répondit son père.

Et il y eut un nouveau silence.

— Père, c'est ma faute, dit Bernard en sanglotant : je n'ai pas assez veillé sur moi, je me suis endormi.

— J'aurais dû le prévoir, reprit Palissy. Tu

es jeune, et ta constance n'a pas été éprouvée comme la mienne. Une autre fois, je veillerai moi-même.

— Oh! père! ne suis-je donc plus digne de t'aider? demanda l'enfant en pleurant.

— Je n'ai pas dit cela, fils. C'est la force qui t'a manqué, et non le courage. Avec le temps tu apprendras à plier ton corps à ta volonté ; mais ce n'est l'œuvre d'un jour, il y faut des années ; et en attendant ce rare don de persévérance, va, pauvre enfant, va dormir.

VII

L'ÉPREUVE

Le jour avait paru depuis longtemps, et Palissy était encore à la même place : debout, immobile, les bras croisés sur sa large poitrine, il regardait d'un œil fixe les cendres qu'avait vomies la gueule du fourneau éteint. Le ciel était gris au-dessus de sa tête; tout, autour de lui, était triste, froid, décoloré comme ses espérances. Hélas! il avait compté sur un autre réveil.

Un coup frappé sur son épaule le fit tressaillir ; il se retourna et vit à ses côtés son unique ami, celui qui l'avait assisté de sa bourse pour cette dernière épreuve, et qui arrivait joyeux pour assister à son triomphe. Cette vue lui causa un nouveau déchirement de cœur, et il détourna involontairement les yeux.

— Eh bien! l'ami Palissy, êtes-vous toujours d'humeur aussi rêveuse, et ne voulez-vous accueillir Pierre Guoy, qui s'en vient tout exprès de sa métairie des champs pour admirer votre savoir-faire, et qui a pris soin d'en mener grand bruit par la ville? C'est plaisir de narguer tous ces envieux ! je n'aurai patience que je ne les voie confondus en leur malice; et pour ce faire j'ai cru loisible d'inviter bon nombre de bourgeois, et des mieux apparentés, en même temps que j'ai donné rendez-vous ici à maître Claude, à maître Nicaise et à cet autre imbécile, votre voisin, maître Nicolas, qui ne se lasse d'aller de porte en porte, accréditant toutes sortes de sots et méchants dires sur vous.

— Et ils doivent venir? demanda Palissy.

— Certes, et devraient déjà être ici. Je les ai convoqués en ma qualité d'échevin, et ne

puis me défendre de rire par avance en songeant à la mine ébahie et piteuse qu'ils vont faire. Allons, déridez-vous donc, maître Palissy; ne sauriez-vous vous réjouir de la bonne idée que j'ai eue là?

— Je n'ai cause de me réjouir, dit Palissy, d'une voix grave et triste.

— Bah!... serait-il arrivé quelque chose?

Avant que Palissy eût pu répondre, la porte du jardin s'ouvrit, et une nombreuse compagnie entra. Maître Nicaise, maître Claude et sa femme, aiguillonnés par la curiosité, étaient au nombre des premiers arrivants.

— Votre serviteur, maître Guoy! nous voilà prêts à vous rendre nos devoirs, dit l'épicier.

— Et à savoir de vous quel sujet nous amène? ajouta l'épicière.

— C'est ce que vous ne tarderez pas à apprendre, dame Claude, reprit maître Guoy. Ayant à entretenir vous et votre mari, je n'ai cru pouvoir choisir lieu plus digne et plus agréable que le logis de mon savant ami, maître Palissy que voilà, que je tiens pour une des lumières et gloires de notre bonne ville de Saintes.

L'épicière se mordit les lèvres, et son mari ne dit mot.

— C'est vous, maître Nicaise ! approchez donc, poursuivit maître Guoy : il ne vous sied pas rester ainsi derrière, surtout quand il s'agit de science. Chacun sait que vous êtes grand maître en alchimie, et ne voudriez assurément être des derniers à saluer le mérite et les succès de maître Palissy, votre vieille connaissance.

L'apothicaire s'inclina en signe d'assentiment.

— Eh! je ne me trompe point! c'est bien maître Nicolas que j'avise là-bas sous les amandiers, s'entretenant et devisant avec maître Babaud l'avocat. Pour grands amateurs de merveilleux qu'ils soient, ils auront de quoi se réjouir aujourd'hui. L'ami Palissy m'a promis de mettre au jour quelques-unes de ces étonnantes sorcelleries dont il a été fait si grand bruit par la ville. Allons! placez-vous, mes maîtres! il n'est tel que d'être à son aise pour bien voir.

Et dans sa verve d'affection et de moquerie, Pierre Guoy s'affairait, serrant la main de l'un, saluant l'autre, souriant à chacun, et faisant à tous bon accueil. Cependant Palissy, assis sur un banc à l'écart, demeurait immobile, la tête cachée dans ses mains.

— Allons, ne nous faites pas languir plus longtemps, dit maître Guoy. Voilà l'heure venue de montrer à tous votre savoir-faire, mon savant ami.

Palissy se leva : son visage, quoique pâle, était baigné de sueur. Il regarda d'un œil fixe les figures qui l'entouraient : il ouvrit la bouche ; ses lèvres remuèrent, mais il n'en sortit point de son.

— Bernard! dit-il enfin d'une voix faible.

— Bernard n'est pas ici, répondit sa femme. Il dort.

Palissy fit une nouvelle tentative pour parler ; mais à ce moment son regard tomba sur la figure épanouie et joyeuse de son ami Pierre Guoy ; il pensa au coup qu'il allait lui porter ; ses yeux s'obscurcirent et les paroles s'arrêtèrent encore une fois dans sa gorge.

— Ah çà! ne nous a-t-on fait venir ici que pour se moquer de nous, dit l'épicier d'un ton criard, et pour servir de passe-temps à maître Palissy, qui est coutumier du fait, comme je sais? Me semble qu'il abuse étrangement de la patience de tous.

— S'il a quelque chose à dire, qu'on l'entende au moins, reprit maître Nicolas.

— Ce n'est que justice, nous ayant assemblés ici tout exprès, comme je vois, ajouta le doucereux Nicaise.

— Il va nous faire quelque prêche, dit l'avocat. N'est-il pas de la religion réformée?

— La farce sera-t-elle bientôt jouée? En finira-t-il? dit avec impatience un homme en veste blanche, qui venait de se mêler à la foule.

— Oui, mes maîtres, j'en finirai, s'écria Palissy, d'une voix forte. Je vous montrerai ce que peut-être aucun de vous n'a encore vu : un homme que la fortune a vingt fois pris aux cheveux et couché par terre, et qui est encore debout ; un homme tari et desséché à force de fatigues et de labeurs, mais qui porte en son intelligence une source de fraîcheur et de vie ; un homme endetté, conspué, moqué de tous, et qui a pu vivre seul des années, face à face avec une espérance ; un homme qui a connu la faim, la soif, et la misère mille fois plus grande de déchoir en un cœur aimé ; un homme enfin qui, défaillant, prêt à rendre l'esprit, a rallié son courage, et a commandé à son âme de demeurer active et vivante en sa prison de chair. Et cet homme, mes maîtres, c'est moi, Bernard Palissy!

Comme il laissait retomber son bras qu'il avait élevé en parlant, il sentit des lèvres s'appliquer sur sa main : on la baisait avec ferveur en la mouillant de larmes. Il regarda : c'était son fils.

— Bernard, dit-il, tu peux maintenant ouvrir le fourneau, et leur montrer ce qu'ils ont tant d'impatience de voir, l'œuvre manquée d'un homme qui les vaut tous.

Et comme Bernard semblait hésiter :

— Fais ce que j'ordonne, enfant, ajouta-t-il d'une voix ferme.

Le jeune garçon se mit sur-le-champ en devoir d'obéir ; il ouvrit le fourneau, en tira les vases un à un, et les déposa soigneusement à terre. Il y en avait de brisés en éclats, mais d'autres étaient demeurés entiers, et on pouvait encore juger de l'élégance des formes, et de l'éclat des émaux qui apparaissaient par taches brillantes et polies sur tous les endroits qui n'étaient pas semés de cendres, ou hérissés de petits morceaux de cailloux durs et tranchants. Le mortier avec lequel Palissy avait maçonné son four s'était trouvé rempli de ces petites pierres, et venant à s'échauffer par la véhémence du feu, elles avaient éclaté avec bruit,

sautant contre les terres, au moment même où les émaux commençaient à se fondre et à devenir liquides, et s'y engluant si ferme qu'il n'était force qui les en pût détacher.

— Rare besogne! marmotta l'épicier; belle fournée de fou!

— Tant de bonnes et chères drogues perdues que c'est une pitié! dit maître Nicaise.

— C'est donc pour en venir là qu'il passait les nuits et séchait sur pied! reprit l'épicière. Beau métier de dupe, ma foi!

— Qui sait? il s'imagine peut-être trouver des acheteurs de ces poteries cornues, dit un homme.

Pierre Guoy leur lança à tous un regard de mépris, et faisant quelques pas en avant :

— Je tiens que ce sont là choses rares et belles, dit-il haut; que, bien que fautives en quelques points, ces terres et poteries surpassent tout ce qui s'est jamais fait. Je tiens que Bernard Palissy, ici présent, est inventeur d'un art nouveau qu'il ne tardera pas à mener à bien; et pour preuve de l'estime que je fais de son œuvre, je le conjure de me vendre un de ces vases pour la somme de vingt écus d'or, et me considérerai de beaucoup le gagnant à ce marché.

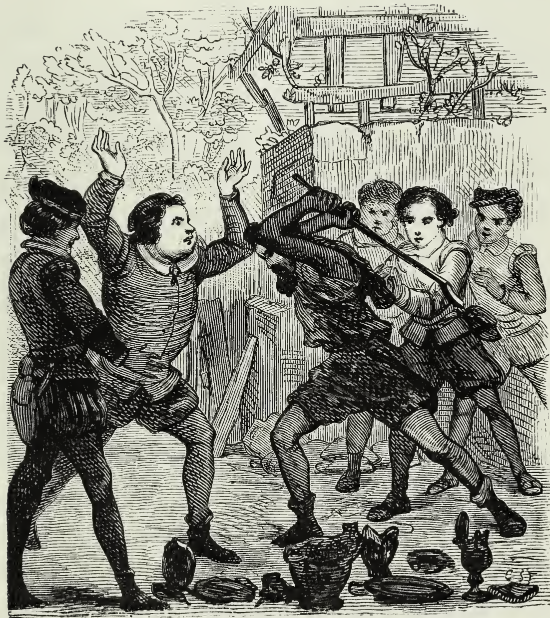
Jusque-là Palissy s'était tenu debout, les bras croisés, regardant d'un œil fixe les poteries éparses à ses pieds, sans qu'un geste, un frémissement des muscles de son visage, trahît la moindre émotion. Mais cette fois ses lèvres tremblèrent; il prit la main de son ami et la serra fortement.

— M'est avis aussi que les poteries, toutes manquées qu'elles sont, peuvent cependant valoir quelque chose, dit d'un ton pompeux maître Babaud l'avocat. N'étant aussi riche que maître Guoy, il ne m'est donné de me montrer aussi généreux; mais comme je suis curieux de raretés, j'achèterai volontiers de maître Palissy quelques pièces à mon choix, en échange de cinq livres tournois que voici.

— Je n'y mettrai l'enchère, marmotta maître Claude ; je n'ai fantaisie d'avoir vaisselle propre à me couper les doigts, comme font ces cailloux, qui sont plus âpres et plus effilés que rasoirs.

— Et moi, je dis qu'un de ces plats carrés, ou une de ces drôles de bouteilles à long cou, feraient bien, comme amusette, en notre boutique, et y attireraient chalands, reprit l'épicière à demi-voix ; et elle ajouta haut :

— Comme il se faut aider entre voisins et bourgeois de la même cité, je prendrai pour deux deniers d'argent fin de poteries, si le marché convient à maître Bernard.



— Il aimera mieux s'arranger avec moi, dit l'apothicaire Nicaise, se poussant doucement en avant, car j'ai meilleure proposition à lui faire. J'achèterai un ou deux vases, à compte

des drogues que je lui fournirai plus tard.

— Eh bien, que décidez-vous? demanda maître Babaud.

— Oui, dépêchez ; prenez-nous vite au mot, dit dame Claude.

Palissy ne répondit pas. Il s'avança vers le fourneau, saisit la fourche en fer qui servait à attiser le feu, l'éleva au-dessus de sa tête, et la laissa retomber pesamment : les vases se brisèrent avec fracas.

— Eh ! que faites-vous? s'écria maître Guoy.

— Je me sauve du mépris et descriement de mon honneur ! dit Palissy avec calme ; et il continua à briser les poteries, broyant et pulvérisant jusqu'au moindre fragment.

Quand il eut terminé sa pénible tâche de destruction, il s'assit, épuisé de fatigue. Personne n'osait plus lui adresser la parole, pas même son ami, Pierre Guoy. La foule se dispersa en silence ; seulement, maître Nicolas murmura à l'oreille de l'apothicaire Nicaise :

— L'avais-je pas toujours dit qu'il était possédé !

Comme l'épicière s'apprêtait à sortir, elle aperçut la femme de Palissy :

— Ce n'est pas que je ne vous plaigne, ma

pauvre chère dame, d'avoir un pareil mari! dit-elle en levant les yeux au ciel; mais, comme dit le proverbe, où la chèvre est attachée, faut qu'elle broute.

— Oui, quand elle a de quoi brouter, dit le facétieux épicier; et le digne couple reprit le chemin de son comptoir, s'émerveillant ensemble de l'imbécillité de ce niais, qui avait détruit d'un coup ce qui pouvait lui rapporter net vingt écus d'or, sans compter les cinq livres tournois de maître Babaud, — et mes deux deniers d'argent fin, ajouta dame Claude.

Cependant le jardin s'était peu à peu vidé. Palissy se crut seul; il respira fortement, et releva la tête, qu'il avait tenue penchée sur sa poitrine. Sa femme était en face de lui, debout sur les débris des poteries écrasées, tenant par la main deux de ses enfants, pâles et mal vêtus. Il ferma les yeux pour échapper à cette cruelle vision.

— Demandez à votre père de quoi vous vivrez demain, dit une voix aigre et perçante. Demandez-lui votre pain d'aujourd'hui, car je n'en ai pas à vous donner!

— Femme, la force humaine a des bornes, dit Palissy, et il est dit quelque part dans

l'Écriture : « Ne frappe point celui qui est à terre. »

— Et ma patience, à moi, n'a-t-elle pas des bornes ?



Bernard arriva en courant.

— Mère, mère, s'écria-t-il, hâte-toi de ren-

trer ! Les enfans t'attendent pour partager les provisions que je viens d'apporter au logis.

Puis, comme il vit qu'elle se disposait à adresser encore quelque amer reproche à Palissy :

— C'est ma faute à moi, dit-il : c'est ma négligence qui a tout perdu. Viens, mère, je te dirai comme mon père a été bon, tendre, indulgent pour moi. Viens !

Et, passant son bras sous celui de sa mère, il l'entraîna doucement vers la maison, où les deux petits, alléchés par l'espoir d'un bon repas, les avaient déjà précédés.

Palissy les suivit des yeux, et lorsqu'il ne les vit plus, il se coucha sur le banc, et s'endormit de lassitude et de tristesse.

VIII

CONCLUSION

Son sommeil avait été lourd, profond, troublé d'étranges images, et cependant il avait dormi plusieurs heures, et se sentait rafraîchi.

Le soleil allait se coucher; ses rayons bas et glissants prêtaient aux fleurs un éclat et une transparence extraordinaires; les oiseaux gazouillaient dans le feuillage, et en s'éveillant Palissy ne se rappelait plus rien de cette amère journée; mais, au bout d'un moment, un fragment de poterie émaillée qui brillait au soleil comme un diamant, attira ses regards.

Tous ses douloureux souvenirs se ranimèrent : il revit les figures grimaçantes de la foule envieuse; il entendit les rires et les moqueries; enfin, à travers ses paupières abaissées, il entrevit quelqu'un, et leva les yeux, s'attendant à retrouver devant lui sa femme irritée, et ses pâles enfants mourant de faim : mais cette fois, c'était un ami; c'était Pierre Guoy qui épiait son réveil.

— Je ne vous viens reprocher la destruction de tant de beaux ouvrages, Palissy, dit-il, mais seulement vous prier me pardonner le mortel déplaisir où je vous ai jeté, pensant tout le temps vous faire honneur, comme bien vous savez.

— Je n'ai cause que de vous bénir, ami, répondit Palissy ; votre amitié ne me fut jamais plus secourable qu'en cette rude épreuve, car

je fus sauvé de prendre les hommes en haine, vous voyant si contristé pour moi et si zélé en votre bon vouloir. Et quant aux ouvrages qu'il vous plaît appeler *beaux*, bien m'en a pris de les avoir défaits. J'aurais eu dégoût de ma pensée à la voir ainsi manquée et contrefaite, et n'aurais peut-être jamais retrouvé le courage de la mener à sa beauté et perfection. Ce que vous avez vu n'est pas ce que je vois là : — il posa son doigt sur son front; — et je n'aurai repos que je n'aie donné un corps et une forme aux images qui sont tracées en ma fantaisie.

— Soit, dit Pierre Guoy : je vous veux alors proposer un marché en place de celui que vous avez si brusquement rompu. Vendez-moi quarante écus d'or un des vases que vous voyez tracés en votre cerveau, et me tiendrai pour assuré d'avoir un jour de votre main œuvre parfaite et belle.

Les yeux de Palissy brillèrent d'un feu vif : puis se voilèrent presque aussitôt.

— Non, mon bon Pierre, je ne prétends abuser ainsi de votre généreux vouloir, dit-il en repoussant la bourse que son ami lui tendait. Ne vous dois-je pas déjà six-vingts livres, et

sais-je quand je les pourrai payer? Non, non: je puis me tromper, je puis mourir!



— Ne parlez de mourir, mais bien de vivre longues années en honneur! reprit Pierre Guoy, et quant à l'argent, il n'est ni séant ni loyal de vous défendre de l'accepter, vu qu'il est votre dû, à l'heure qu'il est.

— Je ne comprends ce propos, dit Palissy;

mais y soupçonne quelque détour à bonne intention.

— Il ne me sera difficile de vous l'éclaircir en peu de mots, dit l'échevin. Vous saurez qu'estimant l'art de terre un des plus utiles et des plus ingénieux qu'il y ait, j'achetai autrefois d'un Juif un vase rouge, non poli, mais terne, et peint de figures noires fort curieuses.

« Ledit Juif l'avait eu d'un soldat qui s'en revenait d'Italie, après les guerres, et qui contait l'avoir déterré en une montagne peu distante de Rome. J'en donnai six deniers que m'en demandait le vendeur.

« A quelque temps de là, le seigneur sire Antoine de Pons, chevalier des ordres du roi, étant venu à passer par notre bonne ville de Saintes, pour se rendre à son château, ouït parler, je ne sais comment, de la rareté que j'avais en ma maison, et l'ayant vue, il s'en éprit si fort qu'il me fit demander si je la lui voulais vendre : comme il sut que j'avais à ce sujet quelque doute et hésitation, il m'en fit offrir sur l'heure soixante écus d'or; et le marché fut conclu entre nous. »

Ici Pierre Guoy fit une pause.

— Eh bien? dit Palissy.

— Eh bien, c'était un argent sur lequel je n'avais compté, et que je résolus dès lors de laisser par legs en mon testament à celui qui élèverait l'art de poterie en France, et ferait d'une terre brute et sans valeur un objet de prix, estimant que la fortune des nations gît aux mains de tels hommes qui, venant à orner une matière vile des trésors de leur intelligence, dotent le pays d'une richesse nouvelle. Vous voyez bien, Palissy, que l'argent est à vous, et penserai que vous me voulez dérober ma part de gloire, si vous ne le recevez aujourd'hui même de mes mains.

— Qu'il soit fait comme vous le voulez, ami! dit Palissy; Dieu aidant, vous n'aurez sujet de vous repentir d'avoir encore une fois tendu la main vers moi. Mes nécessités sont grandes, et mes labeurs aussi, mais je me fie que mon courage est plus grand encore.

Les deux amis se séparèrent, et Palissy, aidé de Bernard, se mit résolûment à démolir le fourneau qui avait causé tous les désastres de la dernière fournée. Le feu avait duré l'espace de six jours et six nuits ; le mortier et les cailloux s'étaient liquéfiés et vitrifiés de telle sorte qu'il y avait à la voûte des gouttes pendantes comme

les glaçons qui demeurent suspendus aux gouttières des maisons durant la gelée ; et ces gouttes solides, se brisant sous l'effort des travailleurs, coupaient et incisaient leurs doigts et rougissaient leurs mains de sang; mais leur travail ne s'en ralentissait pas.

Seulement Bernard adressait de temps en temps à son père une question sur les causes qui avaient amené le caillou à devenir tranchant et poli, et Palissy lui expliquait comment une portion de la pierre se fondait sous l'action d'un feu très-violent, et comment une autre portion blanche, brillante et lamelleuse, se vitrifiait d'elle-même, sans aucun mélange, et devenait une sorte de vernis naturel : il prévoyait et prédisait ainsi par avance la découverte et la composition de la porcelaine.

Quand la démolition fut achevée, il fallut ériger un autre fourneau, ce qui ne se put faire sans de grandes dépenses et fatigues; enfin, après des préparatifs sans nombre, Palissy put commencer son œuvre d'artiste.

Il s'était assuré quelques mois de repos en abandonnant à sa femme presque toute la somme prêtée par Pierre Guoy. Son fils s'essayait sous ses yeux à modeler d'après ses

dessins : lui-même façonnait, dans toute la liberté de sa pensée, ces formes élégantes dont l'image l'obsédait. Ce fut vers ce temps qu'il fit d'admirables imitations de jaspe, et qu'il entreprit, pour la première fois, de composer ses pièces rustiques, qui devaient lui attirer plus tard un si grand renom.

C'était un mélange de figures diverses couchées en relief sur les bords des plats et bassins qui servaient à contenir les poissons, le laitage et les fruits.

Il y avait des lézards d'un vert d'émeraude, de glissantes anguilles, des serpents à la peau bigarrée et guillochée d'or, des écrevisses, des tortues, et aussi des guirlandes de feuilles et de fleurs si artistement faites qu'à la première vue l'œil s'y pouvait tromper.

Bien que Palissy travaillât nuit et jour à ces compositions, il ne se sentait pas épuisé et malheureux comme avant. Au contraire, il avait des moments de bonheur, des heures de joie où tout ennui était suspendu.

Quand il avait modelé une feuille de vigne ou une fleur, avec toutes ses découpures, tous ses accidents, qu'il en avait rendu la souplesse, indiqué les nervures, nuancé les teintes, il se

complaisait devant cette imitation naïve d'une création de Dieu. Lui aussi il avait accompli quelque chose. Il lui arrivait bien parfois de ne pas réussir du premier coup, ni même du second; mais il recommençait sans jamais perdre courage. Souvent la pluie ou la grêle gâtaient en une nuit tout l'ouvrage de la veille, car il travaillait en plein air, dans le jardin, exposé à tous les vents; alors, au lieu de s'irriter, il bâtissait tant bien que mal une petite tonnelle, qu'il couvrait de lierres et de branchages pour y abriter ses poteries.

Un jour, il terminait sa principale pièce, le vase destiné à Pierre Guoy, l'œuvre qui devait témoigner de sa reconnaissance et de son affection : il était tout absorbé dans son travail.

Un homme entra : c'était le potier auquel il avait commandé des lanternes ou étuis en terre commune pour y enfermer ses vases et les préserver de tout accident pendant la cuisson. Palissy ne leva pas les yeux, et fit signe de déposer les étuis à terre. L'homme obéit, mais ne s'en alla pas : il semblait attendre quelque chose.

— Ne comptez-vous me bailler de l'argent? dit-il; j'ai acheté la terre, et dépensé mon temps,

et je n'ai moyen, comme vous, de travailler pour mon plaisir.

Palissy sourit, mit la main dans une de ses poches, puis dans l'autre, et n'y trouva rien. Il se rappela alors qu'après avoir acheté les drogues nécessaires à la composition des émaux, et le bois pour la cuisson, il avait remis à sa femme tout l'argent qui restait. Il ôta son pourpoint, sa veste, et en fit un paquet :

— Tenez, dit-il au potier, prenez ceci, et vendez-le, car je n'ai ni sou, ni denier pour vous payer votre salaire.

L'homme hésitait.

— Prenez, dit Palissy : il est juste que le travail du jour apporte le pain du lendemain.

Ses vases terminés, force lui fut de se préoccuper de nouveau de mille soins matériels, toujours accompagnés de cuisants soucis. Il employa plusieurs jours à piler et broyer les couleurs de ses émaux, se servant pour cela d'un moulin à bras, que deux hommes forts avaient d'ordinaire grand'peine à faire mouvoir. Sa constance et la force de son désir lui faisaient entreprendre et exécuter des choses que tout autre eût jugée impossible. Un soir, il dit à Bernard :

— Demain, au point du jour, je mettrai et arrangerai les pièces dans le fourneau, et toi, mon fils, tu allumeras le feu.

« Voici l'heure où il nous faut être actifs et vigilants à l'envi l'un de l'autre. Demandons à Dieu qu'il nous soit en aide, et qu'il bénisse nos labeurs. »

Le père et le fils prièrent ensemble, et allèrent se coucher pour réparer leurs forces; mais Bernard ne put dormir. S'il s'assoupissait un moment, il se réveillait en sursaut, criant que le feu était trop fort et que les terres brûlaient. Une fois il crut le jour venu, et se leva en toute hâte, malgré les prières de sa mère, qui se lamentait, en disant :

— L'avais-je pas bien prévu, qu'il rendrait mon pauvre garçon aussi fou que lui!

Enfin, le jour vint, au grand soulagement de Bernard : il descendit, et alla se poster près du fourneau, décidé à ne pas désemparer, dût-il tomber de fatigue. Son père le rejoignit : ils veillèrent ensemble avec un égal courage, plusieurs jours et plusieurs nuits de suite. Cependant, malgré la véhémence du feu, les émaux ne fondaient pas. Palissy s'était remis à broyer et à piler de nouvelles matières propres à

rendre les autres plus fusibles ; mais tous ses efforts étaient vains.

Son angoisse allait croissant.

C'était par une nuit d'automne pluvieuse et froide : l'eau tombait à flots; le vent soufflait par bouffées et s'engouffrait sous le fourneau, enlevant et dispersant les cendres rouges. Bernard et son père ne disaient rien ; leurs corps étaient abattus et leurs cœurs profondément tristes.

Durant les intervalles de la tempête, on entendait au loin les hurlements des chiens errants, ou le cri sifflant de la chouette. Tout à coup Palissy s'aperçut que le feu baissait : il se leva précipitamment pour alimenter la fournaise. Hélas! il n'y avait plus de bois.

Il regarda autour de lui : il montra du doigt à Bernard les pieux qui soutenaient la tonnelle ; le jeune garçon comprit, et tandis qu'il les arrachait de terre, son père brisa d'un coup de pied le banc sur lequel il était assis, et, en rassemblant les morceaux, il les jeta dans le foyer; puis, prenant une hache, il courut vers la maison. Au bout d'un moment, il revint, pliant sous le faix. Il apportait des débris de tables, des chaises, et jusqu'à des portions de

plancher. Sa femme le suivait, poussant force cris et clameurs, mais il n'en paraissait pas



ému. Il semblait n'avoir d'yeux et d'oreilles que pour mener à fin sa terrible tâche. Bernard le secondait de toute sa puissance. Les meubles furent jetés un à un dans la fournaise. Le feu se ranima, les étincelles jaillirent, et les émaux commencèrent à fondre.

Vers le matin, la cuisson était achevée ; mais à quel prix? Quel était le résultat de tant de sacrifices? Il n'y avait moyen de le savoir qu'au bout de plusieurs heures, car le brusque passage de la chaleur à l'humidité eût fait éclater les pièces s'il eût ouvert le fourneau avant de l'avoir laissé refroidir.

Ce furent de longues heures! et cependant, quand le moment décisif arriva, Palissy voulut attendre encore : cet homme si intrépide, si persévérant, ne se sentait plus de force à supporter la bonne ou la mauvaise fortune.

— Bernard, dit-il, regarde le premier.

Le jeune garçon ouvrit le fourneau, poussa un cri de joie, atteignit un des vases qui était à l'entrée, et le déposa aux pieds de son père. Palissy pâlit, son cœur se serra, ses jambes fléchirent, et il fût infailliblement tombé, si Bernard ne l'eût soutenu. La joie avait vaincu cet âpre courage que l'adversité n'avait pu ébranler.

— Père, dit Bernard, ranime-toi! tous nos malheurs sont finis. Vois donc ce que tu as fait, père!

Palissy leva au ciel ses yeux pleins de larmes, puis les abaissa sur son œuvre, et se prit à pleurer comme un enfant.

— Mère ! mère! venez! s'écria Bernard, en courant vers la maison. Jacques, Marie, Robert, François, venez, petits ! venez tous !

Les petits ne se firent pas attendre : ils arrivèrent en toute hâte à la voix du grand frère, qui, d'ordinaire, ne les appelait que pour quelque bonne aubaine. Et, en voyant les belles aiguières, les salières, les beaux bassins et les vases, ils se mirent à sauter et gambader tout autour, comprenant qu'il y avait joie, et qu'ils étaient là pour en prendre leur part. La mère vint aussi. Pierre Guoy la suivait.

— Ayez bon espoir, ma chère dame, disait-il ; ou je me trompe fort, ou la voix de Bernard annonce quelque heureuse nouvelle : de longtemps je ne l'entendis résonner si haute et si joyeuse.

Palissy se jeta dans les bras de son ami, et lui montra de la main les poteries éparses à terre, au milieu desquelles dominait le vase qui lui était destiné, et qui portait leurs chiffres réunis.

La renommée des merveilleux ouvrages de Bernard Palissy se répandit bientôt par la ville ; la foule des curieux accourut. Il y avait encore des envieux, mais ils se taisaient ; et, aux ques-

tions des gens de bonne foi, Palissy répondait :

— J'ai fait quelque chose, mais il reste bien plus à faire. Il n'y a nulle perfection sur terre, Dieu en a tiré l'échelle à lui. Et pourtant il est donné à l'homme d'aspirer au beau dont il porte l'image empreinte en son âme. J'ai commencé, que ceux qui viendront après moi achèvent.

Un an s'était à peine écoulé que le connétable de Montmorency priait Palissy de se charger de décorer son château d'Écouen : les plus grands seigneurs du temps lui demandaient des vases et des figures pour l'ornement de leurs tables et de leurs jardins. Appelé à Paris, il fut logé aux Tuileries, avec le titre d'inventeur des *rustiques figulines* [1] du roi. Il ouvrit des conférences où tout ce qu'il y avait d'hommes éclairés s'empressa de se rendre. Il y exposa naïvement ce que sa profonde observation lui avait appris les terres, sur les fontaines, les pierres et les métaux: et la science moderne a confirmé et sanctionné presque tous ses aperçus. Qui ne croirait, en lisant ces pages de son histoire, qu'à dater du jour de la réussite, sa vie a été

[1] Du mot latin *figulina,* qui signifie toutes sortes d'ouvrages de poteries.

un triomphe continuel? Il n'en fut pas ainsi cependant. Palissy eut d'amers mécomptes : il fut calomnié, envié, persécuté ; mais il eut dans sa force d'âme un appui que ses ennemis ne purent vaincre, et dans sa haute intelligence une inépuisable source de jouissances faciles et vraies.





NOTE

Je crois que mes jeunes lecteurs n'apprendront pas sans plaisir que tous les faits contenus dans ce récit sont vrais. J'en ai emprunté les principales circonstances aux écrits de Palissy lui-même, et plusieurs des discours qu'il tient, notamment dans les chapitres I et V, sont tirés de ses Œuvres. J'ai cru utile et salutaire de montrer ce bel exemple de persévérance et de force d'âme, dans l'espoir que de jeunes courages s'essayeraient à l'égaler. Je crois aussi qu'il reste beaucoup à faire dans l'industrie créée par Bernard Palissy. Le premier, il a mis en honneur l'art de la poterie en France ; il a laissé le modèle des fours à quatre bouches à feu, dont on se sert encore aujourd'hui ; il a inventé les lanternes de terre ou *gazettes*, qui préservent les poteries fines des cendres et de la flamme pendant la cuisson. Les émaux, les vernis, toutes les couleurs de nos faïences ont été composés par lui : il a donné les doses des diverses matières fusibles aux mêmes degrés. Mais ces matières sont presque toutes métalliques. C'est pour le blanc, dont l'usage est si général, l'oxyde de plomb et d'étain; pour l'émail jaune, l'oxyde de plomb, d'antimoine ou d'argent ; pour l'émail vert, l'oxyde de cuivre, etc. Et, comme chacun sait, ces diverses substances sont plus ou moins

nuisibles à la santé, surtout si on laisse séjourner des acides dans des poteries vernissées par les procédés ordinaires. Les vernis communs se rayent aussi sous le couteau, et se fendent au feu. A la vérité, la porcelaine, inventée depuis Palissy, ne présente aucun de ces inconvénients, puisque le caillou ou *kaolin*, qui sert à la faire, a la propriété de se fondre à un feu ardent et de produire de lui-même un beau vernis transparent et naturel : mais la porcelaine n'est pas à la portée de toutes les fortunes. Ne serait-ce pas une œuvre bonne et belle que de perfectionner ou d'inventer une poterie saine et peu coûteuse, à l'usage de tous ?

En Angleterre, les terres de Wedgewood (cet autre Palissy anglais) *, et les grès sans vernis sont, comme forme et comme qualité, bien supérieurs à nos faïences communes. Il y a (les fabricants eux-mêmes en conviennent) inertie et lacune dans cette branche de notre industrie. Pourquoi donc ne pas la raviver? que manque-t-il pour cela? de la persévérance encore plus que du génie. Que ceux qui se sentiront au niveau d'une grande tâche, qui auront envie *d'achever* l'œuvre de Palissy, étudient les qualités de nos argiles françaises, de nos terres à porcelaine qu'on n'exploite guère qu'à Saint-Yriex près de Limoges, mais dont il existe en France plusieurs carrières fort belles, à Alençon, à Bayonne, aux Pieux près de Cherbourg, sans compter celles qu'on ne connaît pas encore ; qu'ils étudient les divers degrés de chaleur auxquels ces terres peuvent se fondre ;

* Voyez, sur l'origine des poteries du Staffordshire et la part qu'y eut Wedgewood, *les Jeunes Industriels*, ou Henri et Lucie, par Marie Edgeworth, traduit par Louise Sw.-Belloc, tome II, page 1.

qu'enfin ils aillent au Musée des antiquités grecques et romaines, revoir, dans le premier salon, la grande armoire qu'on dit à tort renfermer la vaisselle de François Ier, et qui contient des plats, des salières, des soupières, presque toutes façonnées par Bernard Palissy ou d'après ses dessins : ils trouveront là de quoi s'inspirer pour l'élégance et la noblesse des formes.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Marguerite	1
L'anniversaire	93
Les épreuves de Henriette	115
Le bal	159
Un souvenir du bon Samaritain	194
Le Pion	204
Berthe, la fille du pêcheur	256
Persévérance	282
Note	386

CLICHY. — Imp. PAUL DUPONT, rue du Bac-d'Asnières, 12. (1160,9-5.)





